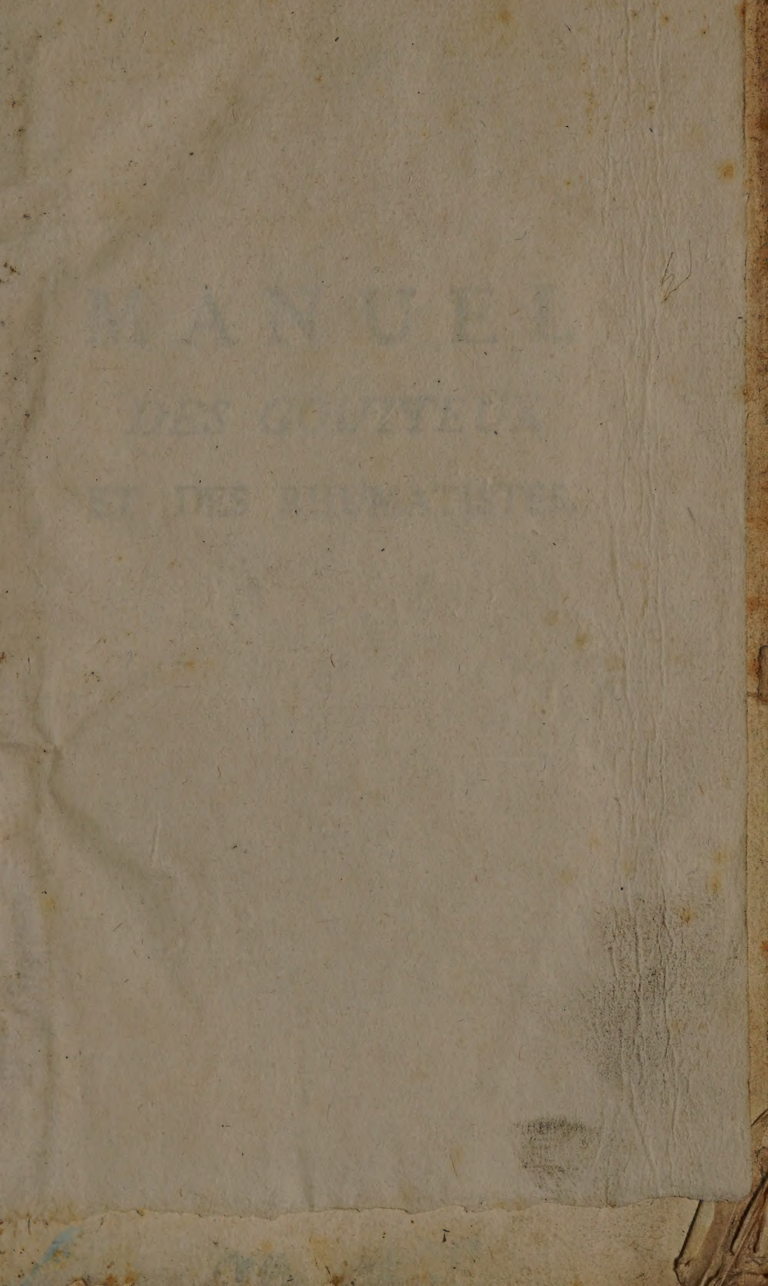








MANUEL
DES GOUTTEUX
ET DES RHUMATISTES.

MANUEL DES GOUTTEUX ET DES RHUMATISTES,

Ou l'Art de se traiter soi-même de la Goutte, du Rhumatisme, & de leur complication, avec la manière de s'en préserver, de s'en guérir, & d'en éviter la récidive.

PAR M. GACHET, Maître en Chirugie, Auteur de l'Elixir Anti-Goutteux.

Una salus Podagris ex hoc sperare salutem.
Abjurant déformais votre incrédulité
Goutteux, d'un bon remède esperez la santé.



A PARIS,

Chez { M. GACHET, Fils, Editeur, rue Beauregard, nº 50. au prem.
LE BOUCHER, Libraire, Quai de Gêvres, à la Prudence.

M. DCC. LXXXV.

Avec approbation & Privilége du Roi.



DÉDICACE

AUX MANES DE MON PERE.

Cher auteur de mes jours, vous qui, par ce ſeul titre, mériteriez de moi les ſentimens les plus tendres que puiſſe inſpirer la nature, que pourrois-je vous rendre pour votre amour, pour vos ſoins, pour vos bienfaits, pour vos ſecours, pour cette vie que vous m'avez donnée, que vous m'avez mille fois conſervée par vos lumieres, & que vous m'avez rendue en tout tems ſi délicieuſe par vos attentions & vos bontés ? Votre ame jadis ſi heureuſe même dans ce-bas ſéjour, par la ſatisfaction du bien qu'elle procuroit continuellement, ne peut manquer de goûter la plus pure, la

plus parfaite félicité parmi les bienfaiteurs de l'humanité, au rang desquels vous ont placé les longs travaux de la vie la plus utile & la plus remplie. Que vous offrir donc, ombre chérie, qui puisse (s'il est possible) ajouter à votre bonheur? » Ne me le demandez pas, répondrez-vous : quelque utile & glorieuse carriere que j'aie parcourue, mon ardeur encore infatigable au terme de ma vie, auroit voulu la recommencer, ou du moins la poursuivre, & continuer de rendre au genre humain tous les services dont je m'étois rendu capable; mais en ayant prévu les bornes, j'ai laissé dans un spécifique aussi efficace que précieux, confié à votre reconnoissance pour moi & à

votre zèle pour vos semblables, un moyen sûr de perpétuer le bien qui fut toujours mon unique but. J'ai laissé dans des écrits solides un dépôt de connoissances très-utiles & très-salutaires ; remplissez à cet égard mes désirs ; que le public, ne perde rien à ma mort. Gardez-vous d'enfouir le trésor que j'ai trouvé, ne laissez pas la lumiere sous le boisseau, exposez-la sur la plus haute montagne, faites-la briller dans cette ville immense devenue pour ainsi dire la Capitale du monde ; que de ce centre elle se répande dans tout l'Univers ; achevez, consommez mon ouvrage. Voilà ce qu'un bon pere a droit d'attendre d'un bon fils. C'a été ma derniere & ma plus chere

recommandation ; vous me l'avez promis.» O pere vertueux ! jamais promeſſe ne ſera plus ſacrée pour votre fils ; c'eſt donc avec le plus grand empreſſement, que pour entrer dans vos généreuſes intentions , je vous offre mon hommage , par l'édition de l'écrit que vous aviez fait dans des vues ſi humaines, ſi patriotiques. Recevez, dans la Dédicace que je vous fais de vos propres œuvres, le gage de la plus ſenſible reconnoiſſance , & du reſpect le plus profond que je puiſſe vous témoigner.

L. GACHET votre fils.

PRÉFACE.

Les motifs qui m'ont engagé à la connoiſſance de mon état & aux recherches de mon heureuſe découverte, ſont trop louables, pour que le lecteur me blâme de les publier. Tout enfant j'eus le malheur de perdre mon pere; j'appris dans un âge propre aux études la cauſe de ſa mort, effet d'une goutte remontée. Dans l'inſtant je décidai ma vocation pour l'état, qui pendant toute ma vie, a fait mon devoir & mes délices. Mon deſſein fut en m'y adonnant, de me venger de la perte que j'avois faite, & d'acquérir des connoiſſances qui puſſent me procurer

l'eſpoir de combattre la cruelle maladie qui m'avoit ravi ce que j'avois de plus cher au monde.

Animé de ce noble déſir, j'apportai dans mes études une ardeur & une application incroyables. J'y fis tous les progrès que pouvoient déſirer mes maîtres. Je voyageai beaucoup, & reſtai un tems ſuffiſant dans les villes où je croyois trouver de nouvelles lumieres. J'approfondis la ſcience de ma profeſſion. Enfin je m'établis dans ma patrie, où contre le proverbe, je fus prophête & plus que prophête, annonçant ſouvent les maladies auxquelles l'intemperie de l'air, ou l'inconduite perſonnelle pouvoit donner lieu, indiquant les moyens de les prévenir, &

guériſſant ceux qui par ignorance ou négligence, en étoient attaqués. Je réuſſis dans la cure de tous les maux qui peuvent affliger l'humanité; mais au milieu de ces ſuccès, je n'eus rien de plus à cœur, que de ſuivre mon deſſein & de découvrir un ſpécifique contre toute eſpece de Goutte. J'ai cherché en dérobant nombre de victimes à la fureur de cette cruelle maladie, à me conſoler de la douleur qu'elle m'avoit cauſée par l'enlevement d'une ſeule. J'ai jetté, pour ainſi dire, un pont ſur l'océan des maux qu'entraîne après lui le plus terrible fléau ſorti de la fatale boëte de Pandore. J'imite cette tendre mere, qui pour avoir perdu ſon fils au paſſage

d'une riviere dans un bac, fit au même endroit bâtir à ſes propres frais un pont, pour ſouſtraire les meres ſenſibles aux regrets éternels qui la déchiroient.

Je fis les premiers eſſais de mon élixir, à la Ferté-Milon, lieu de ma naiſſance, où j'étois établi & j'exerçois depuis long-tems mon art, avec la ſatisfaction d'avoir acquis dans cette ville l'eſtime & la confiance de mes concitoyens. Quelque innocent que je cruſſe mon remede, je portai la délicateſſe, juſqu'à n'en faire prendre à aucun malade, avant d'avoir fait mille épreuves ſur moi-même. Aſſuré de ſon analogie avec les principes vitaux, je ſavois par les proportions que je gardois,

que je pouvois en uſer ſans inconvénient. Dans cette perſuaſion, il n'y a point d'expériences que je n'aie tentées ſur moi, avant que de l'adminiſtrer à d'autres. Tout convaincu que je fuſſe de ſes excellentes propriétés, je n'ai voulu rien haſarder. Perſonne ne l'a jamais pris & ne le prendra auſſi long-tems, auſſi fréquemment, & à doſe auſſi forte que j'ai fait, ſans avoir pourtant à me guérir d'aucune indiſpoſition, & ſans qu'il m'en ſoit ſurvenue aucune de ſon uſage.

En eſſayant ainſi mon élixir dont je connoiſſois les qualités douces & balſamiques, j'avois la plus grande certitude de n'éprouver aucun accident. Mais euſſais-je dû

encourir quelque danger, je tiendrois à gloire pour tout bon citoyen dans une connoiſſance fondée en principes, d'expérimenter ſur ſoi un reméde, qui pourroit devenir d'une grande utilité au public. Je trouverois ce procédé plus généreux, plus patriotique, plus ſage, plus éclairé que ces dévouemens ſi vantés dans l'hiſtoire Grecque & Romaine. Enfin pour derniere aſſurance de la bonté de mon remede, j'apprendrai à mes lecteurs, que depuis plus de trente ans que j'en ai tenté ſur moi ſans aucun inconvénient, les premieres expériences, & les plus longues qui en ayent jamais été faites par qui que ce ſoit, je jouis à quatre-vingt-quatre ans de la plus parfaite

ſanté que puiſſe comporter cet âge; ayant cependant mené une vie très-active & très-laborieuſe, par l'exercice & la plus grande pratique de mon art, tant dans ma ville que dans les environs.

Pleinement aſſuré par ma propre expérience, de la douceur, de la bénignité de mon élixir, & ne pouvant plus avoir à craindre le moindre riſque de ſes effets, je ne balançai plus à éprouver ſa vertu ſur les goutteux de ma ville, qui avoient confiance en moi. Pluſieurs ayant été tirés de leurs accès, en moitié moins de tems que de coutume, d'autres témoins de ces cures, ou qui en avoient entendu parler, demanderent le même traitement. Il leur fut auſſi

favorable. Autre prodige! le tems s'écoule, différentes époques critiques pour eux, se passent sans atteinte nouvelle de la maladie. Ils admirent ce phénomène, ils le publient. Bientôt la connoissance de mon spécifique se répand dans le voisinage, & même à plusieurs lieues à la ronde. De Villers-Cotterets & de Soissons, on me demande de ce remede, j'en envoie & à peine en a-t'on fait usage, que j'en reçois des lettres de remercimens.

Pendant ce tems je continue à l'administrer à la Ferté-Milon, toujours avec le même succès; je guéris une infinité de personnes de la Goutte, du Rhumatisme & de la complication de ces deux

maladies, connues ſous les noms de *Rhumatiſme Goutteux*, ou *Goutte Rhumatiſante.* Je ne crus pas néceſſaire dans ma ville, ni dans les environs, de tirer des certificats de guériſons, qui par la proximité des lieux & ma réputation, devenoient notoires. Des intérêts particuliers m'ayant attiré à Châtillon-ſur-Marne, je me fis aggréger à la communauté des Chirurgiens de cette ville, qui m'honorerent de la charge de Prévôt. Quoique mon ſéjour y ait été aſſez court, j'eus la ſatisfaction d'y traiter & d'y guérir pluſieurs goutteux, entr'autres M. Nacquart, Ecuyer du Roi, demeurant à Orbais en Brie.

La ſituation de ce malade étoit

entierement déſeſpérée, quand je fus mandé. Il y avoit ſix ſemaines, qu'il étoit entrepris d'une Goutte univerſelle. Il avoit été épuiſé par dix ſaignées, tant de pied, que de bras, ſans éprouver aucun ſoulagement, ni aucune diminution des douleurs, qui étoient ſi vives, qu'il falloit ſoutenir ſes draps par des arrceaux. Tous ſes voiſins, ſes amis, le Curé même de l'endroit, ne croyoient pouvoir mieux faire dans le triſte état du malade, que de diſpoſer ſon épouſe, à recevoir le coup fatal & inévitable d'une ſéparation éternelle de la moitié d'elle-même. Au milieu de ſon déſeſpoir, je lui laiſſai entrevoir une lueur d'eſpérance, ſi elle vouloit permettre qu'on adminiſtrât

à son mari, mon élixi.; tout le monde l'en dissuadoit, objectant, qu'elle auroit toute sa vie à se reprocher l'imprudence d'avoir tenté un remede contre toute vraisemblance, & même contre toute possibilité du succès. La confiance qu'elle avoit en moi, fut long-tems combattue & balancée, par l'opposition de toutes les personnes qui l'environnoient; enfin je l'emportai. Cette tendre & courageuse épouse confondit, par ces deux mots, tous les opposans à sa volonté. » Selon vous, leur » dit-elle, c'en est fait de mon » mari abandonné à son mal; vous » ne pouvez me le dissimuler. » Tous vos discours tendent à me » préparer à mon malheur. Toute

» eſpérance m'eſt ravie, en l'aban-
» donnant à ſon état; au contraire
» j'en entrevois une, quelque foible
» qu'elle ſoit, dans un remede offert
» par un homme de l'art & digne
» de ma confiance, je ne veux,
» ni ne puis me la ravir, ma
» conſcience, mon amour, m'en
» font un devoir. Monſieur, me
» dit-elle, en ſe tournant vers
» moi, rien ne me fera repentir
» de ma réſolution, tentez tout &
» ſoyez ſûr de ma reconnoiſſance
» & de mon approbation. »

A ces mots j'adminiſtre mon élixir au malade qui étoit ſi affoibli, que s'il n'eût pas été queſtion d'un remede qui ſe prend à très-petite doſe, la choſe eût été impoſſible. Dans une inquiétude & une

ſuſpenſion,

ſupenſion ſemblable à celle des courtiſans d'Alexandre, lorſque ce Prince, malgré l'avertiſſement qu'il avoit reçu de Parménion, qu'on vouloit l'empoiſonner, but hardiment la potion que lui préſenta Philippe ſon Médecin, à qui il ne donna qu'après, à lire l'avertiſſement qu'il avoit reçu, tous les aſſiſtans qui s'intéreſſoient à M. Nacquart, attendoient avec impatience, l'iſſue d'une tentative, ſelon eux, ſi téméraire & ſi inutile. Ils croyoient tous le malade hors d'état de ſupporter l'effet du plus doux palliatif, à plus forte raiſon celui d'un curatif efficace. Ils s'attendoient à la derniere révolution. Mais quel fût leur étonnement, lorſqu'au bout de trois heures, ceux qui avoient

eu la conſtance de reſter, virent le goutteux plus animé, plus fort qu'on ne l'avoit vu de long-tems, & ſa reſpiration devenue plus libre, faire diſparoître le danger de la ſuffocation, qui menaçoit auparavant de la mort la plus prochaine! Surpris de ce prodige, ils vont annoncer à ceux qui s'étoient retirés cet heureux événement. On ne peut les croire, on vient ſoi-même s'aſſurer du fait, qu'une meilleure ſituation toujours de plus en plus ſenſible, confirme ſolidement.

La Goutte d'univerſelle qu'elle étoit devient bientôt réguliere. Son dépôt ſe fait ſur les articles, & par une douce & abondante tranſpiration, ordinaire & principal effet de mon élixir, l'humeur ſe diſſipe en trois ſemaines ſi parfaitement, le

malade reprend ſi bien ſes forces, qu'à la quatriéme, M. Nacquart s'en fut à ſa terre faire ſes vendanges. Depuis ce tems il n'a reſſenti aucune atteinte de Goutte, quoiqu'auparavant il y fût fort ſujet. Etant venu à Paris en 1775, & ſachant que j'y étois, ſon épouſe & lui me firent l'honneur de me rendre leur viſite. Le mari me donna un certificat de douze ans de la plus parfaite ſanté, dont il eût jamais joui; tous deux me renouvellerent les marques d'eſtime & de reconnoiſſance, qu'ils m'avoient témoigné lors de la guériſon. Je ne ſçais même qui des deux démontra plus de joie & de ſatisfaction de me revoir, & me cauſa une plus délicieuſe jouiſſance de gratitude.

Quelque tems après cette admirable cure, je quittai Châtillon-ſur-Marne, & fut demeurer deux années à Meaux en Brie, où j'eus occaſion de traiter pluſieurs goutteux, qui témoignerent également en faveur du remede.

Ces ſuccès de mon élixir, m'engagerent à venir à Paris, & alors je jugeai néceſſaire de tirer des Magiſtrats de la Ferté-Milon un certificat qui atteſtât la multitude des cures que j'avois faites de la Goutte. Le zèle & la juſtice de ces reſpectables perſonnages, ſatisfirent pleinement à ma demande. On ne peut gueres voir de témoignage auſſi favorable & auſſi vrai. Avec cette piéce autenthique, qui ſeule en valoit un grand nombre, avec pluſieurs certi-

ficats d'habitans de Meaux, avec quelques lettres de différentes personnes de Soiſſons, qui m'avoient demandé de mon élixir, & m'avoient témoigné le bien qu'ils en avoient vu, ou éprouvé, entr'autres de M. Petit, Médecin de Monſeigneur le Duc d'Orléans, qui en avoit fait à Soiſſons quelques heureux eſſais ſur ſa gouvernante, & à Villers-Cotterets ſur une Jardiniere du Prince, je vins à Paris, où je ne fus pas long-tems à mériter & obtenir un bien plus grand nombre d'autres témoignages de guériſons certaines.

A la faveur de ces certificats que M. de Sartine, alors Lieutenant de Police, fit vérifier, (1), par

(1) Je dûs leur vérification à un incident bien ſingulier. Un Avocat qui croyoit

M. le Grand, un de ses Inspecteurs, qui rapporta que *toutes les cures*

---

posséder dans un certain vinaigre un spécifique contre la Goutte, avoit apparamment allégué à la Police plusieurs guérisons. On envoya un Commis pour les vérifier, & entr'autres cures vraies ou prétendues, celle d'un frotteur de l'hôtel d'Esclignac, fauxbourg S. Honoré, no. 11. Sur les questions de l'envoyé, le Suisse de l'hôtel, dit qu'effectivement, le sujet dont on s'informoit, avoit été longtems malade de la Goutte, qu'il avoit bu du vinaigre en question; mais que plus de quinze jours après, ledit frotteur se trouvant toujours dans la même situation, un Chirurgien (c'étoit moi-même) l'avoit en moins d'un mois guéri si parfaitement, que ce malheureux avoit repris le travail de son état; & qu'au surplus cet homme alloit rendre compte lui-même de ce qui en étoit. Le frotteur répéta mot pour mot ce qu'avoit dit le suisse. Le Commis à qui l'on donna mon adresse, vint me trouver, & m'engagea, sur nombre d'autres guérisons qu'il me fût aisé de lui prouver, à demander à la Commission Royale de Médecine, l'approba-

étoient radicales, (1) je me sers de ses propres expressions, j'obtins du plus zélé Magistrat & de la Commission Royale de Médecine la permission d'annoncer & débiter au public mon élixir, ce qui me mit plus à même, malgré le préjugé général de l'incurabilité de la Goutte, de traiter & de guérir une infinité de personnes dont je conserve, ainsi que des premiers guéris, les certificats originaux, que je communique à ceux qui

---

tion de mon remede, & au Magistrat la permission de l'annoncer & débiter au public, deux choses qui me furent accordées.

(1) On peut s'assurer de ce que j'avance par le successeur de M. Legrand (M. Paté) qui a eu la complaisance de me lire le rapport de son prédécesseur, & de m'offrir de procurer la même satisfaction à ceux qui le désireroient.

desirent les voir. J'en ferai imprimer des copies, avec quelques autres piéces relatives à mon objet.

Je finirai cette Préface, en assurant avec toute la candeur & la sincérité, dont doit se piquer tout honnête homme, qu'il est peu de remede aussi benin & en même temps aussi efficace en toutes circonstances, que mon élixir; qu'administré dans toutes sortes de Gouttes & de Rhumatismes, à tout âge, à tout sexe & à tout tempéramment, jamais il n'en est résulté le moindre inconvénient; mais toujours au contraire, soulagement, guérison, cure radicale, à ceux qui ont été exacts à l'usage prescrit du remede & au régime ordonné.

MANUEL



MANUEL DES GOUTTEUX *ET DES RHUMATISTES.*

CHAPITRE PREMIER.

Diviſion de l'Ouvrage.

DONNER l'étymologie, la définition & les divers noms de la Goutte ; expoſer les ſentimens des Anciens & des Modernes ſur l'origine de cette maladie ; décrire les différentes cauſes de ce mal, celles du Rhumatiſme & du mêlange de ces deux maladies dans le *Rhumatiſme goutteux* ou la *Goutte rhumatiſante* ; déterminer le réſultat des effets de ces cauſes ; démontrer par théorie & par expérience, l'efficacité d'un remede qui détruiſe ce réſultat ; preſcrire un régime qui n'en

permette pas une nouvelle formation ; joindre à ces connoiſſances des obſervations générales & particulieres qui puiſſent diriger, dans les cas les plus rares & les plus extraordinaires ; tel eſt, ſans préambule, le plan de ce Traité, qui m'eſt tous les jours demandé.

Je cede enfin aux inſtances réitérées d'un grand nombre de perſonnes guéries par mon Elixir, & de beaucoup d'autres déſireuſes de l'être, mais qui craignent de faire uſage de ce remede ſans connoiſſance de cauſe. Me refuſer à celles qui le prônent ſeroit défaut de reconnoiſſance ; me refuſer à celles que le doute, la défiance, ou l'incrédulité éloigneroit de ſon uſage, & par conſéquent les priveroit de la guériſon de leurs maux, ſeroit inhumanité. Sur ces conſidérations je me ſuis décidé à donner cet Ecrit. Il n'eſt pas d'une ame ſenſible de refuſer, de différer même le bien qui eſt en ſa puiſſance. Le pouvoir de le faire devient une obligation, que pour ſa propre ſatisfaction, on ne peut remplir avec trop de promptitude. Je ne différerai donc pas l'acquis d'une dette ſi agréable.

CHAPITRE II.

Etymologie du mot de Goutte, *définition de cette maladie, ſes différens noms.*

L'ÉTYMOLOGIE qu'en donne M. Liger, eſt aſſez naturelle. Comme il y a eu un temps où l'on croyoit que toutes les maladies étoient occaſionnées par des fluxions ou des eaux qui tomboient goutte à goutte ſur la partie affligée, que dans le temps de la baſſe latinité, on rendoit ces fluxions par le mot de *Goutte*, les François l'ont uniquement réſervé pour exprimer la maladie dont il s'agit.

Abſtraction faite de ſes divers modes, je crois qu'on peut définir la Goutte une maladie périodique des articulations, accompagnée de fievres plus ou moins fortes, de douleur, de chaleurs dans la partie, plus ou moins grandes, & qui ſe termine par un dépôt ou tumeur de différent volume, qui ne tourne jamais en ſuppuration.

Ne cherchons point dans les divers noms ou épithetes de la Goutte, une connoiſſance de ſon origine; elles ne ſont que

nous désigner les parties qu'elle afflige ou la maniere dont elles sont affectées. Ainsi on appelle *Dentagre*, celle qui tombe sur les dents; *Onagre*, celle qui gêne le coude; *Courbature*, celle qui affecte les unes ou les autres vertèbres, depuis la nuque jusqu'au coxis, les côtes, les clavicules & les omoplates; *Chirague*, celle qui s'empare des mains; *Podagre*, celle qui nous lie les pieds; *Sciatique*, celle qui nous embarrasse les jointures des cuisses, à l'endroit de l'os qu'on appelle *ischion*; *Sereine*, celle qui attaque la vue.

L'*Universelle*, comme le mot le fait entendre, moleste tous les articles à la fois, & en général toute l'habitude du corps. La Goutte remontée est ainsi nommée, parce qu'elle quitte les parties extrêmes & extérieures, pour vexer les internes & les plus nécessaires à la vie, ou parce que la nature n'étant pas assez forte pour pousser la fluxion sur les parties externes, l'humeur se porte sur les parties nobles & menace de la mort. La Goutte froide n'est qu'un *Œdeme*; la Goutte chaude se manifeste par une enflure, dit-on, de couleur de rose.

La Goutte *exquise* (que ce mot est d'un beau choix pour exprimer l'horreur d'un si grand mal!) est la Goutte ordinaire;

c'eſt-à-dire, celle qui ne vient d'aucune maladie : au contraire la *ſymptomatique*, dite autrement d'un nom moins honorable, la *bâtarde*, tire ſa naiſſance d'une autre maladie. Ces deux dernieres ſont *régulieres* ou *irrégulieres*. La *Réguliere*, marchant d'une maniere uniforme ne ſe déplace point d'une articulation pour ſe porter ſur une autre. L'*Irréguliere*, comme une vagabonde, en parcoure de différentes, ſe porte quelquefois ſur les autres parties, & ſouvent ſur les plus eſſentielles. Réſervons pour la clôture, *la Mignarde*, épithète charmante, & ſi mignarde elle-même qu'elle fait image ; elle nous peint une Goutte qui ne cauſe que de légeres douleurs. Vous me croyez peut-être au bout des diviſions & ſubdiviſions de la Goutte. Il s'en faut ; mais je vous en fais grace pour un point plus important, la connoiſſance de ſes cauſes.

CHAPITRE III.

Sentimens des Anciens & des Modernes ſur les cauſes de la Goutte.

AVANT de mettre au jour mes idées ſur cet objet, je ne puis me diſpenſer de

donner un précis de celles des Auteurs, tant anciens que modernes, dans lesquelles rentreront infailliblement quelques-unes des miennes.

Hypocrate regarde comme la cause de la Goutte le mêlange de la bile & de la pituite, qui, après avoir été mises en mouvement, se déposent dans les articulations. Selon ce grand homme, rien n'est plus capable de produire la Goutte que les crudités de l'estomach, l'intempérance dans le boire & dans le manger, l'oisiveté, le défaut d'exercice, & il insiste extraordinairement sur l'usage trop fréquent de l'acte vénérien. Il conseille l'abstinence, la tempérance, l'exercice du corps pour anéantir les causes éloignées, & prévenir la surabondance des humeurs. Que de lumiere & de vérité dans cette théorie ! Combien elle l'emporte sur nombre d'opinions nouvelles !

Galien, au contraire, a pensé que cette maladie étoit occasionnée par une fluxion sur les parties affligées, & il rejette totalement l'acrimonie des humeurs, qui ne peut avoir lieu, selon lui, que par la sécheresse incompatible, dit-il, avec la Goutte. Il rejette également la foiblesse des articles ; & il y a substitué pour cause prochaine la surabondance de différentes

humeurs. Ce ſentiment a prévalu long-temps, & il a même été adopté par Oribaſe Œtius, Paul Œginette, & par Alexandre de Tralle, qui tous ont été ſucceſſeurs du célebre Commentateur du pere de la Médecine.

Paracelſe, non moins oppoſé à Galien que celui-ci à Hypocrate, a prétendu que la Goutte n'étoit autre choſe que l'acrimonie de la ſynovie, qu'il en fait le ſiége.

Vanhelmont, diſciple de Paracelſe, marchant à tâtons & d'un pas chancelant dans le chemin qui peut nous mener à la vraie connoiſſance de la Goutte, dit que le caractère de cette maladie eſt dans la ſemence comme dans une premiere vie dans laquelle il dort juſqu'au premier accès, ainſi que fait l'hirondelle dans ſon nid. Ce caractere, pourſuit-il, eſt une acidité, qui, quoique renfermée dans la ſémence ne l'affecte point, parce que la nature fait tous ſes efforts pour maintenir cette humeur dans ſa perfection. C'eſt pourquoi elle ſe fait ſentir dans les humeurs ſynoviales, qui ſont les plus analogues à la ſemence & avec leſquelles cette acidité doit avoir plus d'affinité. La contrariété du ſentiment de cet Auteur eſt plus que ſuffiſante pour établir le peu de fondement que l'on y doit faire.

Sennert, qui admet une acidité pour cauſe de la Goutte, rejette le ſentiment de Paracelſe & y ſubſtitue l'efferveſcence de la ſynovie par un acide vitriolique tiré des plantes, caractère d'acidité qu'on n'a pas encore reconnu dans ces ſubſtances.

Fernel, qui a joué un très-grand rôle dans la Médecine, donne pour cauſe de la Goutte la pituite, ſoit interne, ſoit externe, ou ſeulement l'une ou l'autre. La premiere a ſa ſource dans les parties internes de la tête, l'autre dans les externes; mais comment préſumer que la pituite intérieure ou extérieure du crâne, laquelle réſidoit dans un endroit auſſi ſenſible, ſans y cauſer de douleurs, paſſe aux articles les plus éloignés, les moins ſenſibles, y cauſe de ſi cruelles tortures, & s'y amaſſe quelquefois en ſi grande quantité, que la capacité de quatre têtes ne pourroit la contenir? Auſſi ce ſentiment a-t-il été bien combattu.

Riviere veut que la Goutte dépende d'un ſel acide & corroſif, inné dans le ſang, & qui s'en ſépare pour enfiler les veines lymphatiques, & leur communiquer ces qualités, qui ſont les cauſes des douleurs & des tiraillemens que les Goutteux éprouvent. Il s'enſuivroit de cette

opinion, que la Goutte ſeroit une maladie naturelle & commune à tout le genre humain ; aſſertion d'une fauſſeté palpable.

Sydenham penſe que la Goutte prend ſon origine dans l'eſtomach. Ceci n'eſt qu'en indiquer le ſiége & non pas le principe.

Willis l'attribue à certains levains, à la foibleſſe des viſcères, à un appauvriſſement du ſang. Ces cauſes ne ſont que trop ſouvent réelles ; mais ſont-elles les ſeules qui puiſſent engendrer ce mal ?

Boherhaave prétend que cette maladie a pour cauſe prochaine un vice dans les parties nerveuſes les moins conſidérables dans leur volume, & dans les humeurs qui les arroſent. Il fait conſiſter le vice qu'il attribue aux humeurs dans une acrimonie & une ténacité qui leur eſt étrangere ; celui des parties ſolides dans une trop grande rigidité, & il y joint le trop petit diamètre des vaiſſeaux ; c'eſt plutôt expliquer la maniere dont la cauſe agit que développer ſon eſſence.

M. Liger avance que le principe de la Goutte, & l'unique, eſt le réſidu des boiſſons & des alimens, qui contiennent beaucoup de mucilage ; qu'il n'eſt pas beſoin qu'on ait donné dans les excès, que cette cauſe ſuffit pour rendre raiſon

des différens phénomènes qui accompagnent la Goutte, ſans en excepter un ſeul, outre l'avantage que cette cauſe a de pouvoir être connue de tout le monde. Ce ſyſtême, plus ingénieux que plauſible, devient une démonſtration aux Lecteurs, qui ne veulent voir que par les yeux de ſon Auteur.

Suivant M. Deſault, un des Médecins qui aient le mieux raiſonné de la Goutte, la cauſe de cette maladie eſt une tranſpiration arrêtée & corrompue. Nous établiiſons, dit-il, la cauſe de ce mal dans la peau. Cette partie du corps humain devenue dure & ridée par le penchant de l'âge, ou obſtruée par les fautes qui procurent ce mal, (leſquelles nous démontrerons toutes propres à diminuer l'*inſenſible tranſpiration*) ſes tuyaux excrétoires ſont la plupart ſans uſage, la matiere qu'ils verſoient eſt retenue peu à peu, circule avec le ſang & les autres liqueurs, ſe mêle avec la lymphe, que la nature fait couler dans les articles, & parvenue à un certain dégré, force le diamètre des tuyaux excrétoires de cette lymphe, coule avec elle dans les articulations, pinſe par ſa ſalure les membranes & les tendons qui y aboutiſſent, & cauſe cette vive douleur que nous appellons

Goutte. L'Auteur ne pouvoit rien dire de plus juſte ; s'il ne s'étoit pas reſtreint à cette ſeule cauſe.

M. Ponſart, qui penſe à-peu-près de même, prétend que la vraie cauſe de la Goutte exiſte dans toute l'habitude du corps, que c'eſt de la diminution du calibre des vaiſſeaux excréteurs de la peau & de la tranſpiration ſéqueſtrée & interceptée que cette maladie dépend. Cette opinion a le même défaut que la précédente d'être trop reſtreinte.

Il n'eſt rien qu'on n'ait imaginé pour déterminer quelle eſt la nature de l'humeur goutteuſe, & détruire en conſéquence les effets de cette maladie. Les uns ont ſuppoſé qu'elle étoit un mélange de diverſes autres humeurs excrémenteuſes, diſcordantes par leurs qualités & leurs uſages ; d'autres ont cru que c'étoit une collection de divers fluides étrangers, tous hétérogenes, & propres par leur union, à ne pouvoir cauſer que ce mal. Quelques-uns aſſurent que c'eſt une combinaiſon de ſels ſubtils & pénétrans, &c. Hoffmann lui-même dit que le ſel de tartre ou l'acide tartreux, exiſte dans le ſang des Goutteux, & qu'il eſt la cauſe principale de la maladie. Il cite pour le prouver les analyſes diverſes que pluſieurs

Médecins ont faites ſur les concrétions pierreuſes, tirées des jointures des Goutteux, ſur leurs excrémens, leur ſalive, leur urine, &c. Il eſt enfin ſi bien perſuadé de ce fait, qu'il dit que le tartre du vin eſt la matiere premiere de l'humeur de la Goutte.

Enfin il n'y a ſortes de ſuppoſitions que l'on n'ait mis en uſage pour caractériſer la nature de l'humeur goutteuſe. On peut juger par-là de la néceſſité qu'il y avoit de les réduire à quelques genres qui embraſſaſſent toutes celles qu'on a faites juſqu'à préſent & qu'on pourroit faire à l'avenir.

CHAPITRE IV.

Des cauſes de la Goutte.

L'ÉNUMÉRATION des différentes cauſes de la Goutte, ſeroit infinie ; nous en donnerons une ſuffiſante pour aſſurer que celles qu'on omettra, ne pouvant donner que le même réſultat, la cure n'en ſera pas moins infaillible au remede, dont nous ne pouvons non plus combiner les effets à l'infini. C'eſt ainſi qu'on ne

peut épuiſer les combinaiſons des effets de la chaleur ; mais on eſt sûr que tous, relativement aux divers corps, ſe réduiſent à la liquéfaction ou à la ſiccité.

Depuis plus de deux mille ans que l'on raiſonne en Médecine ſur la Goutte, que l'on obſerve, que l'on écrit, on a épuiſé la recherche de ſes cauſes, & tout ce qu'on croit nouveau ſur ce ſujet, conſidéré de près, rentre dans quelque opinion connue. Chacune a ſon vrai, & ſon Auteur ne péche, que lorſqu'il veut, par un eſprit de ſyſtême infiniment nuiſible aux ſciences & aux arts, borner la vue des autres à la ſienne. Voilà la cauſe de l'imperfection de tous les écrits compoſés ſur cette matiere & de l'inſuffiſance des remedes contre la maladie dont il eſt queſtion, & ce cas, je crois, n'eſt pas unique dans la Médecine. C'eſt peut-être ce qui a fait dire par rapport à la Goutte, *que ce mal n'étoit connu que de Dieu.*

L'ouvrage le plus utile qui puiſſe paroître à préſent ſur ce ſujet, ſera celui où l'Auteur, moins jaloux de faire briller ſon imagination, que de conſulter l'expérience, fera choix des plus juſtes obſervations, & le remede le plus efficace, celui qui y répondra le mieux. J'ai

visé au premier point dans cet essai, & au second dans la recherche & la composition de mon Elixir. Je me suis appliqué, dès ma jeunesse, à la connoissance de la maladie contre laquelle je l'emploie; mais je ne l'ai composé que dans un âge avancé & d'après l'examen de tous les systêmes sur la Goutte. Quoique je ne les détaille pas tous, on ne doit pas croire qu'il m'en ait échappé. Les livres que j'ai lu sur cette matiere, formeroient une bibliothéque. C'est ainsi que chaque partie des sciences devroit être approfondie & résumée. On pourroit de ces précis, faire une Encyclopédie parfaite.

SECTION PREMIERE.

Le défaut d'émanation, cause générale de la Goutte.

Tous les corps animés ou inanimés, ont une émanation qui est la cause de leur dissolution, quand la déperdition qu'ils essuient n'est point réparée par une immanation de molécules analogues à leurs principes. Le corps le plus dur, fut-ce le diamant, au bout d'un laps de tems, ne

peut éviter ſa deſtruction; il a cru inſenſiblement par l'immanation, il diminuera de même par l'émanation.

Dans les minéraux, les végétaux & les animaux, le tems de l'immanation eſt celui de leur accroiſſement ou de leur vie, tant qu'ils augmentent ou reſtent dans le même état. La correſpondance égale de l'immanation & de l'émanation après la croiſſance des corps eſt la parfaite exiſtance des êtres inanimés & la parfaite ſanté des animés; mais la moindre altération de cet état, ſur-tout dans les animaux, produit en eux de fâcheuſes révolutions. Si l'on excepte les accidens, c'eſt la cauſe générale des maladies, & ſinguliérement de celles dont je traite ici, ſoit lorſqu'une humeur acre, épaiſſe & ſaline, obſtrue les pores excrétoires & reflue ſur les articles, ce qui procure la *Goutte* proprement dite, ſoit lorſque l'humeur embaraſſe les parties charnues, ce qui engendre le Rhumatiſme, ſoit enfin lorſqu'elle gêne les unes & les autres parties, ce qui forme le *Rhumatiſme Goutteux* ou *la Goutte Rhumatiſante.*

Pour ne me pas répéter, je préviens que tout ce que je dirai ſur la Goutte, ſera appliquable au Rhumatiſme & au

mélange de ces deux maladies, parcé que le principe eſt le même quoique la cauſe diffère.

Il y a donc, direz-vous, de la différence entre la Goutte & le Rhumatiſme? Je réponds qu'il y en a, malgré pluſieurs ſymptômes dans leſquels ils ſe reſſemblent. Le Rhumatiſme eſt cauſé par une ſuppreſſion ſubite de la perſpiration; la Goutte par une ſuppreſſion lente, qui ſe fait peu à peu. Dans le Rhumatiſme, l'obſtacle qui empêche la perſpiration vient du dehors; un air froid imprévu quand on a chaud, qui friſe les filets dont la peau eſt conſtruite, cauſe le Rhumatiſme. La Goutte reconnoît pour cauſe la denſité interne de la peau qui vient peu à peu; mais qui produit le même étranglement aux tuyaux excrétoires de la tranſpiration, ce qui n'empêche pas que le principe ne ſoit le même dans l'une & dans l'autre maladie.

Le ſentiment diſtinct qu'éprouvent les malades, & les remarques que j'ai faites ſur quantité de perſonnes attaquées de diverſes ſortes de Rhumatiſmes & de Gouttes, m'ont aſſuré démonſtrativement, que l'humeur qui cauſe ces deux ſortes de maladies, eſt la même, les effets en ſont variés à l'infini relativement à l'âge, au ſexe,

au

au tempérammment des malades, au genre de vie qu'on l'on mene, aux alimens dont on fait uſage, & ſur-tout au climat que l'on habite ; une ſérieuſe attention, que l'obſervation a vérifiée, me perſuade que l'humeur de la Goutte réſide dans la maſſe de nos fluides devenûs un peu plus acres & un peu plus gluans; qu'elle cauſe des maladies différentes, ſuivant les parties qu'elle affecte. Que ſi elle ſe fixe dans la tête, elle y cauſe des vertiges, l'apoplexie ou la paralyſie; qu'elle cauſe la pleuréſie, ou la pulmonie ſi elle ſe jette ſur les parties de la poitrine; qu'elle produit la colique & des crampes d'eſtomach, quand elle s'arrête dans ce viſcère ou dans les inteſtins; qu'elle ne cauſe le Rhumatiſme ou la Goutte, que quand elle attaque les membranes, les tendons, les muſcles, les jointures des os & leurs enveloppes : qu'elle eſt capable d'attaquer alternativement toutes les parties du corps, en deſcendant de la tête aux pieds, ou en montant des pieds à la tête, en un très-court eſpace de tems. Je pourrois ajouter encore que le principe de la gravelle & de la pierre eſt le même que celui de la Goutte & du Rhumatiſme, & que qui ſe ſent des diſpoſitions à ces premieres maladies, s'il prenoit mon elixir dans le

commencement de leurs atteintes, pourroit empêcher la génération de ces maux.

Il eſt ſi vrai qu'il y a beaucoup de reſſemblance, beaucoup d'affinité entre la matiere des Rhumatiſmes, de la Goutte & celle de la Pierre, que l'on a vu des perſonnes attaquées de celle-ci, après que les Rhumatiſmes ou la Goutte ont ceſſé de paroître & *vice versâ*; mais on trouve encore plus d'analogie entre la matiere de la Goutte & celle du Rhumatiſme, qu'il n'y en a entre ces deux-ci & celle de la Pierre. Et on a dit avec raiſon que ces deux maladies, c'eſt-à-dire, le Rhumatiſme & la Goutte étoient les mêmes & qu'il n'y avoit de différence, qu'en ce que la Goutte ſiégeoit ſeulement dans les articulations, que c'étoit-là ſon propre caractère, & que le Rhumatiſme au contraire avoit ſon ſiége dans les chairs, dans les aponeuvroſes & dans les gaines des tendons, &c.

D'autres ont cru que cette différence venoit de ce que la matiere du Rhumatiſme, étoit plus ſubtile, plus légère & moins acre que celle de la Goutte, qui eſt plus craſſe, plus épaiſſe & plus acrimonieuſe; mais il paroît que ces deux cauſes concourrent quelquefois enſemble aux tourmens des malades, enſorte que

s'il y a une humeur qui tienne un juſte milieu entre la ſubtilité de la matiere du Rhumatiſme & la groſſiereté de celle de la Goutte, elle formera le *Rhumatiſme Goutteux* ou *la Goutte Rumatiſante*, ſur-tout ſi cette humeur s'inſinue plus avant dans la capſule de l'articulation, que ne fait celle du Rhumatiſme, & plus ſuperficiellement que celle de la Goutte.

Mais c'eſt trop de digreſſion. De la cauſe générale de la Goutte, je paſſe aux cauſes particulieres, pour démontrer de plus en plus, que cette maladie comme bien d'autres eſt un Protée, qui prend mille & mille formes, ſous leſquelles ce mal ſemble vouloir ſe dérober à la connoiſſance des plus habiles Médecins, & éluder leurs pourſuites.

SECTION SECONDE.

Des cauſes particulieres de la Goutte.

PREMIERE CAUSE.

Le défaut de tranſpiration.

UNE cauſe qui a beaucoup de rapport avec l'émanation dont je viens de parler,

c'eſt la tranſpiration, qui n'en diffère que par la ſenſibilité, preſque imperceptible, il eſt vrai, mais cependant ſuſceptible d'être ſaiſie par différentes expériences, qui devroient engager pour plus de juſteſſe dans le langage, à changer les mots de *tranſpiration inſenſible* en ceux de *tranſpiration ſenſible*, ou tout ſimplement de *tranſpiration* ou de *perſpiration*, termes dont je me ſervirai indifféremment. Car pourquoi appeller *inſenſible*, ce qui peut tomber ſous nos ſens? Si en parlant cathégoriquement, on peut appliquer cette épithète à l'émanation, beaucoup moins ſenſible que la tranſpiration, puiſqu'à peine l'odorat ſeul peut ſaiſir celle-là, pourquoi appeller inſenſible, celle qui n'échappe, ni à l'obſervation, ni à l'odorat, ni à la vue, ni au toucher? Tenons nous-en donc aux deux termes que je viens d'aſſigner.

En conſéquence, il me ſuffit de diſtinguer la tranſpiration de la moiteur & de la ſueur dont les effets ſont beaucoup plus ſenſibles. Le rétabliſſement parfait de cette tranſpiration eſt abſolument néceſſaire pour la guériſon. Les deux autres viennent à ſon ſecours, & c'eſt ſur-tout dans les premiers jours, parce que mon élixir, ayant à peine eu le tems d'attenuer les

humeurs, les meut cependant en les divifant, & par ce mouvement les porte aux premieres iſſues, c'eſt-à-dire, aux pores les plus ouverts, ou les précipite par le canal des urines, ou enfin par celui des ſelles; mais ſon principal effet, & le plus ſoutenu, eſt la tranſpiration naturelle qu'on appelle mal à propos inſenſible.

Que la tranſpiration ſoit ſenſible, c'eſt une choſe facile à démontrer par pluſieurs expériences. Si l'on touche d'un doigt quoique bien lavé & eſſuyé, une glace, un acier très poli, ou quelque choſe de ſemblable, on y apperçoit une tache, d'où peut-elle venir? ſinon de la matiere tranſpirable. Voulez-vous une autre expérience? Mettez dans une grande & longue cantine de verre, un bras nud; attachez autour de ce verre, une peau qui ſoit pareillement attachée au bras, enſorte que rien ne puiſſe s'exhaler, ni y pénétrer; la cantine ne tardera pas à ſe couvrir d'un nuage, & peu à peu cette vapeur diſtillera goutte à goutte au fond.

J'eus un jour occaſion de remarquer un effet très-ſemblable à cette expérience. Je me promenois avec un Abbé dans un tems aſſez froid. Je ne ſais ce qui le néceſſita d'ôter ſa calotte qui étoit d'un

cuir bien vernisé en dessus. Lorsqu'il voulut la remettre, il apperçut en dedans cinq à si gouttes d'eau assez claire. Tout étonné, qu'est-ce donc que ceci, me dit-il? voyez-vous cette eau? je regarde, je vois une espece de rosée; car outre les cinq à six gouttes plus apparentes, je découvre une infinité de petites bulles humides. Monsieur, lui dis-je, quoique tout ceci vous paroisse nouveau, parce que vous n'y avez jamais pris garde, il est très-naturel, c'est l'effet de la transpiration. Votre calotte est comme le chapiteau d'un alembic; l'impénétrabilité de son cuir vernisé, est cause que les émanations ou effleuves qui partent de votre tête se déposent dans le fond de cette calotte. Si vous y faites désormais attention, ceci cessera pour vous d'être un phénomène. Effectivement il m'assura dans la suite, que rien n'étoit plus ordinaire. On voit par-là que la transpiration devient même sensible au toucher, puisqu'on peut réunir ou diviser ces petits globules aqueux, qui ne se forment que de la réunion des parties insensibles qu'elle fait évaporer.

Il est un moyen de rendre la transpiration sensible à la vue, jusqu'à un demi pied de distance; c'est de regarder l'ombre de sa tête, ou celle d'une autre

perſonne, ſur une muraille blanche dans un beau ſoleil, principalement en été. Alors on apperçoit très-diſtinctement l'ombre d'une fumée volante, qui ſort de la tête. L'expérience réuſſira de même avec un chien, un chat, une poule & d'autres animaux.

Il n'eſt gueres d'autres moyens de rendre la tranſpiration viſible, que ceux-ci; mais elle eſt ſenſible, ou par elle-même, ou par ſes effets, en une infinité de circonſtances. Pourquoi un chien découvre-t-il ſi bien la trace d'un gibier, & le ſuit-il ſi habilement à la piſte? c'eſt par les corpuſcules émanés de l'animal qu'il pourſuit. Pourquoi entre mille hommes diſtingue-t-il ſi facilement ſon maître? c'eſt par la même raiſon.

Ce n'eſt pas ſeulement à la fineſſe de l'odorat du chien, qu'il a été donné de ſaiſir l'odeur de la tranſpiration; mais à quelques perſonnes douées d'un odorat très-fin. Il eſt même de certains tempérammens, chez qui elle ſe fait ſentir aux organes les plus communs, lorſque ces perſonnes vous approchent. Mais ce qui eſt ſenſible à tout le monde, c'eſt l'odeur répandue pendant une nuit dans la chambre d'une perſonne, ſi ſaine qu'elle ſoit, lorſque les fenêtres n'en ont point encore

été ouvertes. Je ne vois donc pas pourquoi l'on s'obſtine à donner le nom d'*inſenſible* à un effet viſible & ſenſible par mille & mille expériences. On ne dira pas d'une roſe, que ſon émanation n'eſt pas ſenſible ſi on la ſent, quoiqu'on ne la voie pas ; comment donc ne pas regarder comme ſenſible, la tranſpiration que l'on peut voir, toucher même dans quelque cas, & dont les effets ſont ſenſibles dans tant de circonſtances ?

Qu'eſt-ce que l'haleine dont l'évaporation ſe rend ſi ſenſible à la vue & à l'odorat ? ſi-non une voie très-ouverte de la tranſpiration, & ſi néceſſaire que ſon interruption de peu de durée cauſeroit la mort. Lorſque le froid en condenſe les vapeurs trop atténuées dans l'été pour être viſibles & ſenſibles, ne le deviennent-elles pas dans l'hiver, où on peut les voir & les toucher, lorſqu'elles ſont dans une chambre, ou dans une voiture, dépoſées ſur les vitres ou les glaces, en eaux ou en frimats, ſelon le dégré dominant de la chaleur intérieure, ou de la froidure extérieure ? Il ne faut même pas croire, que ceci ſoit l'effet de l'haleine ſeule, la tranſpiration y a grande part. Je ſuis perſuadé que ſi l'on fermoit l'iſſue des vapeurs de la premiere, la ſeconde ſe feroit remarquer,

remarquer, comme on ſent & on apperçoit dans un fruitier, par une eſpèce de brouillard, la vapeur émanée des fruits qu'il renferme. Ce qui ſuit va venir à l'appui de cette conjecture, ou plutôt de cette vérité.

Mettez à un homme très-tranquille, l'éthargique même, ſi vous le voulez, du linge très-blanc, laiſſez-le ſur lui vingt-quatre heures, au bout de ce tems il ſera terni & empreint d'une craſſe huileuſe, qui ne vient que de la perſpiration.

Il y a plus : elle eſt quelquefois viſible & ſenſible ſans aucuns moyens de l'art. Une peau lice & luiſante l'annonce, lorſque cette émanation eſt un peu plus marquée qu'à l'ordinaire, & ſi l'on applique la main ſur la partie, où l'on obſerve ce ſigne, une légere humidité la rend ſenſible.

Quoiqu'on ne le voie, ni ne le ſente, on ſuppoſe avec beaucoup de reſſemblance, qu'il y a au tour de l'aiman une atmoſphère de matiere magnétique qui eſt toujours en mouvement, & par laquelle on explique ſes effets. Avec bien plus de raiſon ici, que nous voyons, ſentons & palpons la matiere de la tranſpiration, nous pouvons aſſurer qu'il y a autour des corps tranſpirans une atmoſphère de

matiere, par l'odeur de laquelle, si l'on poussoit plus loin ces observations, on pourroit, je pense, juger de sa bonne ou mauvaise qualité, comme en effet on le juge dans certains cas, où l'on présage assez surement la vie ou la mort de certains malades sur l'odeur qu'ils exhalent; & s'il n'étoit pas possible d'acquérir cette connoissance par l'odeur, on le pourroit probablement par le mouvement. Il ne s'agiroit que de trouver un instrument qui rendît sensible la différence des matieres transpirables en différens tems. De nos jours qu'on se sert si utilement des baromètres, des hydromètres, des thermomètres, des aréomètres, &c. il me semble qu'on pourroit s'appliquer à rechercher, ou plutôt à recouvrer cette invention, qui n'a pas été ignorée des anciens. Lambecius, dans la bibliothéque de l'Empereur, parle d'un instrument par lequel on pouvoit décider de la vie ou de la mort des malades; or en le portant à sa perfection, on pourroit peut-être juger de l'état de toute personne en tout tems. *Anonimi cujusdam autoris collectio variarum rerum medicarum, caput ultimum, sive* XXXII, *continet Petosiris Philosophi Egyptii epistolam astrologicam, ad Nechepson Regem Assyriorum, cum*

adjunctâ figurâ organici astrologici, per quod de vitâ & morte potest judicari. Sans avoir vu cet instrument, je présume selon toutes les apparences, que le sécret en roule, sur la qualité ou le mouvement de l'air qui regne dans le lieu où respirent les malades, qualité ou mouvement, qui ne se trouvent ici déterminés que par les effleuves de la perspiration (1).

La suppression de cette évacuation la

---

(1) Quand j'écrivis cet article, je n'avois encore consulté, ni le manuscrit Grec, ni le manuscrit Latin de la bibliothéque du Roi, où se trouve la lettre de Petosiris à Nechepson, dans laquelle est la figure du prétendu instrument. Je m'attendois à voir la description d'une machine aussi ingénieuse qu'utile; mais quelle fut ma surprise lorsque je ne vis que l'image bizarre d'une espèce de talisman, dont toute la vertu se fondoit sur certains rapports des jours où le malade se trouve, avec le quantiéme de la lune, & que le philosophe créateur de cette vaine chimère, étayoit toutes ses conjectures sur cette fausse & puerile invention! Je suis persuadé qu'une infinité de personnes, qui ont lu *Vigneuil Marville*, sur la foi de qui j'ai fait ma recherche, ont cru ou croyent encore à la [illegible] instrument, au moyen duquel on pouvoit prononcer sur la vie ou sur la mort des malades. Ma recherche n'aura pas été inutile puisqu'elle servira à les détromper,

plus abondante de toutes, eſt regardée d'un aveu aſſez général, comme la cauſe

---

& à prévenir mes lecteurs contre ce menſonge imprimé.

Quoi qu'il en ſoit de cette erreur, il ne faut pas regarder la choſe comme impoſſible, & ce qui n'a pas été découvert pendant des milliers de ſiécles, n'en eſt que plus glorieux à découvrir. Nous avons le thermomêtre qui par l'aſcenſion ou l'abbaiſſement de ſa liqueur, nous indique le dégré de chaleur ou de froid, qui ſe trouve dans les choſes & en nous. Nous avons un inſtrument qui marque la pulſation du pouls, un autre la fermentation de notre ſang, par un bouillonement plus ou moins fort. Ne pourroit-on pas en inventer un qui fût ſenſible aux variations des émanations de nos corps, & qui indiquât les ſuites heureuſes ou fâcheuſes qui peuvent en réſulter ?

L'on a fait ſur les qualités de l'air des expériences qui nous ont inſtruit de leurs effets favorables ou pernicieux aux animaux. On peut par analogie juger de la vie ou de la mort d'une perſonne ſur les effets des miaſmes qui en émanent. Car s'ils peuvent affecter vicieuſement, quoique venant du dehors, les hommes ou les animaux qui les reſpirent, au point de leur cauſer des maladies & la mort, il eſt manifeſte qu'il y a encore plus à craindre pour celui qui en recele en ſoi le foyer, & c'eſt ce danger qu'on découvriroit, & qu'on pourroit enſuite chercher à écarter, à diſſiper, ſelon les obſervations & les découvertes que l'on feroit.

de la Goutte, & avec raiſon ; la choſe deviendra plus palpable d'après les plus ſaines notions de la phyſique.

On ſait que le corps outre ſes ouvertures viſibles, a une infinité de petits trous inviſibles, que l'on nomme pôres. On en diſtingue de trois eſpèces. Les uns ſont abſorbans & faits en forme d'Antonoirs. C'eſt par leur voie que l'eau dans les bains, le mercure dans les frictions, ſe filtrent dans le corps, ainſi que les atômes purs ou impurs dont l'air eſt chargé & d'où dépendent en grande partie la maladie ou la ſanté. Ce qui pourroit donner lieu à une nouvelle médecine, dont les remedes ne s'adminiſtreroient que par aſpirations, frictions, bains, effleuves, &c.

Les autres pôres ſont appellés ſudorifiques, parce qu'ils donnent iſſue à la matiere de la ſueur ; ils ſont grands & ouverts, mais peu nombreux.

Les troiſiémes ſont les perspirables, infiniment petits, mais infiniment multipliés ; ce qui fait que la matiere, qu'ils évacuent, ſurpaſſe la ſueur, & par cette raiſon un corps qui ſue, diſſipe beaucoup moins qu'un corps qui tranſpire, avec cette reſtriction pourtant, qu'on ne doit point entendre ceci d'un corps qui ſeroit toujours en grande ſueur ; mais proportion

nellement au tems, & relativement à la diſpoſition que l'un auroit à la ſueur & l'autre à la perſpiration. Car toutes choſes égales, quoi qu'en diſent Noguès, Santorius & pluſieurs autres, je ne puis croire qu'à même durée de tranſpiration & de ſueur, le corps qui tranſpireroit, fît une plus grande déperdition que celui qui ſueroit, puiſque la perſpiration n'affoiblit pas, & que la ſueur au contraire affoiblit extrêmement, ce qui ſuppoſe une diſſipation plus conſidérable. Si donc la tranſpiration évacue davantage que la ſueur, c'eſt plus à raiſon de ſa continuité, que de ſon abondance. C'eſt à quoi il me ſemble qu'on n'a pas fait aſſez d'attention. Je crois même être le premier, qui ait fait cette obſervation, que l'expérience journaliere vérifie. On voit ſécher & dépérir d'épuiſement les tempéramens qui ſuent, tandis que ceux chez qui la tranſpiration eſt bien établie, ſont dans un état de ſanté & d'embonpoint.

La tranſpiration a cela de commun avec l'émanation, qu'après ſon opération pendant quelques années, le ſujet doit être dans le même état, qu'il étoit à quelques différences près de diminution, ou d'accroiſſement ſelon l'âge.

La diſſipation continuelle du corps

exposé au travail, au mouvement, au choc des élémens, à l'action de la chaleur naturelle, exige une réparation, qui en compensant la déperdition qu'il essuie, le réintégre, l'entretienne & l'augmente même dans l'enfance & la jeunesse pour le conduire à sa complette existence. Ceci est l'affaire d'une saine & suffisante nourriture, laquelle élaborée par une bonne digestion des alimens, fournit à la dépense journaliere ; la nature toujours sagement prodigue, l'est ici comme dans l'œuvre de la génération, où pour un germe qui doit être fécondé, elle fait les frais de mille. Ainsi pour quelques parties similaires qui doivent s'unir au corps & l'informer, elle exige par la faim & la soif, que nous prenions beaucoup plus qu'il ne nous en doit rester : de-là la nécessité d'évacuer le superflus; or s'il est démontré, comme il l'est en effet, que la voie de la transpiration est la plus abondante des évacuations; il s'ensuit qu'elle est la plus nécessaire, & par conséquent sa suppression la plus dangereuse.

En effet, si le défaut des sécrétions du ventre & de l'urine, cause de si fâcheux ravages, quoique la nature ait destiné des réservoirs pour contenir les matieres de

ces évacuations, que sera-ce des effleuves suspendus de la transpiration, dont l'émission surpasse toutes les autres évacuations réunies ensemble? Quels désordres cette suppression ne doit-elle pas causer, n'y ayant point d'autres cavités, d'autres réservoirs de la matiere abondante de la perspiration, que le sang même avec lequel elle se trouve mêlée & confondue!

On sait que dans l'estomach & dans les intestins, il se fait, ou doit se faire une séparation des parties grossieres & brutes qui sont rejettées par les voies excrétoires. Le chile que l'on regarde comme l'aliment divisé & dont la dépuration est commencée entre les veines lactées, est porté dans le sang avec lequel il se mêle. Le sang transporte ce chile dans toutes les parties du corps. Il continue à se dépurer par le mouvement de la circulation, de tout ce qui lui restoit de grossier. Cette matiere brute est chassée par ce mouvement, & sort par les voies des sécrétions, & principalement de la transpiration, tandis que les parties analogues au sang, demeurent. Ensuite comme toute la masse du sang passe plusieurs fois dans toute l'habitude du corps, on conçoit que dans ce mouvement de circulation continuelle,

chaque partie du corps attire à ſoi les molécules homogènes, & laiſſe aller celles qui ne le ſont point. De cette façon toutes les parties ſe développent & ſe nourriſſent, non par une ſimple addition de parties, & par une agmentation ſuperficielle; mais par une pénétration intime produite par une force qui agit dans tous les points de la maſſe, & que l'on pourroit appeller *intu-ſuſception.*

La quantité de matiere épurée n'a pas de proportion avec les autres parties hétérogenes ou ſuperflues qui doivent être évacuées. La ſomme de celles-ci les ſurpaſſe preſque du tout. Quelqu'embonpoint qu'on prenne ou qu'on entretienne, on voit que ſi le corps s'approprioit chaque jour d'une maniere permanente, la centiéme partie des alimens, au bout de quelques années, il deviendroit un coloſſe, un fardeau inſupportable. La quantité preſque entiere de nourriture, s'évacue donc ou doit s'évacuer pour que l'on n'éprouve pas de leur ſur-charge mille accidens.

On peut ſoumettre & on a ſoumis en effet à un calcul arithmétique & à la balance, la preuve de ce que j'avance. Si l'on prend huit livres d'alimens, trois s'en

vont par les voies les plus ouvertes, & cinq ſe diſſipent par la tranſpiration. Peſez, dit Santorius, un homme à jeun, ſuppoſez qu'il peſe cent livres, donnez-lui huit livres d'alimens dans un jour, peſez le volume de toutes les ſécrétions les plus ſenſibles, qui ſe font pendant vingt-quatre heures, vous verrez que le volume n'eſt que de trois livres. Peſez le lendemain le même homme & à la même heure, vous verrez qu'il ne peſe qu'un cent; donc il s'eſt évaporé par la tranſpiration cinq livres peſant. Cette expérience tentée & réitérée ſur les hommes & les animaux a donné le même réſultat, avec cette différence que dans les pays chauds, la quantité des matieres diſſipées par la perſpiration, eſt plus grande. En Italie, par exemple, elle eſt plus conſidérable qu'en France, en France qu'en Angleterre, & dans tous les climats, plus ou moins abondante ſelon les ſaiſons.

Admettons encore ſur ce fait inconteſtable, une autre ſuppoſition : ſavoir que de ces cinq livres qui doivent s'évaporer par la tranſpiration, le vingtiéme, c'eſt-à-dire, un quart de livres, vienne à reſter chaque jour, ſoit par ceſſation

totale de cette diſſipation, ſoit par ſa diminution, au bout ſeulement de quatre mois, on aura pour le réſidu le poids de trente livres de matieres hétérogenes & ſuperflues. Qui ne conviendra à préſent qu'un pareil volume d'humeurs, ou ramaſſées en un ſeul endroit, ou répandues dans l'habitude du corps, ne ſoit capable de rompre l'équilibre des liquides & des ſolides, de troubler, d'intercepter le jeu de notre frèle machine, dont un ſeul atôme peut rompre toute l'harmonie? Le défaut de tranſpiration eſt donc une cauſe bien commune de maladies dans leſquelles il faut comprendre la Goutte & le Rhumatiſme.

SECTION TROISIÉME.

SECONDE CAUSE.

Les excès vénériens.

CE qui confirme l'aſſertion que je viens d'avancer, c'eſt que toutes les autres cauſes particulieres de la Goutte, ſont plus ou moins funeſtes, ſelon le plus ou le moins d'obſtacles qu'elles apportent à

la tranſpiration. Les excès vénériens, par exemple, ſont par cela même capables d'engendrer cette maladie & d'en redoubler les accès, en ceux qui en ſont atteints. Car comme il eſt de fait, qu'ils nuiſent à la perſpiration, il n'eſt pas douteux, que cette ſuppreſſion, ne fût-elle que d'un quart, comme l'obſerve Santorius, ne puiſſe en différentes fois faire un grand mal. Mais l'émiſſion de la ſémence, me direz-vous, ne peut-elle pas compenſer le défaut de tranſpiration qu'elle occaſionne ? Non aſſurément : il arrive tout le contraire. La ſémence étant une liqueur parfaitement élaborée, épurée & ſouvent même toute diſpoſée à reporter dans tout le corps de quoi réparer ſes pertes, entretenir & augmenter ſon embonpoint, comme on en a la preuve dans les Eunuques, dans les tempéramens froids, qui ſont tous fort gras, & même dans les tempéramens délicats, dont la ſanté ſuit la tempérance dans ces plaiſirs, ſa perte loin de compenſer par quelque bien, les accidens qui ſurviennent du défaut de la perſpiration qu'elle intercepte, ajoute encore à ce mal, l'appauvriſſement du ſang & l'extinction du feu, principe de la vie. Les nerfs deviennent foibles & languiſſans, la contraction dès

muſcles & des autres reſſorts, diminue, les viſcères perdent leur activité; le cœur, le cerveau dégénerent & entraînent avec eux la ruine du reſte. Faut-il qu'un plaiſir auſſi vif, auſſi pur, auſſi légitime, auſſi néceſſaire entraîne de ſi fâcheux inconvéniens ! non : n'accuſons point la nature ; l'amour & ſes faveurs, ſont auſſi utiles qu'agréables : mais il a le ſort des meilleures choſes, dont l'abus eſt toujours très-dangereux. *Corruptio optimi peſſima.*

SECTION QUATRIÉME.

TROISIÉME CAUSE.

Les excès dans le manger.

UN vice beaucoup moins pardonnable, la gourmandiſe, peut auſſi donner naiſſance à la Goutte, d'abord par l'interruption de la tranſpiration. Cette évacuation dans les gens qui ſe portent le mieux, languit pendant quatre heures, après le repas elle ne diſſipe guères que quatre onces par heure. Si vous reprenez un repas avant la neuviéme heure, vous

ſuſpendez la perſpiration pendant quatre heures. Dans quel travail ne jettez-vous pas alors la nature, en accumulant ſur les arrérages de la tranſpiration du premier repas, la charge du ſecond. Dans cette nouvelle ſuſpenſion, la nature ne pouvant épuiſer le tout, il faut que les canaux excrétoires s'affaiſſent & ſe colent faute d'uſage, ſur-tout ſi le lendemain & les jours ſuivans, on ſe livre à la même intempérance; mais lorſqu'on ne prend les alimens qu'avec beaucoup de ſobriété & à de juſtes diſtances, la perſpiration va ſon train ſans obſtacles, les vaiſſeaux qui ne ſont point gorgés, ſe contractent à l'aiſe & affinent infiniment les ſucs qui doivent être chaſſés par la tranſpiration.

Ce n'eſt pas ſeulement la fréquence des repas qui peut procurer la Goutte; mais l'abondance ou la ſucculence des mets, qui introduit dans la maſſe du ſang une plénitude, qui la ſurcharge. Nos Modernes Sybariſtes, ne pourroient pas, comme Milon de Crotone, tuer un bœuf d'un coup de poing, le porter à cent ſtades & dévorer gloutonnement toute ſa chair en un jour; mais ils peuvent bien (& ſe font gloire de cette proueſſe) conſommer l'eſſence de cinq à ſix moutons, de quelques veaux, d'un bœuf tout entier, & cela dans un

seul repas, où l'on employe cette énorme quantité de viande en sausses, en jus & en coulis.

Outre les excès du manger, la vie oisive, que menent ceux qui se font un dieu de leur ventre, cause la stagnation des humeurs, & nuit à leur dissipation. Les sucs d'un sang trop épais s'arrêtent dans les vaisseaux capillaires, y séjournent, les dilatent, & voilà les douleurs de la Goutte, qui se fait particulièrement sentir dans les articulations où se forme le dépôt des humeurs.

Ce n'étoit pas assez pour l'infirmité humaine d'être exposée à ces maux, par les excès des plaisirs les plus attrayants, les plus vifs, les plus délicieux & les plus nécessaires au soutien de l'homme & à la propagation de son espece; ce n'étoit pas assez pour notre foiblesse d'avoir à résister à la tentation de tant de jouissances, mérite en quoi consiste la tempérance, qui lorsque nous écoutons sa voix nous retient dans de justes bornes; ce n'étoit pas assez pour notre fragilité d'avoir à sacrafier à la santé, état paisible, dont le bien est à peine sensible, une foule de voluptés ravissantes; il falloit encore, ô! nature marâtre, que nous encourussions les maux les plus cruels par l'usage même

modéré des alimens les plus communs : qu'un pareil sort est à plaindre ! c'est la souffrante situation de Tantale.

SECTION CINQUIÉME.

QUATRIÉME CAUSE.

Les nourritures animales.

LES nourritures animales qui sont si ordinaires, paroissent certainement permises, & par l'exemple d'une infinité d'espèce d'animaux qui s'en substentent, & par la raison du plus fort. Dieu lui-méme, en plusieurs endroits de l'écriture, nous accorde le privilége d'en user. Cependant cet usage si conforme, ce semble, à un droit très-commun, si autorisé par la révélation, & si flatteur pour les sens, met notre frèle machine à la torture, si l'on en croit M. L.... & ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que selon le sentiment de ce Chirurgien, c'est la seule origine de la Goutte. Je suis de son avis, quant au premier point; mais non pas quant au second.

L'usage des animaux de toute espèce pour

pour alimens, engendre la Goutte, parce que cette nourriture pleine de sucs, dont la matiere est acre & pésante, rend nos humeurs indolentes & acrimonieuses, & que de plus elle dégénére. On ne veut point manger de viandes nouvellement tuées, on en attend la mortification, je pourrois dire la putréfaction, qui, quoiqu'elle ne soit pas toujours sensible au goût, n'en n'est pas moins certaine, puisque sans cela la chaire n'en seroit pas attendrie. Il y a même telles viandes qui ne sont point agréables, si elles ne sont à ce point. On compte tous les jours; on juge par le flair du dégré de venaison; on les mange enfin putréfiées. Le palais est flatté d'un mets agréable & d'un fréquent usage; mais c'est aux dépens de l'estomach, qui trop fréquemment & trop pésamment chargé se fatigue, ne fait que de mauvaises digestions & de fausses coctions dont le chile est très-imparfait. Les substances animales infectent donc la masse de nos humeurs; celles-ci par des mouvemens redoublés d'oscillation, forment des concrétions & se portent sur différentes parties de notre corps, & quand elles s'y arrêtent, elles produisent les douleurs de la Goutte ou forment le calcul & la pierre.

Cette origine de la Goutte n'eſt point invraiſemblable. Il eſt même très-probable, que l'uſage des viandes eſt en général auſſi pernicieux à l'homme qu'il lui eſt peu naturel, tout commun qu'il ſoit. L'homme, dans l'état de nature, eſt frugivore. C'eſt ce que démontre ſa ſeule conformation. Cette obſervation pourra déplaire à de voraces gourmans; mais elle ſera avouée des hommes ſenſibles & tempérans, qui reprocheront à leurs auteurs de les avoir élévés dans cet uſage ſi funeſte & ſi barbare. Ne blâmons donc point la nature, cette mere auſſi tendre que généreuſe, ne nous offre-t-elle point avec aſſez de libéralité des alimens purs, ſains, exquis & ſubſtantiels dans les fruits, les légumes & les grains, pour contenter à la fois, la néceſſité, le beſoin & même la ſenſualité. Renonçons donc à une habitude atroce, à moins que nous ne nous glorifions de l'emporter en cruauté, en férocité, ſur les animaux les plus voraces & les plus carnaſſiers, en faiſant par pure gourmandiſe, ce qu'ils ne font que par néceſſité.

Quel courage d'homme, dirois-je, avec Plutarque, eût le premier qui approcha de ſa bouche une chair meurtrie, qui briſa de ſa dent les os d'une bête

expirante, qui fit ſervir devant lui des corps morts, des cadavres, & engloutit dans ſon eſtomach des membres, qui, le moment d'auparavant, bêloient, mugiſſoient, marchoient & voyoient? Comment ſa main put-elle enfoncer un fer dans le cœur d'un être ſenſible? Comment ſes yeux purent-ils ſupporter un meurtre? comment put-il voir ſaigner, écorcher, démembrer un pauvre animal ſans défenſe? comment put-il ſupporter l'aſpect des chairs pantelantes? comment leur odeur ne lui fit-elle pas ſoulever le cœur? comment ne fut-il pas dégoûté, repouſſé, ſaiſi d'horreur, quand il vint à manier l'ordure de ſes bleſſures, à nettoyer le ſang noir & figé qui les couvroit?

> Les peaux rampoient ſur la terre écorchées;
> Les chairs au feu mugiſſoient embrochées;
> L'homme ne put les manger ſans frémir,
> Et dans ſon ſein les entendit gémir.

Voilà ce qu'il dût imaginer & ſentir, la premiere fois qu'il ſurmonta la nature pour faire cet horrible repas, la premiere fois qu'il eut faim d'une bête envie, qu'il voulut ſe nourrir d'un animal qui paiſſoit encore, & qu'il dit comment il falloit égorger, dépecer, cuir la brebis qui lui

léchoit les mains. C'eſt de ceux qui commencerent ces cruels feſtins, & non de ceux qui les quittent, qu'on a lieu de s'étonner : encore ces premiers là pourroient-ils juſtifier leur barbarie par des excuſes qui manquent à la nôtre, & dont le défaut nous rend cent fois plus babares qu'eux.

Mortels bien aimés des Dieux, nous diroient ces premiers hommes, comparez les tems, voyez combien vous êtes heureux, & combien nous étions miſérables! la terre nouvellement formée, & l'air chargé de vapeurs, étoient encore indociles à l'ordre des ſaiſons ; le cours incertain des rivieres, dégradoit leurs rives de toutes parts : des étangs, des lacs, de profonds marécages inondoient les trois quarts de la ſurface du monde, l'autre quart étoit couvert de bois & de forêts ſtériles. La terre ne produiſoit nuls bons fruits; nous n'avions nuls inſtrumens de labourage, nous ignorions l'art de nous en ſervir, & le tems de la moiſſon ne venoit jamais pour qui n'avoit rien ſemé. Ainſi la faim ne nous quittoit point. L'hiver la mouſſe & l'écorce des arbres étoient nos mets ordinaires. Quelques racines vertes de chien-dent & de bruyere, étoient pour nous un régal, & quand les hommes

avoient pu trouver des feines, des noix & du gland, ils danſoient de joie autour d'un chêne ou d'un hêtre au ſon de quelque chanſon ruſtique, appellant la terre leur nourrice & leur mere; c'étoit-là leur unique fête, c'étoient leurs uniques jeux: tout le reſte de la vie humaine n'étoit que douleur, peine & misère.

Enfin quand la terre dépouillée & nue ne nous offroit plus rien, forcés d'outrager la nature pour nous conſerver, nous mangeâmes les compagnons de notre misère, plutôt que de perir avec eux. Mais vous, hommes cruels, qui vous force à verſer du ſang? voyez quelle affluence de biens vous environne! combien de fruits vous produit la terre! que de richeſſes vous donnent les champs & les vignes! que d'animaux vous offrent leur lait pour vous nourrir & leur toiſon pour vous habiller! que leur demandez-vous de plus, & quelle rage vous porte à commettre tant de meurtres, raſſaſiés de biens & regorgeant de vivres? Pourquoi mentez-vous contre notre mere, en l'accuſant de ne pouvoir vous nourrir? pourquoi péchez-vous contre Cérès inventrice des ſaintes loix, & contre le gracieux Bacchus, conſolateur des hommes, comme ſi leurs dons prodigués ne ſuffiſoient pas à la conſervation du genre

humain ? Comment avez-vous le cœur de mêler avec leurs doux fruits, des ossemens ſur vos tables, & de manger avec le lait, le ſang des bêtes qui vous le donnent ! les panthères & les lions, que vous appellez bêtes féroces, ſuivent leur inſtinct par force, & tuent les autres animaux pour vivre ; mais vous, cent fois plus feroces qu'elles, vous combattez l'inſtinct ſans néceſſité pour vous livrer à vos cruelles délices ; les animaux que vous mangez ne ſont pas ceux qui mangent les autres ; vous ne les mangez pas ces animaux carnaſſiers, vous les imitez. Vous n'avez faim que de bêtes innocentes & douces, qui ne font de mal à perſonne, qui s'attachent à vous, qui vous ſervent, & que vous dévorez pour prix de leurs ſervices.

O meurtrier contre nature, ſi tu t'obſtine à ſoutenir qu'elle t'a fait pour dévorer des animaux, des êtres de chair & d'os, ſenſibles & vivans comme toi, étouffe donc l'horreur qu'elle t'inſpire pour ces affreux repas ; tue les animaux toi-même, je dis de tes propres mains, ſans ferremens, ſans coutelas ; déchire-les avec tes ongles, comme font les lions & les ours ; mords ce bœuf & le mets en piéces, enfonces tes griffes dans ſa peau ;

mange cet agneau tout vif, dévore ſes chaires toutes chaudes, bois ſon ſang encore fumant. Tu frémis, tu n'oſes ſentir palpiter ſous ta dent une chair vivante? Homme pitoyable? tu commences par tuer l'animal, & puis tu le manges comme pour le faire mourir deux fois. Ce n'eſt pas aſſez; la chair morte te repugne encore, tes entrailles ne peuvent la ſupporter; il la faut transformer par le feu, la bouillir, la rôtir, l'aſſaiſonner de drogues qui la déguiſent; il te faut des Chaircuitiers, des Cuiſiniers, des Rôtiſſeurs, des gens pour t'ôter l'horreur du meurtre & habiller des corps morts, afin que le ſens du goût trompé par ces déguiſemens, ne rejette point ce qui lui eſt étrange, & ſavoure avec plaiſir des cadavres dont l'œil même eût peine à ſouffrir l'aſpect.

Si cependant une longue & malheureuſe habitude, nous rend néceſſaires ces alimens pernicieux par eux-mêmes, ſans nous en priver abſolument, mitigeons par la tempérance les effets nuiſibles de leur venin; n'en uſons qu'à cauſe de la funeſte néceſſité que nous en avons contractée. Prenons garde à leur qualité, réduiſons-en la quantité: préférons leur dans les ſaiſons favorables, l'uſage des

fruits & des légumes, habituons-nous, le plus que nous le pourrons, à cette derniere nourriture, insensiblement notre goût en sera flatté, & sûrement notre santé y gagnera.

SECTION SIXIÉME.

CINQUIÉME CAUSE.

Les excès du vin.

SUR ces observations, nous voilà, me direz-vous, devenus frugivores, s'il ne tient qu'à s'abstenir de nourritures animales pour éviter la Goutte; mais qu'y gagnerons-nous, si en la fuyant d'un côté nous la rencontrons de l'autre. Allez-vous encore, après nous avoir enlevé le corps des repas & des festins, nous en enlever l'ame, je veux dire le vin, dont la vertu vivifiante & roborative, nous anime de la plus vive gaieté? Qui ne sait, que si la Goutte marche souvent à la suite de *Venus* & de *Comus*, elle ne se trouve pas moins frèquemment à celle de *Bacchus*, comme l'a dit assez ingénieusement Conrard.

Maint

Maint Auteur antique & récent,
Bien inſtruit en toute doctrine,
Soutient que la Goutte deſcend
De copulation divine
Et que de Bacchus & Cyprine,
Nacquit cet enfant maupiteux,
Auteur d'un mal ſi douloureux.

Nous interdirez-vous auſſi les plaiſirs bachiques ? Non : mais ſeulement leurs excès, comme je ne vous ai point défendu ceux de l'amour, mais leur abus ; ni les agrémens de la table, mais les viandes, ou au moins les excès qu'on en peut faire.

La vérité ainſi que la vertu ſe trouve preſque toujours entre les extrêmes. Je ne déférerai entierement, ni au ſentiment de M. L..., qui prétend que le vin, même pris outre meſure, ne donne pas la Goutte, ni à celui de M. C.., qui croit voir dans cette liqueur, même priſe avec modération, un principe de ce mal. Juſtifiant donc le vin de bon crû & bien mûr, des calomnies & des imputations fauſſes dont on le charge, je les changerai en juſtes accuſations contre ſon abus.

Le bon vin eſt un puiſſant cordial &

un corroboratif. Son uſage modéré donne de la force aux ſolides, raréfie dans les vaiſſeaux, l'humeur fibreuſe de la Goutte, en accélère le mouvement, & par des efforts redoublés, la pouſſant du centre à la circonférence, il peut empêcher ſon épaiſiſſement ou le diſſiper, s'il eſt formé; s'oppoſer à la rétrogradation, & contribuer même à la guériſon de l'accès; c'eſt ce que pluſieurs perſonnes mal à propos ſcrupuleuſes ſur l'article du vin, dont elles ſe privoient, ont éprouvé preſqu'auſſitôt, qu'elles ſe ſont miſes avec modération à ſon uſage, ſans renoncer abſolument à l'eau à laquelle elles s'étoient bornées ignoramment.

Tels ſont les bons effets du vin, pris avec tempérance; mais voici les fruits amers des excès qu'on en fait. L'abus de cette liqueur, qui eſt fort aſtringente, lui donne chez les grands buveurs la force d'un cauſtique. Alors elle deſſéche les fibres de nos parties ſolides, elle épaiſſit ſi fort la lymphe & le ſang qu'ils deviennent gluans & glaireux, elle communique à toutes nos humeurs une eſpèce d'acrimonie âpre & brulante. Certains vins peuvent y contribuer plus que d'autres & être plus ou moins dangereux, ſelon qu'ils contiennent plus d'eſprits ou de

tartre. C'eſt ſur ce fondement, mais contre toute expérience, que M. C... croit le vin de Champagne ſi propre à cauſer la Goutte, qu'il avance contre toute vérité, que la Champagne eſt remplie de Goutteux & de gens attaqués des autres maladies des jointures. J'ai habité pendant quelques années cette province, & réſidé dans les cantons où l'on recueille les vins les plus capiteux, qui ſont ceux de la montagne de Rheims, d'Epernay, de Pierry, d'Ay, d'Auvillers, & je puis aſſurer comme un fait indubitable, que dans les campagnes & les villes voiſines de ces bons crus, on ne voit pas plus de Goutteux qu'ailleurs, je pourrois dire moins, par la raiſon que j'ai donnée ci-deſſus; ceux qui uſent de cette liqueur ſobrement, évitant la Goutte par les bons effets qu'elle procure chez les hommes tempérans.

Ce n'eſt pas que je veuille juſtifier l'excès du Champagne, qui peut-être malgré tout ce qu'on en dit, eſt le moins pernicieux des vins, parce qu'il a peu de tartre. Cependant ſon abus eſt toujours dangereux. Il eſt vrai que ce vin léger paſſe vite; mais la fumée qui eſt beaucoup plus légere & qui paſſe cent fois plus vite par une cheminée, ne laiſſe pas de la

noircir & d'y attacher beaucoup de ſuie, qui brule & s'enflamme avec le tems, & menace d'une grande incendie. De même le vin de Champagne, qui effectivement paſſe plus vite que tout autre, laiſſe néanmoins un tartre, qui épaiſſit, fige les humeurs de la Goutte & les dépoſe ſur les articles.

SECTION SEPTIÉME.

SIXIÉME CAUSE.

L'uſage des liqueurs.

Le moins ſe trouve renfermé dans le plus; ainſi avoir prouvé que les excès du vin ſont capables de produire la Goutte, c'eſt avoir démontré les pernicieux effets, je ne dis pas de l'abus; mais de l'uſage même des liqueurs. Plus ſpiritueuſes, plus cauſtiques que le vin, elles embraſent les parties ſolides du corps, condenſent & coagulent les fluides & cauſent dans les viſcères des obſtructions qui affectent les buveurs, de Gouttes internes ou remontées, lorſque l'humeur eſt trop épaiſſe, pour ſe reporter aux parties extrêmes &

y cauſer dans les articles les douleurs de la Goutte réguliere.

Tout le monde peut expérimenter, que l'eſprit de vin & l'eau-de-vie, qui ſont les parties les plus actives du vin, épaiſiſſent & coagulent la lymphe. On peut l'éprouver ſur le ſang humain récemment tiré.

Voici une autre obſervation ; ſitôt que l'on a tenu de l'eſprit-de-vin, ou de l'eau-de-vie dans ſa bouche, la ſalive devient filante & tenace comme du blanc d'œuf, & deux heures après avoir bû ces liqueurs, elles ne ſe filtrent plus. Cette expérience ſimple, mais frappante, laiſſe imaginer les déſordres que peut cauſer l'uſage, à plus forte raiſon, l'excès des liqueurs.

Il réſulte de tout ce que j'ai dit juſqu'ici, que nous ne devons attribuer qu'à notre faute, la génération de la Goutte. Ce n'eſt pas qu'elle ne puiſſe avoir un principe intérieur & indépendant en lui-même de notre volonté ; mais ſes effets n'étant jamais que le produit de nos indiſcrétions, c'eſt toujours à nous que nous devons nous en prendre de cette maladie.

SECTION HUITIÉME.

SEPTIÉME CAUSE.

L'Acide vital & autres fermens ou levains.

De célébres Auteurs, Vanhelmont, Galien & Hypocrate ont trouvé le principe de la Goutte dans l'acide vital. On ſait que ce ferment auſſi néceſſaire à la digeſtion, que le baume des humeurs les plus douces, tant qu'il ne ſort point de l'eſtomach, eſt ami de la nature, comme il en devient le cruel ennemi, quand il en ſort vicié, & qu'il déploie ſa funeſte énergie ſur les inteſtins, ce qui arrive, lorſque de mauvais levains altérant le ſien, le portent à un dégré exceſſif de fermentation. L'uſage des choſes crues, aigres, indigeſtes, putrides, eſt la ſource de ce déſordre, qui produit une infinité de maladies, au nombre deſquelles ſe trouve très-ſouvent la Goutte.

Tel eſt le fruit de l'acide vital, de cette ſemence bonne en elle-même, pour la fin à laquelle elle doit tendre; mais qui devient par dégénération la cauſe

efficiente des nodus, des crayes, de la chaux, des pierres à fuſil, qui ſe forment par-tout & particulierement dans les articles, comme on en a tiré de différentes perſonnes, de ſi dures qu'elles faiſoient feu.

Vanhelmont explique d'une maniere fort naturelle la formation des pierres. Il diſtingue celles qui ſe forment dans la veſſie & dans les reins, de celles qui croiſſent dans les jointures & les articles des Goutteux. L'une prend naiſſance dans les eaux, qui ſont la matiere de l'urine; l'autre dans un mucilage ſpermatique deſtiné à former l'humeur onctueuſe, qui doit entretenir le mouvement; mais qui perdant ſa qualité lubrifiante & ſe trouvant viciée par l'acide vital dégéneré lui-même, devient une viſcoſité épaiſſe, craſſe & ſe cuit en brique, en chaux, en plâtre & en pierre, enſorte que la liqueur ſpermatique perdant ſa forme par ce changement, ſe ſoumet aux loix du ferment vicieux qui la tranſmue, demeure fixe dans les articulations & autres lieux, s'y affaiſſe, s'y endurcit, s'y pétrifie, & n'eſt plus qu'un corps étranger à charge à la nature qui voudroit, mais ne peut plus s'en défaire.

Il eſt certain que la mauvaiſe qualité

& l'altération des humeurs, produisent des concrétions plus ou moins dures dans le corps des hommes & des animaux, & il n'y a presque aucune partie qui ne soit sujette à cette sorte de maladie. Aussi en a t'on trouvé, comme le remarque Lister, dans les paupieres, sous la langue, dans les intestins, dans les vésicules séminales, dans la matrice & sur-tout dans le foie, dans le vésicule du fiel, dans les reins, dans la vessie, dans le scrotum & dans les jointures des pieds & des mains. Les concrétions sont formées par les fluides, comme toutes les autres parties du corps; d'abord les liquides sont épaissis dans les obstructions, ensuite ils prennent un plus grand dégré de consistance dans les squirres, enfin ils parviennent à acquérir de la dureté dans les nœuds des Goutteux, s'y changent en crayes & deviennent absolument pierres dans la vessie des graveleux.

De plus comme dans la Goutte chaque dépôt sur les articles, laisse à la fin quelque lie, quelque marc, d'où naît une espèce de concrétion qui augmente couche sur couche à chaque attaque, il se forme des matieres topacées qui bouchent l'orifice de ces tuyaux. Alors la matiere se porte sur les articles où elle trouve moins de résistance

& y produit par ſucceſſion d'attaques, des nodoſités aux pieds, aux mains, &c. enfin ne trouvant plus d'iſſue dans les articulations, ſoit ſupérieures, ſoit inférieures, elle ſe dépoſe ſur les viſcères, & cauſe ce qu'on appelle vulgairement *Goutte remontée.*

Ce n'eſt pas ſeulement l'acide vital qui peut cauſer les nodoſités & les concrétions, elles peuvent être produites par toutes ſortes de levains, & par conſéquent les tranſmutations ſe trouvent dans les maladies, par un mauvais levain, qui fait changer de nature à la douceur des humeurs, & en fait un ſel acide qui arrêtant le cours de l'eau élémentaire du ſang & des eſprits, les fixe, les coagule & forme par conſéquent la Goutte & toutes les maladies qui nous accablent.

Les tranſmutations ſe trouvent dans la ſanté, par le changement & la deſtruction de ce mauvais levain, à la faveur des levains contraires & des ſels amers qui émouſſent cet acide qui cauſe la fiévre comme impur & vicieux, & rétabliſſent la nature dans ſon premier état, calmant ſes irritations & ſes impétuoſités, arrêtant ſes effervefcences fébriles, & remettant enfin le ſang, l'eau & les eſprits dans leur fluidité naturelle, comme dit Hypocrate.

SECTION NEUVIÉME.

HUITIÉME CAUSE.

Les passions.

TOUT ce qui peut suspendre, arrêter, rompre l'harmonie des fonctions naturelles, nuit nécessairement à l'homme le mieux constitué. Il résulte presque toujours de cet accident, un reflux dangereux aux parties sur lesquelles, il se porte. C'est ainsi qu'un ruisseau, qui féconde les terres qu'il arrose, s'il rencontre un obstacle à son cours, reflue jusqu'à sa source, se déborde & désole l'empire de Flore, qu'il se plaisoit d'embélir. Telle est l'image de l'effet des passions dans le tempéramment le plus sain. Que feras-ce si cet accident survient à quelqu'un, qui porte en soi le germe de quelque fâcheuse maladie. L'homme passionné qui a en lui quelque disposition à la Goutte, en éprouvera immanquablement une atteinte, celui qui y est fort sujet une violente attaque, & celui qui est dans l'accès une révolution dangereuse & peut-être mortelle.

C'eſt dans ce cas que ſe manifeſte très-ſouvent la Goutte rétrograde, l'humeur quittant le ſiége qu'elle s'étoit choiſie aux extrêmités du corps pour le placer au centre; & lors même que la perſonne jouiſſoit, un inſtant avant, de la meilleure ſanté, la Goutte ennemie perfide profitant du trouble, s'empare des places les plus importantes avec tant d'avantage qu'on a bien de la peine à l'y forcer & à l'en bannir. Quelques faits dont j'ai été témoin, ajouteront à la certitude de cette théorie. Je les cite autant en preuve des prodiges de mon élixir dans ces circonſtances (où avant la découverte de ce ſpécifique, on ſe trouvoit trop heureux d'avoir, dans ces criſes, recours à des palliatifs) qu'en exemple de ce que nous avons à craindre des paſſions.

Un homme de trente-quatre ans, marié depuis dix, & cependant encore éperdument épris de ſa femme, choſe rare dans ce ſiécle ſeulement au bout de quelques années, tomba dans un violent accès de Goutte à la veille des couches de ſa chere moitié, qui malheureuſement perdit la vie en la donnant laborieuſement à ſon fruit. Il étoit de la prudence de cacher cette mort; mais un enfant ſi jeune, qu'on ne le crut point capable de

juger de ce triſte événement, rompit le ſecret qu'il étoit ſi à propos de garder. Papa, dit-il trop ingénument, Maman eſt morte. Ces paroles comme un coup de foudre, frappent le malade, la tête s'embarraſſe, le tranſport ſurvient, une fiévre ardente cauſe les plus affreux ravages. Quoique Chirurgien du malade, je n'avois pu avant que la raiſon lui fût ravie, vaincre ſon préjugé ſur l'incurabilité de la Goutte; ainſi il falloit l'abandonner aux palliatifs ordinaires. Dans ſon accident au contraire, maître de lui parce qu'il ne l'étoit plus de ſon eſprit, j'eus carte blanche de ſes parens, qui avoient en moi pleine confiance. Au lieu des ſaignées ſoit du pied, ſoit du bras, qu'on eût pu faire en pareils cas, au lieu des attractifs, au lieu des véſicatoires, j'adminiſtrai mon élixir. Trois heures après le délire ceſſe, le calme renaît, & l'humeur, pour ainſi dire, à commandement, deſcend aux pieds dont elle étoit remontée ſi dangereuſement au cerveau. Le malade qu'on conſole par les motifs les plus puiſſans ſur ſon eſprit, apprend le danger dont il eſt tiré. Docile à mes ordonnances, il continue l'uſage de mon remede, guérit en moins de trois ſemaines, & très-attentif aux précautions

que je recommande, il n'a depuis plusieurs années éprouvé aucune attaque, quoique depuis ſix ans, auparavant, il en eſſuya aſſez régulierement deux chaque année.

Un gourmand dans un grand repas où j'étois, s'étant livré outre meſure à ſa paſſion, malgré les avertiſſemens qu'il avoit reçus la veille d'une attaque prochaine, ſe trouva ſubitement comme frappé d'apoplexie & perdit connoiſſance pendant quelques minutes. Quand la maladie auroit été ce que ſembloit la caractériſer l'indication, on ne pouvoit recourir dans cet inſtant à la ſaignée. J'éguiſai d'émétique une pinte d'eau tiéde, qu'on lui fit prendre en différentes fois. Bientôt il rendit à uſure tout ce qu'il avoit pris; mais il n'en fut pas quitte pour cela. L'humeur goutteuſe, exaltée par la fermentation du vin & des liqueurs, article ſur lequel il ne s'étoit pas plus ménagé que ſur les alimens, lui cauſa une inflammation de bas ventre ſi dangereuſe, qu'il y avoit fort à craindre, qu'il ne vît pas la fin du jour, tant étoient cruelles & exceſſives ſes ſouffrances. Tous les aſſiſtans étoient dans cette appréhenſion, lorſque j'aſſurai la compagnie de détourner en moins de ſix heures, l'humeur qui exerçoit

ſa violence ſur les viſcères, & de la renvoyer aux mains, ou aux pieds, ou ſur les unes & les autres parties, par une ſeule priſe de mon élixir, répondant enſuite de la cure, ſi l'on continuoit à le prendre l'eſpace de quinze à dix-huit jours. Le malade prit mon remede, l'effet ſuivit ma prédiction, il perſiſta, & vint au bout du tems déſigné, me témoigner ſa reconnoiſſance. Il me promit d'être plus ſobre, tint parole, & ne connoît plus la Goutte depuis long-tems.

Les femmes, ſans doute, ſont moins ſujettes à la Goutte que les hommes. Leurs évacuations périodiques & leur tempérance peuvent en préſerver un grand nombre; mais elles n'en ſont pas toutes exemptes. L'expérience le prouve ſi bien, qu'on en voit pluſieurs nouées des pieds, qui ſont pour l'ordinaire chez les hommes le premier théâtre de ce mal, parce que les tuyaux de la lymphe à laquelle ſe méle l'humeur goutteuſe, y ſont plus ouverts. Car comme l'uſage de ce baume de la nature, eſt de rendre le mouvement doux & facile, d'éviter le froiſſement & le deſſéchement des cartilages, qui recouvrent la tête des os dans les jointures, la nature ſe ſeroit démentie dans la ſageſſe de ſes précautions, ſi elle

n'en avoit abondamment pourvu les pieds qui ſupportent tout le poids du corps, qui éxécutent les plus pénibles mouvemens, & ſont mus par nos muſcles les plus puiſſans. Par cette raiſon les mains ſont plus ſouvent priſes chez les dames, parce que ces parties ſemblent deſtinées chez elles, à être plus exercées, & le ſont en effet plus ordinairement que les autres. Ce ſexe délicat peut donc voir en lui les graces impotentes, comme il m'en a préſenté pluſieurs fois le triſte ſpectacle.

Une femme ſujette à la Goutte, femme vive & jalouſe, croyant un jour, peut-être trop légérement, aux rapports indiſcrets d'un Argus ſur le compte de ſon mari, tomba dans un tel trouble, qu'elle en perdit la parole. Une oppreſſion violente de poitrine, ne lui permettoit preſque plus la reſpiration. L'alarme étoit au comble par la déroute d'un poulx, dont l'intermittence & la précipitation menaçoient du plus grand danger. Je lui fis prendre le plus adroitement qu'il fût poſſible, mon élixir; mais au bout d'un quart d'heure, on s'apperçut qu'elle ne l'avoit pas bien avalé, parce qu'elle en rendit une moitié, qui étoit reſtée dans ſa bouche. J'en fis prendre en proportion pour compenſer cette perte, &

j'attendis l'effet. La malade resta quatre heures entieres dans le même état. Vers la cinquiéme , la respiration fut moins courte, moins serrée, le poulx se rétablit, la parole qu'elle avoit perdue revint, & deux heures après elle jetta les hauts cris des douleurs qu'elle ressentit aux deux mains , qui ne tarderent pas à s'enfler jusqu'au bout des doigts. La douleur & même l'enflure se porterent jusqu'au coude. Tous ces accidens désirés dans le tems de son danger, se dissiperent en dix jours & la cure fut complette au douziéme.

Ce ne sont pas seulement les passions naturelles qui peuvent nous exposer à de si fâcheux accidens; mais les plus factices & les plus imaginaires. Un homme saisi de la tulipomanie , pensa devenir la victime de cette risible folie, par la perte qu'il fit d'un cayeux unique , disoit-il en son espèce. Cet oignon rare, à qui, comme faisoient les Egyptiens à ceux de leurs jardins, le moderne idolâtre eût volontiers rendu les honneurs divins, devoit, sans doute, plutôt être mis dans une châsse que confié à la terre, où il fût exposé à la piqure vénimeuse d'un ver. La fleur qu'il avoit produit, au lieu d'avoir le coloris, l'éclat & la beauté qui

avoient

avoient ravi notre tulippier les années précédentes, ne ſe montra qu'avec dégénération & avec de foibles & communes couleurs. Cette maladie, comme par une ſympathie naturelle, ne tarda pas à frapper de ſa maligne influence notre pauvre foû. Chaque dégré du dépériſſement de ſa fleur marquoit le ſien propre, enfin ç'en étoit fait de lui, ſi la Goutte dont il avoit déja eſſuyé pluſieurs attaques, ramaſſant avec elle toute l'humeur bilieuſe, mélancolique, hypocondriaque qui le minoit, ne fût venue l'attaquer à force ouverte, d'abord aux pieds & aux mains; bientôt gagnant terrein à raiſon de la foibleſſe de celui qu'elle attaquoit, elle établit ſon ſiége dans l'eſtomach. Plus malade alors que ſa fleur chérie, cet homme, moins par confiance, que par déſeſpoir, prit mon élixir. L'effet en fut prompt. Tous les ſymptômes du danger qui le menaçoit, diſparurent en peu d'heures : ce ſuccès remit un peu le malade, j'engageai ceux qui le viſitoient à faire toute la diverſion poſſible à ſes idées ſombres. On en vint à bout. L'action de mon remede n'étant point interceptée, le guérit parfaitement de ſa maladie, & la raiſon de ſes amis, de ſa folie.

Je ne me bornerois pas à ce peu d'exemples du danger des paſſions, ſi une expérience journaliere, ne démontroit leur influence ſur le cours & la cauſe même de nos humeurs, qu'elles peuvent altérer & vicier, interrompant, ſuſpendant, arrêtant même totalement les fonctions animales les plus eſſentielles; eſt-il ſurprenant que le corps en ſouffre? N'eſt-il pas même plus dangereux que le principe du mal, ſoit intérieur, qu'extérieur? Les ſecouſſes des mouvevemens déréglés de l'ame, peuvent donc être plus fâcheuſes que celles qui viennent du dehors, & il n'y a aucun homme raiſonnable qui n'apporte autant & plus de ſoin à les éviter, qu'il n'en prend à ſe garantir du choc des corps offenſans. Quiconque donc ſera jaloux de ſa ſanté, ne ſe paſſionnera pour aucun objet, ſachant que toute paſſion identifie avec notre bien-être, les choſes qui lui ſont les plus indifférentes, peut-être même les plus pernicieuſes.

Section dixiéme.

Neuviéme cause.

L'intempérie des ſaiſons.

Des êtres auſſi fragiles que nous, ſujets à toutes les heures du jour, & en toutes ſaiſons à contracter des maladies, devroient bien plus s'occuper à ſe préſerver de celles auxquelles les expoſe leur foibleſſe, qu'à en créer de nouvelles, ignorées de la nature. Sans ceſſe nous avons à lutter contre les élémens, tout à la fois conſervateurs & deſtructeurs de nos corps. Il n'eſt point de ſaiſon qui n'ait pour nous ſes déſavantages. L'hiver reſſerre nos pores, condenſe, épaiſſit nos humeurs, diminue, ſupprime même quelquefois la tranſpiration. On a obſervé qu'elle eſt moindre de moitié dans ce tems. Il eſt vrai que la nature trouvant cette iſſue fermée, pouſſe & évacue la matiere par les autres émunctoires, les urines, les ſelles, les crachats, &c. Mais ces évacuations ſont inſuffiſantes, pour épuiſer tout ce qui eſt retenu. La preuve en eſt ſi palpable,

que les corps de ceux qui ſe portent le mieux, augmentent de trois livres pendant cette ſaiſon. Que ne doit-il pas arriver aux Goutteux, dont la peau eſt denſe & ſerrée, ſoit par le penchant de l'âge, ſoit par les fautes qui procurent la Goutte? auſſi en a t'on vu qui ſe trouvoient au commencement du printems, peſer ſept ou huit livres de plus qu'avant l'hiver.

La chaleur naturelle étant forcée par la craſſe du corps, par la viſcoſité des humeurs, par la rigueur du froid qui obsède les parties externes de ſe retirer dans les internes; elle y devient ſi active, en ſe réuniſſant, qu'elle pénetre, inciſe & ſubtiliſe les matieres qu'elle y trouve, & les fait élever en vapeurs vers le cerveau, où étant retenues par les obſtructions & par le froid qui empêche la tranſpiration en les condenſant & en bouchant les pores de la tête, elles rempliſſent toute la capacité du cerveau & le deſſus du crane où elles font les tumeurs, & tombant ſur les parties inférieures, pouſſées par leur quantité, par un froid reſſerrant, par une chaleur fondante, par l'excès du travail, ou par quelque forte paſſion de l'ame, elles produiſent mille maux dans les parties qu'elles affectent, de leur

malignité, inconvénient que l'on éviteroit, si l'on avoit recours à mon élixir, qui rétabliroit la chaleur naturelle dans les parties externes, & pousseroit extérieurement en ouvrant les pores ces vapeurs, qui sont les sources de la Goutte, du Rhumatisme & de toutes sortes d'infirmités.

La Goutte peut avoir lieu dans le printems à cause de la chaleur qui commençant à se faire sentir, met en mouvement tous les principes dont le sang est chargé ; mais comme cette chaleur naissante, ne suffit pas pour dilater complettement les pores de la peau, ces ouvertures sont encore dans une espèce d'oblitération dépendante du froid qu'elles ont essuyé, de-là l'impossiblité que l'humeur de la transpiration puisse s'évacuer entierement. Ce tems mitoyen, ne permet donc que l'évacuation de la matiere la plus subtile & la plus déliée, tandis que la plus terreuse rentre dans le sang, & est entraînée & déposée dans les articulations par le torrent de la circulation. Ce dépôt de matiere morbifique doit être regardé, à juste titre, comme une crise de la nature, opérée par la chaleur, pour la débarasser de ce qui la surcharge. Ceux qui connoissent les effets

de l'air sur les corps hydrauliques, ne peuvent disconvenir que cette maladie doit plutôt s'annoncer dans le printems & dans l'automne, que dans l'été & dans l'hyver.

Il n'est donc pas étonnant qu'à la fin de cette derniere saison & dès l'abord du printems, cet amas de la matiere de la perspiration retenue, ne devienne la cause de la Goutte & de beaucoup d'autres maladies qui nous assiégent dans la saison la plus riante. C'est un bien sans doute que la fonte des frimats & des glaces, qui tenoient enchaîné le cours de nos ruisseaux & de nos rivieres; mais si elle est trop subite, si elle rencontre des obstacles, quels ravages ne cause-t-elle pas? c'est l'image des désordres de nos humeurs : quoi donc de plus naturel, pour prévenir ces suites fâcheuses, que de soutenir dans l'hiver par remede & par régime, la même perspiration que la chaleur de l'été procure? Rien n'est plus propre que le mouvement rapide, vortiqueux & expansif de la chaleur pour tenir les tuyaux de la perspiration toujours ouverts; & comme le froid les resserre & les étrangle, par la raison des contraires, la chaleur doit les ouvrir & les dilater. Il est donc nécessaire

que les Goutteux, ſoient couverts ou vêtus ſuffiſamment pour ſoutenir une chaleur douce & toujours égale.

L'été eſt la ſaiſon la plus favorable aux Goutteux & aux Rhumatiſtes. La raiſon en eſt ſimple. Comme la cauſe tantôt médiate, tantôt immédiate de ces maladies, après toutes les recherches qu'on pourra faire, ſe trouvera être le défaut ou l'excès de la tranſpiration; mais bien plutôt le premier que le ſecond; il n'eſt pas ſurprenant que les goutteux dont la lymphe ne pêche que par la condenſation & l'épaiſſiſement, tranſpirant beaucoup plus, ne diſſipent une grande partie de l'humeur goutteuſe, ce qui leur donne ordinairement du relâche dans ce tems, pourvu qu'ils ne commettent point d'imprudences, c'eſt-à-dire, qu'ils ne confondent point l'ordre des ſaiſons, en cherchant à ſe défendre par la rigueur de l'hiver de la violence de l'été, qu'ils ne boivent point à la glace, qu'ils ne mangent point de melons, de concombres, qu'ils ne faſſent point d'exercices immodérés, qu'ils ne s'expoſent point au ſerain du matin, ni du ſoir, que dans le cours du jour ils ne paſſent point d'une grande chaleur à un trop grand frais. Car ſi une fraîcheur qui ſurvient dans l'été ſupprime le même

jour, ſelon les obſervations de Santorius, une livre de tranſpiration, qu'on juge par-là du mal que peuvent cauſer tant de ſatisfactions imprudentes, qu'on s'accorde pour éviter quelques incommodités de la chaleur. Ce n'eſt pas qu'elle même ne ſoit à craindre, ſur-tout lorſqu'elle eſt exceſſive. Tout excès a ſes dangers. Le ſoleil qui fond les obſtructions, peut les produire lorſque dans le plus fort de la canicule, pénétrant par ſon activité les parties internes & les humeurs, il les émeut ſi puiſſamment, qu'il bouche les pores par leur craſſe, après en avoir enlevé en vapeur, les plus ſubtiles émanations. Il faut donc ſe rafraichir en été, mais avec modération ; & comme celui qui ſe couvriroit trop en hiver, & ſe tiendroit dans des étuves ardentes, ne feroit que ſe rendre plus dangereux le froid de l'hiver; de même celui qui, dans l'été, paſſe d'une chaleur extrême au froid exceſſif, ſoit extérieur, ſoit intérieur, ne s'expoſe pas moins.

Peut-être enfin les Goutteux ſeront-ils en ſûreté dans l'automne, ſaiſon la plus tempérée & la plus égale de l'année? Il eſt vrai qu'elle a ces deux avantages; mais ils ſont malheureuſement trop compenſés par des déſavantages qui ne leur cedent point.

Cette

Cette ſaiſon tient à deux extrêmes contraires, ſes commencemens qui ſont quelquefois un peu froids, contraſtent avec les chaleurs de l'été. On ne veut pas renoncer tout-à-coup à des habits commodes par leur légereté, on en prolonge le plus qu'on peut l'uſage. Le plaiſir qu'on a d'être déchargé du poids des chaleurs, fait ſupporter ſans défiance, quelques froids aſſez ſenſibles. Il y a plus : ſouvent dans un bel automne, de nouvelles chaleurs, preſqu'égales vers le milieu du jour, à celles de l'été, ſe trouvent reſſerrées dans un court eſpace, entre des matinées & des ſoirées qui ſont très-fraîches, on pourroit peut-être dire très-froides. Enfin les derniers jours de cette ſaiſon, qui ſont ſouvent aſſez beaux, ſont ſi voiſins des jours les plus rigoureux de l'hyver, qu'on ſe trouve quelquefois ſurpris de froid, faute d'habits un peu étoffés & de feu dans les appartemens, où on ne l'a pas encore introduit; ſouvent auſſi pour s'être expoſé imprudemment dans quelques promenades à un air trop vif. On blâme, on plaiſante, mais à tort, ceux qui ſuivent les ſaiſons dans les changemens d'habits. Pour moi je les approuve fort, pourvu que ce ne ſoit point par étiquette qu'on le faſſe ; de maniere qu'on ne garde pas ſtric-

tement toute une ſaiſon le même vêtement, ſans différence des jours, lorſqu'il y en a, quelquefois même en été de ſi fâcheux, qu'il faudroit ſans honte reprendre les habits d'hiver. Car alors c'eſt plutôt manie de la mode que prudence. Je voudrois donc que, ſans crainte du ridicule que reprocheront de Petits-Maîtres, on ne ſe fît pas ſcrupule, pour la ſanté, de ſuivre, non-ſeulement les ſaiſons, mais les jours, & que, ſans balancer, on changeât d'habit pluſieurs fois dans un ſeul jour, ſi l'inconſtance & l'intempérie de l'air l'exigent.

Le vulgaire peu inſtruit de la phyſique, attribue les maladies de l'automne à l'uſage des fruits dont cette ſaiſon abonde; mais ce n'eſt qu'à ſes fraîcheurs qui ſaiſiſſent quand on a chaud, ou aux premiers froids imprévus qu'il faut les attribuer. Il eſt aiſé d'en juger par les raiſons ci-deſſus & par les ſuivantes. Dans l'automne ou à ſes approches, la chaleur étant moindre, & l'air commençant à dépoſer des particules humides, que l'on reçoit par inſpiration ou qui s'attachent aux pores de la peau, qu'elles bouchent, la tranſpiration eſt moins abondante. Les vapeurs les plus ſubtiles de cette excrétion s'échappent ſeules, tandis que les plus

grossieres rentrent dans la masse du sang, & chez les Goutteux se déposent dans les articulations.

SECTION ONZIÉME.

DIXIÉME CAUSE.

La vieillesse.

MALGRÉ les inconvéniens de l'inconstance, de la variété des saisons & des jours, un peu d'attention sur nous-mêmes nous y feroit obvier facilement, & nous avons presque toujours à nous reprocher leurs fâcheuses influences dont nous aurions pu nous garantir. Il n'en est pas de même des maux qui marchent à la suite de la vieillesse, dont la goutte n'est que trop ordinairement la compagne. Il faut à cet âge pour se préserver ou se délivrer de cette maladie, recourir à toutes les ressources de l'art. Il ne faut pas moins qu'un spécifique aussi puissant que mon Elixir, pris comme préservatif ou curatif, pour pouvoir s'y soustraire.

A mesure qu'on avance en âge, les os, les cartilages, les membranes, la chair, la

peau & toutes les fibres du corps deviennent plus ſolides, plus dures, plus ſéches, toutes les parties ſe retirent, ſe reſſerrent ; tous les mouvemens deviennent plus lents, plus difficiles ; la circulation des fluides ſe fait avec moins de liberté, la tranſpiration diminue, les ſécrétions s'altèrent, la digeſtion des alimens devient lente & laborieuſe, les ſucs nourriciers ſont moins abondans, & ne pouvant être reçus dans la plupart des fibres devenus trop foibles, ils ne ſervent plus à la nutrition. Que deviennent-ils donc? Ils s'arrêtent ſouvent dans le trajet de leur tranſport, épaiſſiſſent la lymphe, obſtruent les conduits, tant des vaiſſeaux que des pores, & s'accumulant de jour en jour, font dépôt ſur quelques parties ; cauſent la Goutte ou le Rhumatiſme ; &, ce qui eſt plus fâcheux, c'eſt que les parties les plus eſſentielles à la vie, devenues auſſi foibles & peut-être plus débiles que les autres, éprouvent preſque tous les accidens de ce reflux ; c'eſt pour cela que les rétrogradations ſont ſi communes chez les vieillards, Rhumatiſtes ou Goutteux. Pourquoi au contraire, par exemple, les enfans au-deſſous de l'âge de puberté, ou les jeunes gens de cet âge, ou peu au-deſſus, ſont-ils exempts de la goutte?

Il eſt aiſé d'en rendre la raiſon. La peau eſt chez eux un réſeau très-ouvert, tendre & tranſpirable. Si la perſpiration eſt retenue ſubitement par quelque faute, elle ſe rétablit aiſément. La matiere de cette excrétion ne peut donc s'accumuler pour cauſer la Goutte de la maniere que nous venons de le démontrer ; à moins qu'il n'y ait une cauſe trop durable & trop puiſſante, comme dans l'exemple que je vais citer.

Je fus un jour chez M. le Comte de Brion, qui étoit, avant l'uſage qu'il a fait de mon Elixir, fort ſujet à la Goutte, éprouvant régulierement chaque année deux attaques, dont chacune le retenoit pluſieurs mois dans ſes appartemens, & ſouvent même au lit. Au moment où je parle, depuis huit ans, il n'avoit éprouvé aucune récidive ; lorſque me voyant il me dit, par alluſion à ſa propre cure, à pluſieurs autres dont il a été témoin, & aux bons effets ordinaires de mon remede : Venez, venez, vous arrivez à propos pour être témoin d'un nouveau prodige de votre Elixir. Il me conduit dans une chambre ; j'y vois un Jokei de quatorze à quinze ans, qui étoit encore dans cet engourdiſſement qui touche de près à la guériſon. Quoi ! dis-je, ſi jeune

avoir la Goutte ; le fait eſt rare, & ſurtout dans une condition auſſi active. Vous ſçaurez, reprit M. le Comte, que ce petit malheureux ayant couché long-temps dans des lieux frais, humides & mal-ſains, y a attrapé une Goutte ou un Rhumatiſme univerſel, ou l'un & l'autre tout enſemble, ſi bien qu'il s'eſt trouvé perclus de tous ſes membres, qui ſe ſont enflés non-ſeulement aux articulations, mais dans toute leur habitude, & qu'il a reſſenti des ſouffrances inexprimables. Il y avoit quinze jours qu'il étoit dans cet état douloureux, & depuis huit ſeulement qu'il a pris de votre remede, il ſe trouve ſi bien qu'il va ſe mettre en campagne ſous quatre ou cinq jours. N'eſt-ce pas-là un vrai miracle ? M. le Comte, répondis-je, permettez-moi de vous dire que non, à cauſe de la facilité que la jeuneſſe prête à la guériſon ; mais je regarderois plutôt comme tel la cure opérée par mon Elixir, que vous communiquâtes à ce gros & gras Prieur des Bernardins, déja âgé, détenu depuis nombre d'années dans un fauteuil, & qui, au grand étonnement de ſes Religieux, s'eſt vu en peu de temps auſſi libre que les plus ingambes d'entr'eux. En effet, comme je l'obſervois tout-à-l'heure, la Goutte aggravant les maux, en raiſon de l'âge,

il devient plus difficile de la guérir dans la vieillesse que dans la jeunesse ; mais, à tout âge, mon Elixir en vient à bout en plus ou moins de temps, selon les obstacles qu'il rencontre.

SECTION DOUZIÉME.

ONZIÉME CAUSE.

L'hérédité.

LA vieillesse est assurément une chose bien involontaire, au moins dans ses effets. Car il est peu de personnes qui ne voulussent en reculer l'approche ; mais elle ne l'est pas toujours dans sa cause. On sçait que les excès accélèrent son temps. Les passions nous emportent sur la mer orageuse de ce monde. Ces Syrenes enchanteresses voyent peu d'Ulysses qui bouchent leurs oreilles à leurs flatteurs, mais perfides accens. On se livre, on s'abandonne à ces traîtresses Divinités, qui vous entraînent d'écueils en écueils, d'abîmes en abîmes. Voilà ce qu'une infinité de personnes ont tous les jours à se reprocher & singulierement les Gout-

teux : abuſant plus que tous les autres de leur tempérament, ordinairement très-fort, ils ſont moins excuſables. Ne confondons point cependant les innocens avec les coupables : ſoyons juſtes. Il en eſt qui méritent plutôt de la compaſſion que des reproches. Ce ſont ceux qui tirent la Goutte de leurs parens, (non au ſens du Docteur Aignant, qui la déduit du premier homme) mais des auteurs immédiats de leurs jours. Ces triſtes victimes d'une intempérance, non-ſeulement antérieure à leur conduite, mais à leur naiſſance, ſont plus à plaindre qu'à blâmer. Heureuſement, comme on le verra ci-deſſous, leur cure n'a rien de plus impoſſible que ſi la cauſe étoit volontaire, parce qu'elle eſt toujours la même. Il importe peu qu'on ſoit Goutteux pour avoir trop ſacrifié à Cypris ou à Bacchus, ou pour être un digne fils héritier de ſes peres. C'eſt toujours le même principe ; c'eſt-à-dire, un *coagulum* des humeurs, qui eſt le fruit de cette ſemence goutteuſe, ſoit celle d'acquiſition, ſoit celle de patrimoine, parce que la Goutte avant d'être héréditaire, a dû être une acquiſition, & en conſéquence l'héréditaire eſt la même que l'acquiſe. Je ſuppoſe, pour un moment qu'on m'ait accordé que la

cauſe de la Goutte acquiſe eſt un épaiſſiſſement de la lymphe, occaſionné par la préſence d'un acide étranger & ſuperflu, que cet acide eſt le produit des crudités, &c. on ſera forcé de reconnoître dans la Goutte héréditaire le même épaiſſiſſement, avec cette différence qu'il eſt dû dans celle-ci à une diſpoſition ou tendance à l'épaiſſiſſement, mais qui tient toujours de la premiere cauſe ; c'eſt-à-dire, du caractère acide. Il ſuffit que ce caractere ait affecté toutes les humeurs, de façon que celle qui eſt deſtinée à la propagation des humeurs, en ſoit imbue dans le moment de la génération, qu'enſuite les autres humeurs contractent ce vice plus ſingulierement, comme il arrive dans le ſcorbut & les autres maladies héréditaires, dont le venin corrompt la ſemence qui lui a ſervi de véhicule, ou même ſans paroître la corrompre, (ſi l'on vouloit ſoutenir qu'elle n'eſt point altérée) corrompt cependant les humeurs avec leſquelles il a plus d'affinité.

Le principe de la Goutte, dans ſon origine, n'a pas, comme le virus de certaines maladies, une acrimonie ſi pernicieuſe, qu'elle affecte dans ce temps les ſolides ou les fluides, ce qui n'empêche pas néanmoins ſa réelle exiſtence ; c'eſt

un germe, qui, de même que celui de la petite vérole, ou celui de ſa ſœur, ſe développe plutôt ou plus tard, ſelon le dégré de fermentation des humeurs parmi leſquelles il ſe trouve. Je ſuis perſuadé que la Goutte peut être originaire. En voici la raiſon.

Comme une amande produit naturellement un arbre qui produira des fruits tout ſemblables à celui dont on l'a tiré, que ces fruits ont préciſément le même goût & la même forme que ceux de l'arbre qui a produit cette amande, il eſt auſſi naturel que les parens donnent à leurs enfans leurs traits, leurs geſtes, leurs voix, leurs paſſions & leurs maladies. Toutes ces choſes ſont contenues dans la ſemence dont l'enfant eſt formé, le temps les développe, & l'on en reſſent les effets. Lors donc que ce temps eſt venu, où le développement & l'abondance de l'humeur goutteuſe ſuffiſent pour produire le premier accès, la moindre irrégularité dans la maniere de vivre, dans les paſſions du corps & de l'eſprit, ſuffit pour la mettre en mouvement & obliger la machine, dont elle gêne l'équilibre, de chercher à s'en débarraſſer, en la jettant hors des voies de la circulation.

C'eſt ainſi que peut ſe développer la

Goutte héréditaire, développement qui doit être plus ou moins différé, selon les différens sujets où se trouve le principe de cette maladie, ou même ne point avoir lieu du tout, si ceux en qui il se trouve se maintiennent toujours dans un tel état, que rien ne donne l'essor au germe : comme il est telle disposition de terrein où un amandier, tout précoce & tout fécond que soit cet arbre, ne pourra donner ni fleurs, ni fruits, ni même une amande mise en terre, germer, pousser & devenir un arbre.

Je ne vois donc pas pourquoi un Auteur célebre de nos jours, prétend que la Goutte ne peut être héréditaire. Il cite en preuve de son opinion deux gémeaux, dont l'un fut sujet à ce mal & l'autre en fut exempt. Il a raison, sans doute, d'attribuer cette différence à leur différente maniere de vivre ; mais d'en conclure que le principe de la Goutte, ne fût pas inné chez eux, c'est une fausse conséquence. Il en est du germe des maladies comme de ceux des plantes, il faut un concours de circonstances & de moyens propres à leur développement.

Le sentiment d'un autre Auteur, également éclairé, qui ne croit pas la Goutte héréditaire, parce qu'il ne regarde pas l'hu-

meur de cette maladie comme aſſez élaborée, aſſez ſubtile pour ſe mêler au chyle, qui doit contribuer à la formation de la ſemence, ne me paroît pas plus vraiſemblable. Eſt-il croyable qu'une humeur mêlée avec la lymphe, circulant comme elle avec le ſang, ne puiſſe pas y mêler ſes parties les plus déliées, & par cette voie, porter, dans la ſemence, le germe funeſte de la Goutte ? Qu'a donc de plus ſubtil que celui de cette maladie, & de beaucoup d'autres, le virus ſyphilitique ? Or celui-ci eſt héréditaire, la Goutte peut donc l'être auſſi.

Malgré l'étendue de mes recherches ſur cette maladie, mon deſſein, comme je l'ai déjà dit, n'a pas été d'en particulariſer toutes les cauſes, mais de décrire les plus générales, ſous les eſpeces deſquelles on placera une infinité de cauſes particulieres, dont la deſcription ſeroit auſſi ennuyeuſe qu'inutile, & ne ſeroit qu'une redite de tout ce qu'on a vu plus haut. De ce genre ſont celles qui viennent d'une vie molle & trop ſédentaire, ou du contraire ; c'eſt-à-dire, d'une vie trop ſtudieuſe & trop occupée. Tout excès eſt vice à l'égard de la ſanté, dont l'équilibre ne peut ſe maintenir, que dans un uſage modéré de toutes choſes. Telles

ſont encore les cauſes qui procedent de l'oiſiveté, des veilles, des inſomnies, des indigeſtions, des crudités, de l'appauvriſſement du ſang, & d'une multitude d'autres cauſes particulieres, qui ne ſont ſouvent que des effets de cauſes plus générales, renfermées dans notre détail, qu'il eſt temps de borner pour détérminer le réſultat des effets de ces cauſes.

CHAPITRE V.

DÉTERMINATION du réſultat des différentes cauſes de la Goutte.

Réſultat du défaut d'Emanation & de Tranſpiration.

L'EMANATION & la tranſpiration ont trop de rapport enſemble pour ſéparer le réſultat de la ſuppreſſion, ſuſpenſion, diminution & défaut, quel qu'il ſoit, de l'une & de l'autre, toute la différence qui peut s'y trouver, ne pouvant être que du plus au moins. Ce qui devoit tranſpirer ou émaner de nous, ne s'étant point

diſſipé, ſoit par défaut ou excès de chaleur, ſoit par la groſſiereté des humeurs, reſte. Or qui ne voit que l'accumulation de ces humeurs, qui bientôt, par quelque fermentation, ſe porte ſur les articles, eſt la matiere de la Goutte ; que leur expanſion dans les parties charnues, venant de la même cauſe, eſt le principe du Rhumatiſme; & la réunion de ce double accident dans le même ſujet, la matiere du mêlange des deux maladies, qu'on déſigne ordinairement ſous le nom de *Rhumatiſme goutteux* ou *Goutte rhumatiſante.* Tel eſt en bref le réſultat du défaut d'émanation & de tranſpiration : un aggrégat de matieres brutes, groſſieres, ſuperflues, hétérogenes, ſalines, âcres, qui, à la moindre fermentation, miſes en mouvement ſans pouvoir prendre leur iſſue, à cauſe de leur denſité ou du reſſerrement des pores, procure aux Goutteux, ou aux Rhumatiſtes, de ſi vives & de ſi longues douleurs.



CHAPITRE VI.

Réſultat des autres cauſes.

Le réſultat des autres cauſes, dans ce qu'elles ont de commun avec la tranſpiration, doit être le même que celui de cette derniere ; ainſi il ſeroit inutile de détailler leurs inconvéniens. Par exemple, outre que l'abus des jouiſſances vénériennes affoiblit la force digeſtive, il prive les articulations de cette huile onctueuſe & ſynoviale, deſtinée à entretenir le mouvement & la flexibilité des parties ſolides. Tel eſt encore l'effet des vins & des liqueurs, qui donnent trop de conſiſtance, trop de tention, trop de roideur aux fibres & aux nerfs, & produiſent dans toutes les parties, une ſécchereſſe nuiſible à la lymphe, qui s'en trouve épaiſſie au point de ne pouvoir plus circuler avec le ſang & les eſprits, dont le cours eſt intercepté & le baume ſouvent altéré par une âcreté dominante dans la ſynovie.

J'aſſignerai auſſi comme un des principes de la Goutte, le vice de l'acide

vital, coagulant, épaiſſiſſant, pétrifiant même la lymphe, de maniere à procurer les ankiloſes, les nodus & les pierres dans toutes les parties poſſibles du corps : car il n'en eſt point qui ne puiſſe ſervir de matrice à ces corps étrangers, onéreux, & douloureux à la nature, puiſqu'il n'eſt point d'endroit où l'expérience plus commune, ou plus rare, n'en ait offert.

Les obſtructions, les concrétions qu'engendrent les mauvais levains, la foibleſſe des viſcères, les indigeſtions peuvent entrer dans ce dernier réſultat, ainſi que celui qui donne ſouvent lieu à ces dernieres, je veux dire les effets de la molleſſe, de l'oiſiveté, & par contraire, l'excès d'application & de travail.

Le réſultat des paſſions ne peut être qu'une fuite ſoudaine des eſprits, qui donne aux humeurs une ſecouſſe aſſez forte pour les déplacer, & les précipiter à flots ſur quelques parties, & preſque toujours ſur les plus eſſentielles, par la raiſon qu'elles y trouvent une place abandonnée des eſprits mêmes, ſimptômes ſi dangereux qu'il menace d'une mort prompte, ſi un puiſſant ſpécifique ne repouſſe du centre à la circonférence l'humeur goutteuſe, & ne rappelle les eſprits

eſprits à leur centre, effet immanquable de mon Elixir.

Le réſultat de l'intempérie des ſaiſons, ſoit qu'il provienne d'un excès de froid ou de chaud, ne peut procurer que la denſité, l'épaiſſiſſement, & par conſéquent une aggrégation ſuperflue des mêmes matieres; d'où réſultent le Rhumatiſme, la Goutte, le Rhumatiſme goutteux & la Goutte rhumatiſante.

La dégénération du ſang ne peut venir que de ſéchereſſe, d'âcreté ou de corruption. Quant au réſultat des effets de la Goutte héréditaire, il eſt relatif aux différentes cauſes qui l'ont engendrée chez nos peres, & rentre dans le détail que nous venons de donner. Il ne s'agit donc plus que de démontrer, par théorie & par expérience, l'efficacité d'un remede, qui détruiſe le réſultat de toutes les cauſes poſſibles de la Goutte.

CHAPITRE VII.

Démonſtration théorique de la cure.

L'AGGRÉGAT des humeurs goutteuſes & rhumatiſmales, de quelques cauſes qu'el-

les procedent, ſe réduiſent, en derniere analyſe, à l'épaiſſiſſement & à l'âcreté de la lymphe & de la ſynovie. Il s'agit donc de faire voir la poſſibilité de rendre à ces deux liqueurs, leur douceur & leur fluidité, qualités contraires aux deux défauts ci-deſſus ; & , pour parvenir à ce but, il faut un remede qui diviſe & balſamifie tout-à-la fois, la lymphe & la ſynovie. Or mon Elixir pénètre facilement les vaiſſeaux ſanguins, y ſubit les loix de la circulation ; mêlé avec la maſſe des humeurs, il les rend plus analogues les unes aux autres, tant qu'elles coulent confuſément dans les vaiſſeaux. Après avoir parcouru ce Méandre, il diſſipe l'humeur arthritique par les différentes ſécrétions, ſans avoir été lui-même altéré. Il ne perd rien de ſa propre ſubſtance, ſi néceſſaire pour diſſoudre les matieres groſſieres mêlées avec les humeurs qu'il rencontre en ſon chemin. Enfin il augmente le reſſort des vaiſſeaux par les ſecouſſes légeres qu'il leur cauſe, & les rend plus propres à ſeconder ſon action, à diviſer & atténuer les ſubſtances gommeuſes, terreuſes & épaiſſes, qui croupiſſent dans les canaux.

Malgré la différence de leurs qualités, mon Elixir agit ſur toutes les humeurs qui peuvent tranſpirer, avec une égale

facilité à vaincre le froid & le chaud, parce qu'il eſt au pouvoir de ſes qualités moyennes de l'introduire dans un ſujet, & d'en chaſſer ce qu'il y a de contraire à la nature, tempérament qu'il étoit difficile de trouver, mais non impoſſible, comme on pourroit le croire.

Cependant comment ſuppoſer qu'il ſe trouve, dans un même remede, une vertu proportionnée à la guériſon de deux maux oppoſés dans leur réſultat, comme, par exemple, la Goutte froide & la Goutte chaude? Mais, quoi! ignore-t-on que les qualités qui tiennent un certain milieu, rapprochent naturellement les extrêmes? Qu'on verſe de l'eau médiocrement chaude dans un vaſe d'eau bouillante, & dans un vaſe d'eau froide, l'ardeur de l'eau bouillante ne ſera-t-elle pas tempérée, tandis que l'eau froide ſera échauffée? Un remede qui aura la vertu de donner aux humeurs froides, préciſément la chaleur qui leur convient, n'agira-t-il pas néceſſairement en moins ſur les humeurs chaudes, tandis qu'il agira en plus ſur les froides? Pourquoi ſeroit-il donc impoſſible à un ſeul & même remede d'agir efficacement contre deux caracteres oppoſés ou prétendus oppoſés de la Goutte?

C'eſt une choſe digne de remarque,

dit le célebre M. Lieutaud, qu'il ſe trouve plusieurs remedes qui ont des qualités contraires entr'elles. De ce genre ſont les martiaux. On les met à la tête des apéritifs, cependant on ne peut pas douter que ces remedes ne ſoient auſſi aſtringens; propriété qui paroît oppoſée à celle que l'on déſigne par le mot d'*apéritif*; cette qualité n'empêche pas néanmoins qu'on ne mette les martiaux au nombre des meilleurs apéritifs & déſobſtructifs; cette conduite autoriſée par l'expérience, atteſte qu'il y a des remedes dont la vertu produit des effets qui nous paroiſſent oppoſés. Il y a certainement auſſi loin de l'idée d'un apéritif à celle d'un aſtringent, que du chaud au froid. Or, puiſque, malgré cette oppoſition apparente, le même remede eſt réellement apéritif & aſtringent, pourquoi donc voudroit-on regarder comme chimérique la vertu d'un remede qui combattroit tout-à-la-fois la Goutte froide & la Goutte chaude? J'ai choiſi l'exemple de ces deux ſortes de Goutte, comme plus oppoſées, ſoit réellement, ſoit en apparence, pour détruire, d'un ſeul coup, toutes les objections de ce genre.

On voit donc que quand ces deux Gouttes ſeroient auſſi oppoſées qu'elles

le paroissent, un même remede pourroit encore les guérir. Mais, dans le fait, elles ne sont point essentiellement différentes. L'apparence d'opposition qu'on remarque entr'elles vient de la différence des tempéramens. Si le malade est hypocondriaque, hystérique, colérique, sanguin; s'il a le genre nerveux très-tendu, très-sensible à la moindre impression, il sera sujet à la Goutte chaude. Si au contraire il est pituiteux, phlegmatique, s'il a le genre nerveux relâché, & s'il est moins sensible aux affections qui émeuvent l'ame, il sera sujet à la goutte froide. Les causes qui produisent la goutte sont donc, pour ainsi dire, communes, tant pour la chaude que pour la froide; ainsi les remedes peuvent être les mêmes. De tout cela il est aisé de s'appercevoir que l'acrimonie subtile du levain qui produit la goutte est la même; mais qu'elle est plus ou moins exaltée, ou plus ou moins condensée, & que la différence dépend du tempérament des sujets qui sont attaqués de l'une ou l'autre goutte.

C'est pourquoi j'avance, comme un principe incontestable, qu'il n'y a point de véritable opposition entre le plus & le moins d'un même objet. Deux choses qui sont sur la même ligne ne peuvent

s'appeller opposées, que par un abus manifeste des termes. La Goutte chaude & la Goutte froide ne different que comme du plus au moins, & par le nombre de leurs dégrés ; il n'y a point par conséquent d'opposition entre ces maladies, puisque l'une ne consiste que dans l'excès, & l'autre que dans le défaut d'une même cause. Répugne-t-il donc qu'il y ait un remede dont la vertu, tenant un juste milieu entre l'excès & le défaut de chaleur, porte, dans l'humeur de la Goutte froide, la chaleur dont elle manque, & ôte à la chaude ce qu'elle a de trop? Les guérisons de ces deux maladies, loin d'être deux extrêmes qui se combattent & se contredisent, sont comme deux extrêmes qui se rapprochent & se réunissent en un même point. De part & d'autre ce sont deux effets ramenés au juste milieu dont ils s'étoient écartés. Or peut-on regarder comme deux effets opposés entr'eux, des effets qui s'identifient pour ainsi dire dans leur derniere analyse; des effets destructeurs de l'opposition réelle ou prétendue qui se trouvoit entre les deux maladies; des effets, en un mot, qui ne consistent que dans le rétablissement de l'équilibre troublé ? Il me paroît évident qu'il n'y a dans ces deux

guériſons priſes en elles-mêmes aucune trace d'oppoſition. Si donc l'impoſſibilité d'opérer ces deux guériſons par le même remede, n'eſt fondée que ſur l'oppoſition qu'elles paroiſſent avoir, on doit convenir, que n'y ayant aucune oppoſition, les guériſons ſont poſſibles. On ſeroit bien difficile de ne pas ſe rendre à ces ſolutions ; je croirois même abuſer du loiſir de mes Lecteurs, ſi je pouſſois plus loin ces raiſonnemens. Je reviens aux effets de mon Elixir.

En même-temps que j'ai cherché à lui donner la vertu de lever les obſtructions des pores, pour que la matiere humorale pût s'échapper par la perſpiration, qui diſſipe la cauſe du mal, ſans épuiſer les forces, ou plutôt en les conſervant & les ranimant par le ſoulagement qu'elle procure, étant comme l'ouvrage de la ſageſſe, puiſque c'eſt par cette voie, que la nature ſe décharge, non-ſeulement de l'excès de l'humeur néceſſaire ; mais de toute impureté qui pourroit y jetter du déſordre ; j'ai concilié encore à ce remede la propriété de dépoſer à la place de toute humeur nuiſible, un baume adouciſſant & lubrifiant, qui facilite le mouvement, l'action, le jeu de toutes

les parties dont il augmente le ton & le reſſort.

A peine l'a-t-on pris, que, par ſon impreſſion ſur le palais, & par ſa ſubtile volatilité au cerveau, il diſpoſe, il excite à ſe moucher, à éternuer, à cracher, tant il eſt prompt à diviſer le *coagulum* des humeurs. Ces excrétions auxquelles il détermine ordinairement ſont ſes premieres opérations. On auroit peine à croire, avant de l'avoir éprouvé, combien il décharge la tête & rend l'eſprit net & libre.

Ce ſpécifique a l'avantage d'être tout-à-la-fois tonique, ſtimulant, apéritif, réſolutif, aſtringent, hors les cas de ſurabondance d'humeur où il procure quelque liberté du ventre. Toujours, il leve les embarras viſqueux & gluans des glandes & les obſtructions des viſceres; il briſe, diviſe, broye les humeurs; il ſuſcite & ranime l'action organique des vaiſſeaux, ce qui en accroît l'énergie. Il rétablit les excrétions & les ſécrétions dans leur parfaite intégrité; par conſéquent il doit porter & porte en effet ſon action ſur la peau en débouchant ſes pores, qui ſont plus ou moins engorgés, obſtrués par l'humeur goutteuſe. Pour lors la tranſpiration reprend ſon cours naturel. J'ai

eu

eu pluſieurs fois la complaiſance, pour la ſatisfaction de mes malades incrédules ſur ce fait certain, de leur en donner une preuve évidente ſur eux-mêmes. Après les avoir mis à l'uſage de mon Elixir, ayant auparavant apprécié avec exactitude à quoi ſe montoit leur tranſpiration en les peſant avant & après, de la maniere que Sanctorius le pratiquoit, ils ont vu, en moins de dix à douze jours de l'uſage du remede, la tranſpiration augmenter ſenſiblement, & ont repris en peu de temps leurs forces & leur ſanté. Mais quand ils n'auroient point pris ces précautions, ils s'en ſeroient apperçus par la légereté & l'aiſance qu'ils éprouvoient, ſe ſentant dans l'état délicieux qu'on éprouve après un bain ſalutaire.

Tous les Phyſiciens ont reconnu que la nature agit uniformément dans la végétation des plantes & la nutrition des animaux. Voyez, diſent-ils, un Jardinier. Il eſt attentif à ce que la ſéve, c'eſt-à-dire, l'eſprit univerſel, circule également dans toutes les parties de l'arbre, & toutes les maladies de la plante, viennent de l'épaiſſiſſement de ce fluide merveilleux : ainſi tous les maux qui affligent la nature humaine, n'ont d'autre cauſe que la coa-

gulation du ſang & des humeurs. Rendez à ces fluides leur liquidité naturelle ; ſitôt que la circulation reprendra ſon cours, la ſanté commencera à refleurir. Ce principe poſé, il n'eſt pas queſtion d'un grand nombre de connoiſſances pour en remplir les vues, puiſqu'elles ſe préſentent d'elles-mêmes. Nous regardons comme un remede univerſel, toutes les plantes odoriférantes, abondantes en ſels volatils, comme infiniment propres à diſſoudre tout épaiſſiſſement du ſang & de la lymphe. Ces plantes ſont le plus précieux don de la nature pour conſerver la ſanté. Leur uſage peut s'étendre à toutes les maladies ; on en a vu naître toutes les guériſons, & ſingulierement les cures de la Goutte & du Rhumatiſme.

Les ſels volatils de mon Elixir, portés par une digeſtion naturelle dans la maſſe du ſang, dans les eſprits & les liqueurs, y éteignent, comme abſorbans, les mauvais levains de l'acide goutteux, & comme eſprits balſamiques, ils les défendent de la corruption d'un ferment impur & vicieux, parce que, quoique ces ſels & ces eſprits volatils accompagnent la digeſtion, ils n'y ſont pourtant pas ſujets, & s'y conſervent avec leur qualité ſpécifique.

Rien ne prouve mieux ce principe eſ-

ſentiel de phyſique, que les ſels volatils qui ne ſe digèrent jamais, paſſent juſques dans les dernieres digeſtions du ſang, de la lymphe & des eſprits, que l'expérience qui ſe préſente tous les jours à notre goût & à notre odorat. Car nous reconnoiſſons fort bien par nos propres ſens qu'un liévre a mangé des choux, & qu'une perdrix a mangé du géniévre, qu'une vache a mangé du ſerpolet & autres aromates, & qu'un porc a mangé des huitres & autres marécages; mais nous ne faiſons pas réflexion ſur la raiſon de la conſervation de ces différentes odeurs dans ces ſortes d'animaux, & dans le lait, qui eſt que la partie de ces aromates a paſſé en nourriture dans le corps de ces bêtes, & que leurs ſels naturels, qui ſont revêtus de ces odeurs, ont paſſé par les digeſtions, ſans y être digérés, juſques dans les chairs, le ſang & les eſprits, & s'y ſont conſervés en vertu de leur privilége, qui eſt d'étre indigeſtibles.

Gallien ordonnoit les ſels volatils dans toutes les maladies où Hypocrate veut qu'on les employe pour rendre fluides toutes les matieres épaiſſes, qui ont coutume de fixer les fibres du ſang & d'en ſuſpendre le mouvement naturel. Il applique ce remede dans les pleuréſies, où il

ſe trouve un ſang extravaſé, qu'il faut réſoudre & inciſer pour le rendre fluide, afin de le pouſſer au-dehors par la tranſpiration. Il l'ordonne dans les paſſions céliaques où un acide prédominant cauſe des coliques & des irritations violentes. Il le donne dans les vertiges où des glaires viſqueuſes & coagulées par un acide impur & vicieux, fourni par la mauvaiſe diſpoſition de la rate, doivent être rendues fluides, & être précipitées par les voies qui conviennent. Il les conſeille dans les néphrétiques, où un acide coagulant & pétrifiant, qui a épaiſſi les matieres tranſpirables, les fixe & les retient dans l'habitude des chairs. Il veut qu'on les emploie dans les épilepſies, où les fibres du ſang ſont coagulées par cet acide, & où les eſprits par conſéquent ſont retenus, & n'ont plus la liberté de leur mouvement. Il preſcrit enfin qu'on en faſſe uſage dans les migraines & tous les maux de tête ou d'eſtomach, à cauſe des glaires & des viſcoſités qui y fermentent.

Je ne puis m'empêcher de rapporter encore en preuve de la vertu des ſels l'obſervation ſuivante. Les Negres ſont ſujets à de certaines indiſpoſitions, qui leur font perdre en partie leur noirceur naturelle, & cette métamorphoſe eſt accompagnée

de ſymptômes hideux. Cependant il leur reſte encore quelques traces d'un noir jauni à la naiſſance des ongles. Leur corps ſe gonfle, & l'on diſtingue des taches livides ſur leur peau lavée. Leur Iris devient brouillé & nébuleux, & tous les objets leur apparoiſſent ternes, comme ils ſemblent jaunes aux Européens atteints de l'Ictere. Ces noirs ainſi dénaturés, ont, pour l'ordinaire, un dérangement dans les ſucs nerveux, qui eſt plus ou moins mêlé d'hydropiſie. Quand ce mal n'eſt pas invétéré, ils en guériſſent ſouvent, en mangeant des ſerpens & des couleuvres, dont la chair recèle abondamment du ſel alkali qui a la proprieté ſinguliere de diſſoudre le ſang grumelé, & d'atténuer les fluides épaiſſis ; alors leur corps ſe repeint en noir.

On peut juger, par cette analyſe, des vertus ſpécifiques des ſels pour opérer la diſſolution de tout coaguleux ; quels heureux effets ils doivent procurer dans la Goutte ! car ils diviſent, fondent l'épaiſſiſſement de la lymphe & de la ſynovie, en même-temps qu'ils charient & dépoſent les parties balſamiques de mon Elixir à la place des âcretés qu'ils diſſipent par les différentes voies excrétoires, & ſurtout par celle d'une tranſpiration douce,

mais très-ſenſible pendant quelques jours, & après, par le rétabliſſement de la perſpiration naturelle, qui eſt le vrai thermometre de la ſanté.

Mon ſpécifique a deux parties : l'une ſaline & ſubtile, diviſe, briſe & rompt tout ce qui fait obſtacle à ſon paſſage, & donnant enfin iſſue à ſa volatilité propre, la procure auſſi à l'humeur qu'il a atténuée, ſublimiſée, volatiliſée : l'autre fixe, ou du moins aſſez propre à ſe fixer, répand un baume à la place de l'acrimonie. Que mon Elixir paſſe avec le chyle dans toutes les ſecondes voies ; c'eſt une choſe inconteſtable & prouvée par l'expérience. L'impreſſion de ſon baume ſe rend ſenſible par la douceur qui tempère l'âcreté goutteuſe ; l'impreſſion de ſon ſel ſe manifeſte par ſa communication ſur tout le ſyſtême nerveux, dont les oſcillations deviennent plus fortes, plus conſtantes & plus régulieres. Les liqueurs qui ſéjournoient dans différentes parties, & qui y cauſoient des obſtructions, ſont pouſſées en avant & reprennent la route qui leur a été tracée par la nature, les ſécrétions deviennent plus libres, & la ſanté ſe rétablit parfaitement.

Ce remede exerce ſa premiere action

ſur les fibres, dont il augmente le ton. L'action organique en eſt accrue, les ſucs s'en trouvent triturés & élaborés. Par cette qualité tonique, il a les plus heureux effets dans les gouttes chroniques, & particulierement dans le relâchement des fibres. C'eſt par-là qu'il eſt un des plus efficaces ſtomachiques, convenable dans tous les cas où l'on veut relever le ton de l'eſtomach, & rappeller le bon état des premieres voies. Par cette vertu enfin, il ſert à former un ſang louable & pur, expulſant, ou rendant aux vaiſſeaux la force d'expulſer toutes ſortes d'âcretés.

Mon Elixir, tel qu'il eſt de ſa nature, & ſans ſe décompoſer, pénètre dans le ſang. Introduit dans ce fluide vital, il y reçoit le mouvement avec les particules de cet agent; & lorſqu'il eſt dardé par leurs contractions, ſes molécules, ſelon leurs différentes formes, ſoit comme autant de boules, ſoit comme autant de traits, fortement lancés, heurtent de front les concrétions, les obſtructions, qui ſont comme autant de bouchons, les briſent, les diviſent, les atténuent & les détruiſent à la longue.

Quant à ſon action dans la peau, où ſe trouve ſouvent échappée l'humeur goutteuſe & rhumatiſmale, la voici: les

particules ſolides de ce remede, introduites dans les artères, & pouſſées par leurs contractions, inciſent, broyent, écraſent par leur tranchant & leur dureté, les globules du ſang, leſquels ſe trouvant preſſés entre les molécules de cet Elixir, comme les grains que quelques oiſeaux avalent entiers, ſont moulus entre les cailloux qui ſe trouvent dans la cavité de ce puiſſant muſcle, qu'Ariſtote appelle le moulin des oiſeaux. Ces mêmes particules ſolides, portées dans l'extrémité des vaiſſaux capillaires de la peau, où ſont les obſtructions, font l'office de coin de fer pour diviſer les concrétions qui font obſtacle, les diſſoudre & les détruire.

On ne peut conteſter que les rameaux capillaires de tous les vaiſſeaux, n'aient la même ſtructure & le même jeu ſyſtatique que la grande artère, dont ils ne ſont que les diſtributions. Ainſi chaque ſyſtole de ces vaiſſeaux, pouſſant les molécules dividantes du remede contre l'obſtruction, la détruit & l'enleve par ce moyen, de même qu'une main armée d'un inſtrument de fer, exécute ce qu'elle ne pourroit opérer ſans ce ſecours. De plus ces particules pouſſées dans des canaux rétrécis, en dilatent le calibre, & les remettent dans leur diamètre na-

turel, qui laiſſe la perſpiration dans ſa primitive aiſance, & dans une pleine liberté.

Enfin mon remede facilite toutes les ſécrétions & les excrétions ſans les forcer; &, c'eſt en donnant aux différentes humeurs, leur fluidité naturelle, qu'il produit tous ces phénomènes, poſſédant ſupérieurement toutes les qualités que je viens de décrire. A proportion que l'humeur goutteuſe eſt fondue & élaborée par ſes effets, il ſollicite la nature à l'expulſer par la voie de la tranſpiration, qui eſt la vraie criſe de la goutte.

Détaillons encore les effets particuliers des remedes, qui font la baſe de mon Elixir. L'un, comme je l'ai déjà inſinué, adoucit, lubrifie les parties ſouffrantes; l'autre porte ſon action ſur l'humeur goutteuſe, la fond, la diviſe, change la nature de ſes principes & en forme la coction. Les autres aident à l'action de celui-ci; lui prêtent ſecours en frayant le chemin, pour le libre paſſage de cette humeur cuite & élaborée, qui ſort par la voie de la tranſpiration.

Quand j'ai adminiſtré mon ſpécifique aux Goutteux, voici ce que j'ai obſervé. Ils ont dans la journée une petite élévation du pouls; ce que l'on reconnoît par des battemens plus réitérés, par le viſage,

qui devient plus coloré, ainſi que les levres, & ſur-tout par une légere chaleur de la peau, à laquelle ſuccède une moiteur douce, une tranſpiration ſalutaire qui ſe répand à la fois dans toute l'habitude du corps. Elle commence ordinairement à l'heure du ſommeil, dure pendant toute la nuit, & quelquefois continue bien avant dans la matinée. Pendant & après cette criſe ſalutaire, les malades ſe trouvent très-à-leur aiſe ; la tête eſt libre, l'eſprit tranquille, la reſpiration facile, point de peſanteur dans aucune partie, les articulations ſont ſouples ; enfin les fonctions vitales, animales & naturelles ſe font librement. Tels ſont les phénomènes que j'ai remarqués de l'action & de la propriété de l'Elixir que j'adminiſtre aux malades pour guérir la Goutte.

Comme la cauſe premiere de ce mal eſt long-temps à ſe former, qu'elle fait des progrès inſenſibles dans les commencemens, parce que la nature, qui jouit alors de tous ſes droits, s'oppoſe toujours à ſa formation, il s'enſuit naturellement, que dès que cette cauſe a pris le deſſus, que la nature a été contrainte de lui céder, il n'eſt plus poſſible de la détruire, que par un ſpécifique puiſſant, qui, comme le mien, déracine l'humeur goutteuſe,

la combatte, l'expulſe, en donnant aſſez de force à la nature pour qu'elle puiſſe, d'accord avec un régime ſain, s'oppoſer à la génération de l'humeur morbifique.

Non-ſeulement l'efficacité de mon remede peut guérir tout accès de Goutte, quelque violent qu'il ſoit, & à cette occaſion, extirper radicalement le germe du mal; mais ce ſpécifique, bien adminiſtré peut encore prévenir toute attaque de cette maladie & en détruire inſenſiblement & abſolument le principe. Si nous examinons la conduite de la nature dans le temps de l'accès, dans la criſe, qu'elle opere, nous verrons qu'elle ne cherche que la perſpiration. Tout ſon deſſein, tout ſon travail ne tendent qu'à briſer, par la criſpature des fibres qui cauſe la violence de la douleur, la matiere qui produit la Goutte, pour la chaſſer par la perſpiration. Cette tranſpiration haliteuſe, cette légere moiteur, qui paroît le matin & ſe diſſipe d'elle-même après chaque petit accès, dont l'aſſemblage compoſe le grand, adoucit & ſoulage la douleur qui a tourmenté le malade principalement la nuit.

Toutes ces obſervations montrent évidemment, que la nature, lorſqu'on la laiſſe agir, diſſipe l'humeur par la voie de a perſpiration. L'indication que je pro-

poſe de la rappeller, eſt donc juſte & incontestable. Elle ſuit la nature pas-à-pas; elle eſt copiée trait pour trait ſur ſes mouvemens critiques & ſalutaires. Il n'eſt point de Praticien qui puiſſe conteſter qu'une indication qui imite ſi parfaitement la criſe de la nature dans la guériſon de la Goutte, ne ſoit juſte & ſuivant les regles de l'art.

Il paroît donc, que ſi avant l'attaque de la Goutte, dans le temps que la matiere eſt encore confondue dans le ſang, je procure cette moiteur légere, cette tranſpiration inviſible, que la nature appelle à ſon ſecours, lorſqu'elle veut diſſiper la Goutte, je préviendrai infailliblement l'accès, & j'épuiſerai par la même évacuation que la nature emploie lorſqu'elle en fait la criſe, l'humeur qui l'auroit produite, de quelque caractère qu'on puiſſe la ſuppoſer.

Dans le cas où par trop de ſéchereſſe, la tranſpiration a de la peine à s'établir chez le malade, l'expérience ne m'a rien fourni de plus ſimple, ni de plus prompt pour hâter la diſſipation de l'humeur goutteuſe, que de garder le lit à toute rigueur, & de boire trois heures après avoir pris l'Elixir, un grand verre de tiſane ſudorifique, faite d'une pincée de bois de gayac & de ſaſſafras, infuſés dans une pinte d'eau; on peut en prendre

un ſecond l'après-midi, ou ſeulement le ſoir avant le ſommeil; on pourra même en prendre trois verres dans la journée entiere; c'eſt-à-dire, un à ces différentes heures, ſuppoſé qu'il y ait altération, ou ſéchereſſe extrême.

Si-tôt que par les moyens ci-deſſus, l'accès de la Goutte commencera à ſe diſſiper, ce qu'on connoît à la diminution de la douleur, à l'affaiſſement des parties gonflées auparavant, s'il y a plénitude dans le ſujet, il faut évacuer l'humeur goutteuſe par un purgatif très-doux, qu'on pourra réitérer ſelon le beſoin. Une once de Manne & un gros de Séné ſuffiſent pour cela. L'on ne peut rien de plus naturel & de plus efficace que ces procédés pour ſe préſerver ou ſe guérir de la Goutte, du Rhumatiſme ou de la complication de ces maux.

CHAPITRE VIII.

Régime.

L'ON auroit bientôt détruit l'erreur de l'incurabilité de la Goutte, ſi les perſonnes ſujettes à ſes attaques, gardoient après la délivrance de l'accès, un régime

ſalutaire. Je ſuis phyſiquement sûr, que le plus grand nombre éviteroit la récidive. En effet, pendant les douleurs, la nature, ou les remedes, ou l'un & l'autre tout enſemble, ont preſque toujours ſuffiſamment exalté, briſé, atténué, ſublimiſé l'humeur pour en procurer une totale tranſpiration, & par conſéquent pour en détruire totalement la cauſe. Les Goutteux de bonne foi conviendront qu'ils ne ſont pas ſans reproche ſur les récidives, ni ſur leur fréquence. Il n'y auroit donc que quelques cas rares où la maladie, ſupérieure aux efforts de la nature & de l'art, auroit laiſſé quelque réſidu des principes du mal. Or, dans cette hypothèſe d'un régime ſage, n'ajoutant rien ni à la malice, ni à la quantité de l'humeur, il eſt probable que dans un ſecond accès, les remedes & la nature pourroient avoir aſſez de force pour expulſer le reſte de la matiere morbifique. Ainſi, quiconque ſe conduiroit bien, pourroit, avec le ſecours de la Médecine, peut-être méme ſans elle, ſe ſouſtraire aux atteintes de la Goutte. Cette ſeule réflexion doit faire connoître l'importance & la néceſſité d'un bon régime à tout homme amateur de la ſanté, le plus grand bien de la vie & le moins ſenti. Nous mettrons donc au premier rang des précautions qu'il faut pren-

dre, la tempérance, vertu seule capable, non-seulement de nous arracher à cette cruelle maladie, mais de nous en préserver.

Pétrarque a raison de dire, si vous voulez être délivré de la Goutte, soyez pauvre ou vivez comme si vous l'étiez; c'est-à dire, vivez sobrement. Un fait rapporté par Schenckius, prouve ce qu'avance ce Poëte: « François Pechius, âgé » de cinquante ans, goutteux, accablé » des accès & des tourmens de ce mal, » monta sur une mule, & partit pour exé- » cuter les ordres que lui avoit donnés le » Grand Duc: un Marquis le saisit & » l'emprisonna près de Verceil. Sa femme » & ses enfans le croyoient mort. Il y » avoit vingt ans qu'il étoit en prison, » lorsque les François firent une irruption » en Italie l'an 1556, prirent la citadelle » où il étoit détenu prisonnier, le trou- » verent en parfaite santé, & le délivre- » rent. Ce fut un spectacle curieux pour » les habitans de Verceil de le voir mar- » cher par les rues sans bâton, l'épée au » côté, comme un autre Lazare sorti du » tombeau, conservé par la grace de » Dieu ». Il étoit redevable de la guérison de sa Goutte au peu d'alimens que son Geolier lui donnoit pour l'empêcher de mourir: ainsi cet Officier trouva dans la

diſette la guériſon du mal qu'il avoit contracté au ſein de l'abondance.

Si l'intempérance fait languir & détruit plus d'hommes que tous les autres fléaux de la nature humaine réunis, la tempérance au contraire, ce véritable Elixir réparateur & conſervateur, contribue à former des hommes ſains & vigoureux, des ames fortes & pures comme leur ſang. Cette vertu eſt proprement la Déeſſe tutélaire de la ſanté ; elle eſt un remede univerſel. Elle rend la tête libre, elle purifie le ſang, elle fortifie les nerfs, elle éclaircit les yeux, elle conforte le cœur. En un mot, elle fait que les alimens ſe digèrent bien. Elle empêche par-là ces vents & ces fumées qui cauſent la colique & les maux de rate. Elle empêche qu'il ne ſe forme dans le corps de ces crudités & de ces âcretés qui ſont la cauſe du ſcorbut & de la Goutte, enfin de ces humeurs craſſes & viſqueuſes dont ſe forment le ſable & la pierre dans nos reins, tous maux que nous attirons par notre intempérance.

Il ne faut prendre de nourriture qu'autant que la chaleur naturelle en peut cuire, digérer & faire tranſpirer. Trois ſortes de maux procédent de l'abondance & de la diverſité des alimens qui ſurchargent

chargent les tables des gens aisés. On mange trop ; on ne cuit pas assez ; on transpire peu, d'où vient le proverbe : *qui mange trop est moins, ou mal nourri ;* & delà mille désordres dans l'économie animale.

La partie la plus utile de la médecine, est l'hygiènne, & elle est moins une science qu'une vertu. La tempérance & le travail sont les deux vrais médecins de l'homme. Le travail aiguise l'appetit, & la tempérance empêche d'en abuser.

Les Japonois sont exempts de la Goutte au rapport d'Ettmuler : *Japonenses podagrâ non laborant.* Ces peuples habitent un climat tempéré ; ils ne connoissent ni le vin, ni l'eau-de-vie ; ils sont laborieux au suprême dégré, vivent de riz, ne mangent de la viande que très-frugalement, boivent du thé ; ne sont-ce pas là des puissans moyens pour soutenir une transpiration toujours égale, & par conséquent une parfaite santé ? Comme rien ne nuit plus à cet heureux état que les excès en tout genre, rien ne nous y maintient plus surement qu'une vie sage & réglée.

Le précepte général de la sobriété reçoit dans la Goutte une application toute particuliere ; car on a la transpiration à rétablir & à ménager : or la diette modérée est un

des moyens les plus efficaces pour opérer ces effets. Lorſque vous ne prenez qu'autant d'alimens qu'il en faut pour ſoutenir la vie, la tranſpiration va ſon train ſans obſtacles, ſans interruption. Les vaiſſeaux n'étant point gorgés de ſucs, ſe contractent à l'aiſe, briſent & affinent infiniment les ſucs, qui doivent étre chaſſés par cette iſſue. La ſobriété eſt donc la réformatrice de l'intempérance. Elle conſiſte (en ſe réglant cependant ſur ſon tempéramment & ſes habitudes) à faire par jour deux repas, en quittant toujours la table avec appétit, ou à retrancher entierement le ſouper, ce que Takius recommande expreſſément. Sydenham eſt du même avis. *Prandere tantum expedit, non cœnent itaque qui podagræ ſunt obnoxii.* Il veut qu'ils ſe contentent du diner, parce que le lit & le ſommeil ſont des moyens propres à favoriſer la tranſpiration, & qu'il ne faut point fatiguer la nature pendant ce tems, en l'occupant à l'ouvrage de la digeſtion.

On tranſpire mieux quand on mange deux fois par jour, que quand on ne mange qu'une fois, car en mangeant beaucoup dans un repas, comme on eſt obligé de le faire, quand on ne prend qu'un repas par jour, les vaiſſeaux ſe gonflent extraordinairement, les nerfs de l'eſto-

mach & des inteſtins ſont fort agités & retréciſſent par cette agitation les petits filtres de la peau : tout cela eſt un obſtacle à la tranſpiration. D'ailleurs après qu'elle eſt faite, le ſang devient âcre & s'échauffe s'il n'eſt pas renouvellé par le chyle. Cet échauffement nuit à la tranſpiration ſuivante, comme on peut le voir par ce que nous avons dit.

Je penſe donc que deux repas pris modérément valent mieux qu'un ſeul, dans lequel on farcit l'eſtomach de plus d'alimens qu'il n'en peut digérer, parce qu'il s'enſuit de cet excès que la digeſtion ſe fait plus difficilement, qu'elle eſt plus longue & plus laborieuſe, & par conſéquent que la tranſpiration eſt plus long-temps ſuſpendue. Ainſi je conſeille de ſouper très-légèrement, de très-bonne-heure & de manger des alimens de facile digeſtion. Par là l'eſtomach ne s'affaiſe pas, & digére à ſon aiſe. Ce ſentiment paroîtra préférable à bien des perſonnes.

Sanctorius dans ſes Aphoriſmes, nous avertit que la digeſtion difficile fait une perſpiration tardive, que la tranſpiration étant l'excrément de la troiſiéme coction, ſi la premiere eſt manquée, la troiſiéme l'eſt auſſi ; que les alimens dont on ne

ſent pas le poids dans l'eſtomach ſont ceux qui nourriſſent le mieux & qui tranſpirent davantage. Si toutes ces obſervations ont été vérifiées ſur des gens qui ſe portoient bien, que ſera-ce dans les Goutteux, chez leſquels outre l'obſtacle qu'un chyle groſſier apporte à la tranſpiration, il s'en trouve encore un autre dans la peau, c'eſt-à-dire, dans les canaux excréteurs ?

Ce ſont donc des alimens doux & faciles, qu'il faut préſenter aux goutteux. Sanctorius propoſe la viande de mouton & de phaiſans ; je crois pourtant la première trop ſolide, & communement trop dure ; on peut y ajouter, dit-il, la perdrix, la volaille & la viande blanche, les bouillons & conſommés qu'on en tire. Parmi les mets qui ſe ſervent ſur les tables des goutteux, les végétaux doivent l'emporter ſur les animaux, parce qu'ils ſont plus digeſtibles, qu'ils ſont moins nourriſſans, & qu'ils ont des vertus médicamenteuſes, que les animaux n'ont point. Entre ces alimens il y a encore un choix à faire; par exemple les racines, les herbages doivent être préférés aux farineux, tels que les haricots, les féves de marais, les poids, les lentilles, &c. les fruits tels que la nature nous les donne, ou préparés, comme

les confitures, les gelées, ſont d'excellentes nourritures ; ils ſont ſavoneux, de facile digeſtion & agréables au goût.

Hypocrate nous marque dans ſes Aphoriſmes, que les alimens qui nourriſſent promptement, ſont auſſi de facile tranſpiration, les œufs frais cuits à la coque & le régime du lait ont cet avantage.

Pour ce qui eſt de la boiſſon, la bierre, le cidre, le poiré, doivent être rejettés, parce qu'ils donnent naiſſance à la Goutte, en ſupprimant la tranſpiration. Le vin généralement eſt néceſſaire, & c'eſt ce qu'il y a de meilleur, ſur-tout pour les vieillards, pourvu qu'on n'en faſſe pas abus; on le boit en y mettant un, ou deux tiers d'eau.

Après les excès du boire & du manger, il n'y a rien qui engendre, ou rapelle plus la Goutte que de ſe livrer trop aux plaiſirs de l'amour. C'eſt la volupté la plus piquante, la plus ſenſible, la plus vive, la plus raviſſante, & la plus univerſellement recherchée dans les quatre parties du monde. Depuis l'Hottentot, juſqu'au Lapon, depuis l'Eſpagnol juſqu'au Tartare, tout homme appéte cette volupté, dont on peut jouir aſſez fréquemment. On ne réſiſte jamais aux attraits de ce plaiſir délicieux, divin, qui peut nous rendre,

auteurs, peres, je dirois volontiers créateurs, mais au moins réproducteurs de nous-mèmes, ou d'autres nous mémes. On a peine à retenir les Goutteux sur cet article. Cependant ils paient toujours très-cher les excès qu'ils y font; rien ne leur est plus nuisible. Un Goutteux dont les esprits sont épuisés & les articulations relâchées, seroit aussi imprudent, s'il s'abandonnoit trop à ce plaisir, qu'un voyageur qui ayant une longue route à faire, se déferoit de l'argent dont il a besoin pour son viatique.

On a observé que les excès dans ce genre influoient pour le moins autant sur la production de la Goutte, que ceux de Bacchus, qu'on doit aussi s'interdire. Toutefois, quand les Goutteux ont pris une longue habitude aux uns & aux autres, il ne faut pas les en priver tout à coup. On doit leur accorder quelque chose, *ob duritiam cordis*. D'ailleurs il est dangereux de passer d'un extrême à l'autre. C'est une imprudence, à laquelle on a attribué la mort de Charle-magne. Quant à l'habitude excessive du vin, on doit sur-tout y aller avec la plus grande circonspection. Ce n'est pas que je croye nécessaire de permettre en aucune circonstance, les excès, auxquels il faut au contraire tout-à-coup renoncer; mais

comme ceux qui ſont ſujets à ce vice, boivent d'ordinaire très-copieuſement, on doit par proportion retrancher de la quantité qu'ils boivent communément à leurs repas, & les réduire peu à peu à un uſage modéré dans lequel ils doivent perſévérer.

La tempérance n'eſt pas la ſeule choſe à obſerver pour éviter l'attaque ou le retour de la Goutte. Quelque ſobre que vous ſoyez, vous en reſſentirez encore les atteintes pour peu que le tempérament vous y diſpoſe, ſi vous ne prenez point d'exercice. Une vie trop tranquille & trop ſédentaire nuit à la digeſtion des alimens, pris même avec la modération la plus ſcrupuleuſe. L'action au contraire, le travail, le mouvement, ſecondent les fonctions animales d'où dépendent la ſanté. Un habile Phyſicien diſoit ingénieuſement : *que l'exercice étoit un ſecond eſtomach ;* & il avoit raiſon. Ce ſecond eſtomach facilite & perfectionne les opérations du premier. L'exercice eſt même auſſi bon pour préparer l'eſtomach à recevoir les alimens qu'à les digérer. C'eſt de cette vertu ſans doute, qu'eſt venu ce propos connu de tout le monde : *je vais faire un tour pour gagner de l'appetit.*

L'exercice eſt un moyen sûr pour procurer la perſpiration. En effet la contraction alternative des muſcles preſſés, preſſe les tuyaux excrétoires, qui verſent la matiere de la perſpiration & en accélére la ſortie par la même mécanique, que dans la ſaignée du bras, le ſang coule par l'ouverture avec plus d'impétuoſité, lorſque le Chirurgien donne au malade ſon étui à tourner avec les doigts du bras qui vient d'être ſaigné, parce que la contraction des muſcles ſublimes & profonds placés ſous la veine ouverte, comprime & fouette le ſang, qui eſt contenu & en accélére la ſortie.

Les intervalles entre les attaques de la Goutte ne peuvent être que très-courts ſans un exercice corporel & aſſidu, & même le malade ſera ſujet, s'il reſte dans l'inaction & le repos, à la génération de la pierre, qui eſt un mal plus dangereux que la Goutte. L'homme laborieux échappera à ces deux maladies, ſur-tout à la derniere. L'exemple ſuivant rapporté par Hoffman en fournira une preuve.

Un riche Allemand, grand, fort & robuſte, vivoit dans l'abondance de toutes les choſes qui flattoient ſes goûts, ſa ſenſualité & ſes inclinations. Un nombre infini de domeſtiques, une table fine & délicate,

délicate, la moleſſe enfin, l'oiſiveté, l'inſouciance, faiſoient envier ſon ſort; cette prétendue félicité fut de courte durée. La Goutte le ſaiſit, les ſouffrances vinrent altérer les douceurs de cette vie voluptueuſe. Il ne pouvoit plus marcher ſans ſecours. Il crioit jour & nuit, & faiſoit des remedes d'autant plus inutiles, qu'il ne vouloit rien changer à ſa maniere de vivre; il fut attaqué ſi fréquemment & ſi violemment, qu'il alloit bientôt être noué, lorſqu'un revers de fortune fut, malgré lui, ſon médecin, & le déroba à une torture dont les maux accroiſſoient ſenſiblement tous les jours. Pluſieurs banqueroutes ſe déclarèrent, d'autres accidens ſurvinrent; en un mot, il paſſa preſque dans un inſtant de la plus faſtueuſe opulence à la derniere indigence. Il lui fallut par force vivre avec ſobriété & ſe donner grand mouvement. Il quitta la ville pour aller gagner ſa vie à la campagne, il vint à bout par dégrés, de s'accoutumer au travail. Enfin il guérit non-ſeulement de la Goutte qui avoit altéré ſon tempérament; mais encore il reprit la même agilité & la même ſanté dont il avoit joui avant ſes attaques, & a vécu longtems, ſans avoir éprouvé aucun reſſentiment de cette maladie. Heureux ceux qui

embraſſent un état qui exige un travail habituel ! ſages ſont ceux qui, dans une vie conſacrée aux travaux de l'eſprit, ſavent ſe procurer des amuſemens qui les exerçent d'une maniere analogue à leur force & à leur tempérament ! On peut choiſir entre le billard, la paume, la boule, le mail, la promenade, la chaſſe, l'équitation, le tour ou quelqu'autre métier. On peut même prendre part en un jour à pluſieurs de ces exercices.

Outre ces attentions, il y en a encore beaucoup d'autres que la prudence nous dicte également. On doit éviter ſoigneuſement toutes ſortes de paſſions, telles que les ſoucis, les chagrins, les fatigues d'eſprit, les méditations profondes, tout ce qui trouble la tranquillité de l'ame ; rien n'eſt plus propre, ſuivant Sydenham, à détruire le tiſſu des eſprits qui ſont les inſtrumens des digeſtions, & par conſéquent à augmenter les progrès de la Goutte. C'eſt donc à juſte titre, que cet auteur célébre, recommande la tranquillité d'eſprit comme néceſſaire pour la guériſon de cette maladie. Il faut retrancher peu à peu & par dégrés quelque partie de ſes alimens, s'abſtenir d'ingrédiens ſalins & épicés ; il faut que les Goutteux ſoient vêtus dès qu'ils ſont levés & que l'air ne

frappe point ſur la ſurface de leur corps, ni la nuit, ni le jour. Il ne paroît pas difficile de concevoir, que l'air étant un corps fluide & d'un grand reſſort, lorſqu'il frappe la ſurface de nos corps immédiatement, il s'y moule & comprime fortement, ſoit les petites écailles, ſoit l'extrémité des tuyaux excrétoires, qui débordent la peau ; il n'en eſt pas de même, lorſque l'air ne le comprime que par deſſus les habits intermédiaires, qui ne pouvant s'appliquer & ſe mouler ſur la peau, comme fait l'air, laiſſent toujours à la matiere de la tranſpiration la liberté de couler & ſortir. Il faut donc être attentif à ſe garantir des inclémences de l'air & ſur-tout du froid & de l'humidité; en conſéquence il faut ſe munir, le jour d'habits moelleux, & la nuit avoir de bonnes couvertures; dans l'accès, il eſt bon d'envelopper la partie malade d'une légere flanelle chaude, immédiatement appliquée ſur la fluxion; rien n'eſt plus propre à faciliter la tranſpiration & à diſſiper la douleur. On ſait de quelle utilité ſont celles d'Angleterre, portées ſur la peau pour préſerver des attaques goutteuſes & rhumatiſmales (1). Ces précautions &

(1) Ces flanelles doivent leur utilité, non-

beaucoup d'autres, que le bons sens suggère, écartent du sang par des sécrétions salutaires, les humeurs gluantes, qui occasionnoient les maladies dont on étoit

---

seulement à ce qu'elles conservent une chaleur toujours égale, qu'elles empêchent l'air de frapper immédiatement la surface de nos corps; mais encore, parce qu'elles sont comme des brosses universelles, & que la laine dont elles sont composées, pour peu qu'on se donne de mouvement & de l'action, releve toute la peau & les petites écailles, & débouche par cette douce friction l'extrêmité des canaux perspirables; l'action du frottement avec la chaleur de la flanelle appliquée incessament, facilite la circulation, dégage les parties de la matiere arthrittique qui y est enclavée, ouvre les pores de la peau, procure une douce & salutaire transpiration, & fortifie en même tems le tissu des fibres contre la récidive.

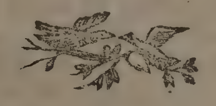
Si l'on réfléchit à la structure de la peau, que Lewendoeck nous a développée, on ne peut se dispenser de croire à l'utilité de cette friction pour le rappel de la transpiration. Ces petites écailles qui recouvrent la peau, peuvent-elles manquer d'être ouvertes & relevées lorsqu'on frotte une partie en tous sens? Peut-on douter que par une compression plus ou moins forte que ces parties souffrent, on exprime la matiere qui y séjourne pour en procurer la sortie?

Bien des faits pourroient confirmer cette observation. Pour faire court je m'en tiendrai à celui que rapporte M. Dusault dans sa disser-

affligé ; elles les détruiſent en donnant un cours libre & égale à la perſpiration, & triomphent de la douleur. Les exemples de ceux qui perſéverent dans ce régime, atteſtent de la maniere la plus convaincante ce que j'avance à cet égard.

---

tation ſur la Goutte. Nous avons vu, dit cet Auteur, M. le Marquis du Repaire, Gouverneur du Château Trompette de Bordeaux, vieillard centenaire, qui trente ans avant ſa mort, s'étoit garanti & guéri de la Goutte par le moyen de ces frictions. Un de ſes valets de chambre, n'avoit preſque d'autre emploi auprès de ſa perſonne, que de le broſſer & frotter chaque jour, ſoir & matin, avec une main garnie d'une mitaine de laine. Toutes les perſonnes ſujettes à la Goutte ne ſeront peut-être pas aſſez heureuſes, que d'obtenir leur guériſon par ce ſeul moyen ; mais elles ſeront, ſi l'on peut dire, plus qu'aſſurées de ce bonheur, ſi elles joignent à l'uſage de mon remede, des attentions auſſi propres à ſeconder ſon action & celle de la nature.



CHAPITRE IX.

Obſervations générales & particulieres.

On m'a demandé mille fois, d'où peu venir, ſoit dans la Goutte, ſoit dans les autres maladies, cette mauvaiſe qualité des levains, cette abondance des humeurs, qui s'oppoſent à la circulation de la lymphe, de la ſynovie, du ſang & des eſprits, c'eſt-à-dire, d'où peut venir le dérangement qui trouble l'équilibre de la ſanté? Avant que de répondre à cette queſtion, je remarquerai, qu'il y a ſix choſes ſans leſquelles nous ne ſaurions ſubſiſter, quoiqu'elles n'entrent point dans notre conſtitution; c'eſt pour cette raiſon qu'on les appelle *non naturelles*, ſçavoir, l'air, le manger & le boire, le mouvement & le repos, le ſommeil & les veilles, les excrémens & les matieres retenues; les paſſions de l'ame.

Cela ſuppoſé, quand nous uſons de toutes ces choſes modérément, l'équilibre régne en nous, nous nous portons bien; mais ſi nous en prenons trop ou

trop peu, l'équilibre ceſſe; les humeurs ſont troublées dans leur cours naturel; elles ne ſe filtrent plus également, elles s'arrêtent dans différentes parties du corps, où elles produiſent diverſes maladies.

Voici tout le méchaniſme de la ſanté & de la maladie. On jouit de la ſanté quand on reſpire un bon air, quand on ne mange & qu'on ne boit, qu'autant qu'il eſt néceſſaire; quand on ne prend de mouvement & de repos, de ſommeil & de veille qu'avec modération; quand les excrémens ne ſont ni trop ſecs, ni trop fluides; enfin quand les paſſions de l'ame, ſont dans un équilibre raiſonnable; c'eſt qu'alors le ſang n'étant, ni précipité, ni retardé dans ſon cours, il n'eſt point dérangé dans ſes fonctions, & tout va un train ſalutaire; mais s'il eſt troublé par quelqu'une de ces cauſes; ſi l'on reſpire un mauvais air, ou qu'on s'expoſe à ſes intempéries; ſi l'on ſurcharge l'eſtomach de boire & de manger, ou qu'on contrarie ſes opérations par la trop grande diverſité des mets ou par une diſtance trop inégale dans les réfections; ſi on ſe livre à des agitations immodérées ou à une trop grande inaction; ſi l'on prend un ſommeil trop long ou trop court; ſi l'on

prend des nourritures propres à procurer relâchement ou conſtipation ; enfin ſi on ſe livre à quelque paſſion de l'ame, comme triſteſſe, joie, crainte, colere, envie, jalouſie, &c. alors le ſang ſe dérange dans ſes filtrations, ou par trop de lenteur ou par trop de viteſſe ; les humeurs non filtrées reſtent dans ce fluide, le gênent, l'embarraſſent, l'alterent, le déréglent, le troublent & l'empêchent dans ſon action. De-là naiſſent la fiévre, les éruptions, les dépôts ; de-là enfin prennent leur ſource toutes les maladies ; la décharge des humeurs, ſe faiſant tantôt à la tête, tantôt à la poitrine, tantôt à l'eſtomach, tantôt ſur les reins, les bras, les jambes, &c. ſelon la différente foibleſſe des parties qui cédent à leur torrent ; en ſorte que le mal commence toujours par un dérangement dans les humeurs ; & la foibleſſe accidentelle de la partie où l'humeur s'arrête, en détermine l'eſpèce.

Ainſi la cauſe éloignée des maladies, eſt l'abus de quelqu'une, à plus forte raiſon de pluſieurs des ſix choſes dont on vient de parler ; & leur cauſe prochaine, immédiate, eſt l'altération des humeurs, occaſionnée par cet abus. Voilà l'explication auſſi ſimple que naturelle de l'origine des maladies : cette

explication plauſible par elle-même, a tout le mérite d'une démonſtration, puiſqu'on voit que l'expérience la moins équivoque & la plus conſtante atteſte la vérité des conſéquences qui en naiſſent naturellement.

Il eſt eſſentiel de faire obſerver, qu'il y a des cas où la Goutte, toute dangereuſe que ſoit ou puiſſe devenir cette maladie, eſt favorable. C'eſt lorſqu'elle ſurvient à des maladies plus graves & plus dangereuſes qu'elle-même, ſi toutefois elle n'en eſt pas cauſe, par exemple, lorſqu'elle ſe termine à une fievre quarte invétérée, & qui a jetté de profondes racines, comme quand le foie ſouffre, & quand il y a de larges & vieilles hémorroïdes; ſi alors la Goutte ſe manifeſte, elle délivre de ces maladies & dégage le foie. Il en eſt de même des embarras des reins, des coliques néphrétiques, de la gravelle, dont la Goutte eſt le remede & le préſervatif, lorſqu'elle ſiège dans les articles.

La Goutte délivre encore les femmes des vapeurs de la mélancolie, de l'épilepſie & de toute affection hiſtérique.

Je ſerois volontiers porté à croire que la cauſe matérielle qui fait naître, & qui entretient ces ſortes de maladies, dépend

d'un levain goutteux, qui séjourne dans la masse du sang, ou du moins d'une humeur qui a beaucoup de ses propriétés, puisque la plupart des causes qui les produisent sont communes avec celles de la Goutte. Plusieurs phénomènes qu'on y observe, se rencontrent de même dans cette derniere. Ces causes communes sont, la vie molle, sédentaire, les passions de l'ame, telles que la colere, le chagrin, la tristesse, le désir, l'envie, la jalousie, les plaisirs de l'amour, l'excès des liqueurs, &c.

Sur ce que j'ai dit, il n'y a qu'un instant, que la Goutte qui survient à l'épilepsie, à la mélancolie, aux affections histériques, aux embarras des reins, &c. étoit le remede & le préservatif de ces maladies, on pourra peut-être demander, s'il n'y auroit pas du danger pour la vie des malades de les guérir alors de la Goutte ?

Je réponds avec certitude que non, dit M. Ponsard, très-habile Praticien, parce que la Goutte qui survient aux maladies que j'ai désignées, n'est autre chose, qu'une crise salutaire de la nature, qui voulant chasser au-dehors par la voie de la transpiration ce qui l'opprimoit, mais n'ayant pas eu assez de force, ou ayant

trouvé un obſtacle, à raiſon du reſſerrement & de l'engorgement des vaiſſeaux excréteurs de la peau, n'aura pu y parvenir, & l'aura dépoſée dans les articulations. Si donc la nature ſe trouve inſuffiſante par elle-même pour ſubjuguer ſon ennemie, je ne vois pas pourquoi le Médecin qui eſt ſon fidele interprète, ne la ſeconderoit pas dans ſes vues, & ne ſe ſerviroit pas des mêmes moyens dont elle uſe pour triompher de ſon entrepriſe. Je demande ſi après que l'humeur morbifique ſera tout-à-fait expulſée, ſi, après avoir rétabli le calme & la tranquillité dans la nature, & que par-là toutes ſes fonctions ſe feront librement, ſi enfin la cauſe qui les troubloit n'exiſtant plus, je demande, dis-je, ſi alors il y a lieu de craindre pour la vie du malade en le guériſſant : voici un fait qui a du rapport à mon aſſertion.

M. de la Planche, Apothicaire & grand Chymiſte, m'a dit avoir guéri un jeune homme attaqué d'épilepſie. Il reconnut que la cauſe de cette maladie avoit été la répercuſſion d'une humeur galeuſe, par une pommade mal-adminiſtrée. Ce jeune homme tomboit très-fréquemment dans ſon accès. M. de la Planche lui conſeilla d'aller reprendre la gale, qui

eſt une maladie de la peau, à l'Hôtel-Dieu. Le malade y fut, &, dès qu'il eut la gale, ſes accès épileptiques ſe diſſiperent entierement. On le guérit enſuite de ſa gale, ſuivant les regles de l'art, ſans appréhender qu'il retombât dans ſa maladie ſecondaire (l'épilepſie) *ſublata cauſa tollitur effectus.*

Je viens d'avoir en main un pareil exemple. Une fille, ſortant de l'Hôtel-Dieu toute galeuſe, entra dans une maiſon où j'étois : comme elle appréhendoit qu'on ne vît le préſent qu'elle avoit reçu de l'Hôtel-Dieu, elle fut chercher une pommade chez un Charlatan pour ſe guérir promptement. En effet, après deux ou trois frictions de cette pommade, ſa gale diſparut entierement. Elle fit dans le même temps une courſe aſſez longue, chargée d'un pannier de bouteilles. Etant revenue elle ſe trouva fatiguée, ſentant des douleurs très-vives dans l'articulation de la cuiſſe, ne pouvant plus l'appuyer, ni l'étendre, ni marcher. Les douleurs ſe réveillerent la nuit de maniere à ne pouvoir les ſupporter, tant elles étoient aiguës ; c'étoit une Goutte ſciatique ; elle vint me conſulter, & ayant reconnu que c'étoit l'humeur galeuſe répercutée dans le ſang, par l'effet de la pommade du Charlatan, & que cette humeur s'étoit

fixée ſur la hanche & la cuiſſe de cette fille, qui avoient été affoiblies par la charge du pannier, je lui dis qu'il falloit faire revenir la gale : je lui conſeillai d'aller la reprendre à l'Hôtel Dieu ; mais elle ne le voulut pas, parce qu'elle avoit trop de répugnance. Je fus obligé d'employer d'autres moyens. Je lui ordonnai les bains de vapeurs, & elle fit uſage de mon ſpécifique : je réuſſis ſelon mes deſirs. Sa gale reparut par l'effet de la tranſpiration, les douleurs de ſa cuiſſe ſe diſſiperent entierement au bout de trois jours, & elle marcha auſſi librement qu'auparavant. Je l'ai guérie enſuite de ſa gale, comme il convient de la guérir, & maintenant elle jouit de la meilleure ſanté.

Mon Elixir a eu encore par lui ſeul deux avantages plus décidés dans deux autres circonſtances. Madame Daguet, à la Ferté-Milon, s'étant trouvée attaquée d'une Goutte très-violente, il lui ſurvint pendant l'accès où j'entrepris ſa cure, & à la troiſieme priſe de mon remede, un éréſipele univerſel, ſans ceſſation ni diminution des douleurs goutteuſes. Je ne m'étonnai pas de ce phénomene, qui n'indiquoit chez la malade qu'un ſurplus d'humeur & d'âcreté, que l'action de mon ſpécifique, par ſa vertu dépurative, avoit développé & pouſſé au-dehors. Je ne

recommandai autre chose que d'en faire continuer l'usage, & de le régler selon le soulagement, qu'elle commença d'éprouver à la sixieme prise. Au bout de dix-huit jours elle fut délivrée de son éréspele & de sa goutte, qui ne reparurent pas plus l'un que l'autre.

A Paris, M. Blanchard, Marbrier, vint chercher chez moi de mon Elixir pour une sciatique très-invétérée, dont il sentoit en ce moment les mal-aises avant-coureurs de l'accès. Il me consulta en même-temps sur un ulcere chancreux qu'il avoit à la gorge depuis fort long-temps, & dont les progrès désastreux menaçoient du plus grand danger ; c'étoit un écoulement de l'humeur arthritique qui entretenoit ce mal. Vous allez, lui dis-je, éprouver sous peu un accès de Goutte. Tout incommode & dangereux que soit en ce moment l'état de votre gorge, ne vous en alarmez pas. Il va naturellement se faire un reflux de l'humeur qui s'y porte, vers les reins & la cuisse, ce qui vous donnera quelque répit de la gêne & des angoisses que vous éprouvez. Ensuite, s'il vous reste encore quelque embarras dans cette partie délicate, après la guérison de votre accès, j'y obvierai par quelque remede particulier ; mais je présume que l'humeur de cet ulcère & celle de votre

Goutte, ſont la même, & que qui chaſſera l'une chaſſera l'autre. Quoi! s'écria-t-il, je ſerois aſſez heureux pour être à-la-fois délivré de ces deux maux cruels! Je ne vous l'aſſure pas abſolument, répondis-je; mais je l'eſpere avec aſſèz de vraiſemblance. Deux jours après, comme je l'avois prévu, ce Goutteux fut retenu dans ſon lit par les plus vives douleurs. L'accès fut long, il dura plus de ſix ſemaines, tant dans ſa force que dans ſon déclin. Enfin, au bout de deux mois révolus, ce malade, par un uſage conſtant & réglé de mon Elixir ſelon les effets qu'il éprouvoit, ſe trouva radicalement guéri de ſa Goutte & de ſon ulcere chancreux, par l'attention qu'il eut de faire quelques gargariſmes aſtringens que je lui conſeillai pour laver, nettoyer, purifier & rafermir les chairs ulcérées; ainſi ma prédiction ſe trouva vérifiée à ſouhait. Après de ſi heureux effets d'un remede, qui n'y auroit pas la plus grande confiance, en voyant qu'il eſt ennemi de toute impureté, & qu'il l'éloigne & expulſe de toutes les parties du corps?

Il n'eſt point de remede contre quelque maladie qu'on l'employe, dont on ne doive remarquer les effets, relativement aux différens ſujets, auxquels on l'admi-

niſtre. Il eſt donc néceſſaire d'obſerver les effets de mon remede, ſoit dans les tempéramens chauds, ſoit dans les tempéramens froids. A l'égard des premiers je jugerois à propos, quand on a éprouvé un ſoulagement marqué, la doſe étant trop petite, je crois, pour être ſuſceptible de diminution, comme le prouvera une obſervation ſubſéquente, n'ayant d'ailleurs jamais parue trop forte pour les tempéramens les plus délicats du sexe le plus foible, je jugerois, dis-je, à propos d'éloigner peu-à-peu les priſes, en ſuivant l'effet de maniere à ne pas rallentir la tranſpiration; mais en même-temps à obvier à une trop grande fonte d'humeur, qui, cherchant iſſue avec trop d'affluence, ſurcharge les parties malades & ſuſpend la perſpiration par l'obſtacle qu'y apporte un trop grand flux de l'humeur. C'eſt ce qui eſt arrivé accidentellement, ou plutôt perfidement à M. Aubé, Architecte du Roi.

Ce Goutteux, d'un tempérament très-chaud & très-irritable, entrepris des deux pieds, ſe trouva très-bien à la troiſieme priſe de mon Elixir. Il ne s'agiſſoit que d'entretenir l'action du remede, ſans l'augmenter, pour obtenir l'entiere diminution des enflures. Au-lieu d'ajouter à la doſe, ce que je n'ai jamais ordonné, non plus que

que de la diminuer, il eût été prudent de s'y tenir ; mais un Chirurgien, baſſement jaloux du bon & prompt effet de mon remède, ſentant par la connoiſſance qu'il avoit du tempérament de ce Monſieur, que le genre nerveux étoit chez lui très-ſuſceptible d'irritation, s'aviſa méchamment, à mon inſçu, d'augmenter, au moins d'un quart, la doſe, & de continuer cet indigne manége tous les jours ſuivans juſqu'à la fin du flaccon ; les douleurs revinrent avec furie agiter le malade, les enflures reparurent plus conſidérables & plus enflammées, juſqu'à ce qu'enfin j'appris qu'on avoit fait prendre au malade, en treize jours, ce qui ne devoit être pris au plutôt qu'en vingt ou vingt-deux, & même en un plus long-temps, dans le cas où la maladie auroit été auſſi rebelle qu'elle étoit docile au remede : mais dans la circonſtance en queſtion, ſi j'avois conduit moi-même le malade, ou qu'on s'en fût tenu à mon ordonnance générale; on n'eût point éprouvé cet inconvénient, parce qu'à la diminution des douleurs, dès le troiſieme jour, on n'eût fait prendre le remede que de deux jours l'un. En vain, ignorant cette perfidie, j'avois à l'occaſion de cette repriſe & de ce redoublement des douleurs, ordonné un lait d'amande pour

tempérer l'excès des ſouffrances, à peine le malade s'apperçut-il de l'effet de ce calmant, qui, vraiſemblablement ſans cette indiſcrétion volontaire, n'eût pas été néceſſaire. Je ne ſçavois à quoi attribuer ce retour fâcheux, & mon deſſein étoit d'éloigner ſeulement les priſes; mais alors inſtruit du fait, je fis plus: ſçachant que mon remede avoit été pris en trop grande quantité, & que ſon action eſt très-durable, je fis ceſſer abſolument ſon uſage; le calme revint, la douleur ceſſa, l'enflure diſparut au bout de quelques jours, & M. Aubé reprit ſes exercices ordinaires.

Voici une autre indiſcrétion qui eut des ſuites moins graves & moins longues; mais qui cependant pouvoient aller bien loin par l'ignorance de ſon auteur. Un malheureux Porte-faix du Port-au-Bled, infirme depuis long-temps d'un Rhumatiſme contracté moins par intempérance de ſa part, que par intempérie de l'air, & ſur-tout par des fraîcheurs, étoit entrepris de tout un côté, qu'il croyoit paralyſé, ignorant que la paralyſie formée exclut les douleurs. Il ſe traîna juſques chez moi, en ſouffrant beaucoup, & avec grande peine, malgré les ſecours de ſa femme & d'un de ſes voiſins. Je lui donnai mon Elixir avec l'ordon-

nance , que je pris la précaution de lui bien expliquer , & qu'il me promit de ſuivre ponctuellement ; mais point du tout, cet homme borné ne pouvant ſe perſuader l'efficacité de mon remede, pris une ſeule fois par jour à la doſe ordinaire, s'aviſa, outre la priſe du matin, dont il étoit convenu avec moi, d'en prendre, trois jours de ſuite, deux priſes le ſoir. La premiere nuit il ſouffrit plus que de coutume, la ſeconde fut encore pire, la troiſieme, tourmenté d'un grand mal de tête, il rendit, vers le matin, par le nez, environ une palette de ſang ; ce qui le ſoulagea en partie. Il alloit, en conſéquence, continuer ſes imprudences, lorſqu'heureuſement ſa femme plus prudente & plus raiſonnable, lui refuſa l'Elixir, qu'elle cacha juſqu'à ce qu'elle m'eût conſulté. Sur le compte qu'elle me rendit, je la louai de ſa diſcrétion & de ſa démarche ; je lui recommandai de ne pas abandonner le remede à la diſpoſition de ſon mari, de laiſſer écouler quatre jours avant de lui en donner, ce qu'elle fit. L'agitation ſe calma, les maux de tête ceſſerent, il recouvrit la liberté de ſes membres, & fut deux mois après en état d'exercer ſon métier, & de porter les plus lourds fardeaux.

Qu'un homme auſſi groſſier & auſſi borné, ſoit tombé dans cette inconſéquence, cela ſe conçoit; mais ce qui ſurprendra, ſi toutefois rien peut étonner après l'imprudence déplorable qui nous a ravi le plus beau génie de l'univers (1), c'eſt de voir une perſonne éclairée commettre preſque la même faute. M. le Ménan-du-Pleſſis, à l'Hôtel de Pange, après quatre ou cinq priſes de mon Elixir, s'étant trouvé conſidérablement ſoulagé d'une Goutte très-violente & très-douloureuſe, croyant hâter ſa guériſon, s'imagina de prendre pendant deux jours de ſuite le matin & le ſoir mon remede, qui ne ſe prend jamais qu'une fois par jour. Qu'arriva-t-il ? Les douleurs le reprirent avec aſſez de vivacité, l'enflure preſque diſſipée revint avec rougeur & inflammation. Il m'appella & me fit l'aveu de ſon indiſcrétion. Je lui fis ſuſpendre deux jours l'uſage de l'Elixir; le troiſieme voyant les choſes revenues au même point qu'avant ſon imprudence, je lui dis de ne recourir à une nouvelle priſe que le lendemain, enſuite d'uſer du remede de deux en deux jours, & en peu de temps il ſe vit délivré.

---

(1) Tout le monde a ſçu l'indiſcrétion qui couté la vie à M. de Voltaire.

Madame la Marquise de Château-Moran, par une précaution opposée à l'indiscrétion des deux malades dont je viens de parler, aima mieux différer de quelques jours sa guérison, que de prendre tout d'abord à la dose indiquée un remede, dont les effets lui étoient personnellement inconnus. Avec une sensibilité extraordinaire des nerfs, qui est son état habituel, cette Dame étoit attaquée alors d'une Goutte universelle, souffrant dans toute l'habitude du corps, & singulierement de la tête, quoiqu'une partie considérable de l'humeur se fût aussi portée aux mains & aux pieds. Dans l'appréhension où elle étoit d'éprouver un effet trop violent, elle ne prit pendant quelques jours mon remede qu'au quart de la dose, & quelques autres jours après à la moitié, sans que je sçusse rien de cette réserve. Assidu dans les visites que je lui rendois, je lui témoignai mon étonnement du peu d'efficacité de mon Elixir, qui d'ordinaire agissoit chez les autres personnes, plus promptement & avec plus de succès. Monsieur, me dit-elle, je vais vous éclaircir ce mystere & vous avouer ma crainte. Ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai pris la dose entiere de votre remede, enhardie par M. le Comte de Brion, qui m'a assuré, sur sa propre expérience, l'innocence de cet

Elixir ; ainſi, Monſieur, j'entrevois, dans ma trop grande retenue, le retard de mon ſoulagement. Vous avez raiſon, Madame, lui répondis-je, & j'ai bien des obligations à M. le Comte de vous avoir donné ce conſeil, dont vous ne tarderez pas à vous bien trouver. En effet la perſpiration ne differa pas à prendre librement ſon cours, les douleurs à diminuer, les enflures à ſe diſſiper & la liberté des membres à ſe rétablir. On voit par ces différentes obſervations, que les deux extrêmes ſont à éviter;que tout excès eſt vice; & que la doſe déterminée de mon remède eſt on ne peut pas plus préciſe.

D'où je conclus ſur les trois premieres obſervations, qu'auſſi-tôt le mieux éprouvé, ſur-tout après pluſieurs jours de ſuite où le remede a été pris exactement, on doit différer un jour ou deux d'en prendre ; & même ſi après ſix ou ſept jours conſécutifs d'uſage de l'Elixir, les douleurs continuoient ou étoient augmentées, on devroit pareillement le ſuſpendre un jour ou deux, afin de donner le temps aux matieres acrimonieuſes qu'il a diſſoutes, de ſe filtrer, de ſe diſſiper & de s'évaporer, pour ne point cauſer trop d'engorgement & de tenſion aux parties, par la ſurabondance de l'humeur.

Une autre raiſon qui doit faire obſerver

l'état du malade, est que si quelques prises, ou par elles-mêmes, ou par la disposition du sujet, ont suffi pour fondre & expulser l'humeur goutteuse, en continuant le remede, on entretient dans les liquides, une fermentation qui dilate les humeurs nécessaires & les porte avec trop de vivacité sur les parties affectées où la plus légere sensation est douleur. Alors le malade se croit & se trouve en effet dans la souffrance. Cette fermentation excessive prolonge la douleur & differe la guérison, tandis qu'une conduite contraire dissipe plus promptement le mal & accélere le soulagement & la cure. Il est donc préférable de suspendre les prises plutôt que de diminuer la dose, qui, toute foible qu'elle seroit, pourroit, sans effet salutaire, entretenir l'agitation; aussi n'en ai-je jamais usé autrement en aucun cas, & cette méthode m'a toujours réussi.

Ce n'est point au hazard que j'ai déterminé & fixé la dose de mon Elixir, telle que je la prescris. Mille expériences faites sur moi-même, pour juger de son action, m'ont appris qu'au-dessous ou au-dessus de ce que je l'ordonne, elle étoit insuffisante ou excessive, & par-là incapable de procurer un effet salutaire. La dose d'un remede n'est pas une chose indifférente. Est-elle foible? C'est un poids sans

énergie ; eſt-elle trop forte? c'eſt un poids qui rompt bruſquement l'équilibre en ſens contraire , au lieu de le rétablir. Voilà pourquoi tant de remedes ſont ſi inefficaces ou ſi dangereux. La difficulté eſt donc de trouver ce juſte milieu , c'eſt ce que je me félicite d'avoir heureuſement rencontré , à en juger par les effets de mon élixir , leſquels effets manifeſtent que ce remede pris à une doſe uniforme , eſt propre à tous les Goutteux & tous les Rhumatiſtes. Mais , objectera-t-on , les tempéramens ne ſont pas tous les mêmes , les uns étant forts , les autres foibles , d'autres ni forts ni foibles ; peut-être , ainſi que les caractères qui en dépendent beaucoup , n'y a t'il pas deux tempéramens parfaitement ſemblables?

Quelque grande qu'on en ſuppoſe la diverſité dans deux perſonnes d'ont l'une eſt extrêmement robuſte & l'autre exceſſivement délicate ; il ſera toujours vrai de dire , que le fond de leur conſtitution eſt le même , & que les différences qui s'y trouvent , ne ſont qu'accidentelles. Qu'on ſaiſiſſe bien cette obſervation. L'homme le plus robuſte n'a rien dans ſa conſtitution par où il diffère eſſentiellement de l'homme foible & délicat. De cette reſſemblance dans les organes & dans les fonctions ,

fonctions, naît l'analogie d'une même nourriture pour tous les tempéramens. Il n'en eſt aucun qui ne puiſſe être nourri par le pain, & autres alimens qui forment le chyle, comme la viande, les légumes, &c.

Cela ſuppoſé, je demande à la médecine & au bon ſens, ſi ces deux perſonnes dont la conſtitution eſt la même quant au fond, puiſque dans l'état de la ſanté les mêmes alimens leur ſont analogues & leur ſuffiſent, viennent à être attaquées de la Goutte, ce qui peut très-bien arriver, faudra-t-il employer pour les guérir des remèdes différens? Quelle conduite tiendrais-je donc? Je ſuivrai les effets du remede ſur l'une & ſur l'autre, & en réglant l'uſage ſur leur force ou leur foibleſſe par une même doſe plus ou moins continuée, j'obtiendrai les mêmes effets; donc par ces précautions rendant l'efficacité de mon élixir égale à peu près à celle des tempéramens, le ſpécifique qui délivre quelqu'un de la Goutte, renferme à même doſe une vertu invariable, propre à délivrer tous les hommes de cette maladie. Je ne vois pas qu'on puiſſe nier cette conſéquence.

Confirmons-la par une preuve palpable. Si au lieu de ſuppoſer une maladie inté-

rieure, nous ſuppoſons un mal purement extérieur, par exemple, une coupure, une brulure, une fracture, une tumeur, &c.; faudra-t-il diverſifier le traitement comme les tempéramens, & employer pour guérir la bleſſure d'une perſonne robuſte d'autres onguens que ceux qui dans le même cas auront guéri la bleſſure d'une perſonne délicate ? Il eſt évident que non, & tout le monde voit bien que la diverſité des tempéramens, ne met aucune différence dans la pratique chirurgicale. Mais pourquoi cette uniformité dans la marche du traitement, ſi ce n'eſt parce que la conformation extérieure des membres, étant la même, on juge que les dérangemens qui ſurviennent, doivent être combattus par les mêmes moyens ? Et ſi la reſſemblance fonciere des organes extérieurs, exige les mêmes remèdes, malgré la diverſité des tempéramens, pourquoi la reſſemblance fonciere des organes intérieurs, ne s'accommoderoit-elle pas auſſi de l'identité des remèdes & des doſes, dont l'uſage plus ou moins long ſera proportionné aux tempéramens ?

Mais comment croire à cette vertu uniforme ! J'avoue que je n'y croirois pas moi-même dans les purgatifs qui ſont obligés d'agir ſur une maſſe de matieres,

plus ou moins conſidérable, qu'il faut évacuer ſubitement. Mais dans le cas préſent, il n'eſt pas queſtion d'une évacuation ſoudaine & momentanée. Quelque ſoit la quantité des humeurs, c'eſt moins leur abondance qu'il faut épuiſer, que détruire leur acreté, leur viſcoſité, leur denſité. C'eſt un juſte dégré de chaleur, qu'il faut donner pour diviſer, atténuer, fondre, liquéfier, ſublimiſer, volatiliſer des matieres craſſes, épaiſſes, qui tranſpireront d'elles-mêmes dès qu'un remède pénétrant, actif, les aura ſubtiliſées & leur fraiera les iſſues & les ouvertures des pores.

Malgré ces obſervations, que les malades ne ſe flattent pas d'une ceſſation ſubite des douleurs; qu'ils ne s'étonnent pas même de les voir quelquefois redoubler ſelon la période où ils ſe trouvent de leur attaque. Car plus elles ſeront vives & plus la cure en ſera prompte. Vouloir du calme dans les premiers jours, c'eſt déſirer un ſoulagement palliatif. Comme les eaux dont on ſuſpend le cours après s'être raſſemblées en plus grand volume, briſent les obſtacles & les digues, ainſi les humeurs amoncelées reviennent avec fureur cauſer un plus affreux ravage; auſſi n'y a t'il point de remèdes

plus dangereux que les calmans, les anodins, les rafraichiſſans, à moins qu'il n'y aille de la vie par l'excès des ſouffrances, qu'on pourroit alors mitiger. Mais qu'il faut de prudence & de diſcrétion dans cette circonſtance ! exception ſi rare qu'on ne doit jamais s'en tenir à la déclaration du malade, toujours déſireux à ſon déſavantage d'un allégement paſſager de ſes maux. Le pouls en ce cas doit être la bouſſole. Il faut fermer ſes oreilles aux cris du ſouffrant & devenir impitoyable, pour être plus utile & plus ſecourable.

En parlant ainſi, ce n'eſt pas que je veuille étouffer toute compaſſion & me refuſer aux ſoulagemens innocens que peuvent demander les malades. On va le voir par ce qui ſuit. Les inſomnies ſont quelquefois ſi fatiguantes, qu'elles pourroient occaſionner chez les Goutteux des maladies plus dangereuſes que la Goutte même. Or comme il faut attribuer ces inſomnies à la violence des tiraillemens & des diſtenſions dans les fibres, d'autant plus foibles qu'elles n'y ſont point accoutumées, à moins que la Goutte ne ſoit très-ancienne & ſes récidives très-fréquentes; il faut ſe tourner du côté des délayans, qui en même tems qu'ils temperent les

douleurs, peuvent évacuer quelques parties de l'humeur goutteuſe ou rhumatiſmale. Il faut prendre quelques lavemens ſimples, ou tout au plus émolliens, faire uſage deux ou trois fois par jour, ſurtout le ſoir, d'un lait d'amande (1) ou d'une tiſanne légere, priſe à volonté, tel que celle qui eſt faite avec livette, la germandrée, le capillaire de France. On peut permettre d'y ajouter un peu de ſucre pour l'édulcorer, ne vivre que de bouillons très-légers, point de gelées, ni de confitures, peu de ſoupe ou de potage, s'il y a plénitude, & ſi le ſujet eſt d'un fort tempérament. Si au contraire, on ne doit pas tenir une diete bien rigoureuſe, crainte de faire tomber le ma-

---

(1) On prend quinze à ſeize amandes douces, on les met dans un vaſe, on verſe deſſus de l'eau très-chaude ou bouillante. On les laiſſe repoſer quelques inſtans dans cette eau, ce qui facilite à les peler; la pelicule ôtée, on les concaſſe doucement, & on les pile en verſant de tems en tems de l'eau par proportion, pour en faire le lait; quand on le voit bien blanc on le verſe dans un autre vaſe à travers un linge que l'on exprime, puis on repile le marc pour en tirer de nouveau du lait, qu'on paſſe de même & ainſi juſqu'à la continance d'une bouteille ou pinte de Paris.

lade dans l'inanition. Car de-là il pourroit résulter le déplacement de l'humeur, occasionné par la vacuité des vaisseaux. L'air doit être chaud afin de faciliter la transpiration qui est d'une nécessité absolue. On doit distraire de toute étude, travail, inquiétude, peine d'esprit, en un mot de toute affection de l'ame, parce qu'il est prouvé que ces passions même les plus agréables peuvent faire déplacer l'humeur, & la faire refluer à l'intérieur.

Il faut avoir soin de faciliter les évacuations, soit par les urines, soit par les selles, parce que l'observation a démontré, que quand le ventre étoit libre, l'accès diminuoit & les douleurs étoient moins vives. On parvient à tenir le ventre libre au moyen de lavemens émolliens, anodins & laxatifs ; comme émolliens, avec la mauve, la guimauve, le pourpier, la graine de lin. Comme anodins avec la laitue, la tête de pavots, &c. : comme laxatifs avec la mercuriale : s'il y a des crudités de l'estomach, on peut donner un dilatum de deux ou trois onces de moëlle de casse.

On voit le même succès à l'égard des urines ; & pour faciliter leurs cours on donnera des boissons délayantes, tempérantes & un peu diaphorétiques. Par

exemple, une infuſion de ſcolopendre ou de fleurs de ſureau, ou une décoction de racine de bardane, de ſcorſonerre, dans laquelle on fait fondre quinze à vingt grains de ſel de nitre purifié, ou un ſcrupule, ou demi-gros de ſel de duobus pour chaque pinte de boiſſon. Le malade doit boire en petite quantité.

Quoique je déſaprouve en général tous les remèdes externes, cependant ſi le malade eſt trop impatient & qu'il ſouffre trop, on pourra recourir pour lui procurer un relâche innocent, à des topiques relâchants, adouciſſans & tant ſoit peu apéritifs & réſolutifs, tels que les ſuivans.

On met le pied ou la main malade dans l'eau ou le bouillon de tripe pour relâcher la partie affectée, & calmer la douleur. On ſe ſert auſſi d'une décoction de mauve, de guimauve, de lierre terreſtre, de camomille, de mélilot. On met de même le membre affecté dans ces décoctions & on l'y tient long-tems. L'effet de ces remèdes eſt de détendre, de ramolir, d'atténuer l'humeur de plus en plus & de l'attirer ſur la partie, qui a commencé d'être attaquée. On peut encore leur ſubſtituer le lait ou le petit lait, ou ce qui ſeroit encore plus adouciſſant,

faire couler du lait de chêvre ſortant de la mammelle ſur la partie affligée de douleur.

Les fumigations ont auſſi de bons effets. On les peut faire avec des ſubſtances ſolides; mais les bains de vapeurs valent mieux & font beaucoup de bien, parce qu'ils ramoliſſent le tiſſu de la peau, ouvrent ſes pores, & par conſéquent ces vapeurs y pénétrent plus facilement. Ces derniers remèdes donnent moins lieu de craindre la répercuſſion; mais le meilleur eſt la patience, avec l'efficacité infaillible de mon élixir ſeul & ſans adjoints auxiliaires. Cependant pour ceux qui ne craindront ni l'embarras, ni la dépenſe des bains de vapeurs, propres à favoriſer la tranſpiration, ſans incendier la maſſe du ſang, je crois devoir expoſer ici la meilleure maniere de les pratiquer. On fait mettre d'abord le malade dans ſon lit baſſiné avec un peu de ſucre. On lève enſuite ſes couvertures avec deux demi-cerceaux dont l'un eſt au milieu du corps & l'autre au milieu des jambes. Ces deux demi cerceaux ſont liés enſemble au moyen de baguettes & forment une eſpece de voute. On met alors entre les cuiſſes du malade une lampe où il y a trois ou quatre petites mêches qui brûlent à l'eſprit-de-vin.

Voici ce qui s'enſuit. 1°. L'eſprit-de-vin en brulant & ſe répendant dans l'air, ſe diviſe & s'atténue à l'infini. Il pénétre plus facilement le tiſſu de la peau ; il ouvre ſes pores & va atténuer & diviſer l'humeur qui y eſt engorgée. 2°. La chaleur qui ſe répand dans le lit opère les mêmes effets; de plus cette chaleur qui augmente inſenſiblement raréfie l'air extérieur qui frappe l'habitude du corps; l'air qui eſt inné dans la maſſe des fluides du corps, ne trouvant plus d'obſtacle, ni d'équilibre à l'air extérieur, ſe raréfie, pouſſe les humeurs du centre à la circonférence. Ces effets de la nature aidée de l'art provoquent la tranſpiration. Elle a coutume de ſe manifeſter par les pieds & inſenſiblement elle ſe propage dans toutes les parties. Cette tranſpiration n'incommode, ni n'affoiblit les malades ; ils ſe ſentent à leur aiſe. Rien donc de plus ſalutaire, que les fumigations, qu'on peut, à l'imitation des anciens, faire recevoir ſur toute l'habitude du corps & ſingulièrement ſur toutes les parties qui ont été tourmentées par la Goutte ou le Rhumatiſme, & qui reſtent affoiblies & diſtendues.

La Phyſique nous apprend à quel point le feu diviſe, atténue, volatiliſe les

ſubſtances dont on ſe ſert pour faire les fumigations, & avec quelle énergie les vapeurs médicamenteuſes pénétrent & s'inſinuent dans les pores du tiſſu de la peau. Elles y ſuſcitent un léger ébranlement aux papilles nerveuſes, lequel rappelle l'eſprit vital, ranime la chaleur, la circulation & donne du mouvement, du reſſort aux vaiſſeaux qui étoient trop relâchés.

Achevons d'éclaircir les moindres doutes qui peuvent reſter ſur notre matiere. Sans toutes les précautions ci-deſſus, comme avec elles, il peut arriver, quoique bien rarement, que la maladie réſiſte quelque tems au remède. N'en peut-on pas tirer une induction contre ſon action & ſon efficacité? L'objection eſt ſpécieuſe à la vérité; cependant elle s'évanouit en la rapprochant de quelques principes inconteſtables.

Convenons d'abord que, généralement parlant, *toutes les maladies ont leurs tems limités, pour naître, ſe développer, reſter dans leur force & décroître.* S'imaginer qu'un remède eſt inutile, parce qu'il ne détruit pas la maladie au gré de notre impatience, & le rejetter pour en prendre un autre, c'eſt caſſer ſa montre parce que l'éguille emploie douze heures à faire le tour du cadran.

Convenons encore que dans les maladies qui paroissent individuellement les mêmes, il y a souvent des différences occultes, qui doivent nécessairement varier leur guérison ; une humeur plus ou moins tenace, plus ou moins abondante & plus ou moins viciée d'un côté que de l'autre ; une attention plus ou moins grande à s'abstenir de ce qui peut entretenir l'humeur & la nourrir ; une exactitude plus ou moins constante à mettre en usage les divers moyens propres à en favoriser la résolution. Le même remède curatif placé dans ces diverses circonstances, ne peut opérer un effet uniforme, & ses opérations doivent varier comme les obstacles qu'il rencontre.

Qu'on examine d'après ces notions si simples & si vraies la difficulté proposée contre mon élixir, elle ne sera plus la moindre impression. *L'on voit quelquefois*, dit-on, *la maladie résister au remède ;* mais n'est-ce pas, parce qu'on regarde trop tôt comme invincible au spècifique la résistance d'une maladie, que ce remede ne détruit pas au gré de notre impatience, & que nous voudrions faire disparoître *avant son tems limité pour naître, se développer, rester dans sa force & décroître?* N'est-ce pas encore qu'au lieu de prendre du spécifique un tems suffisant selon

le tempérament, ſelon les précautions preſcrites, & de le répéter ſelon le beſoin de la maladie, on uſe à cet égard, ſoit par crainte, ſoit par d'autres raiſons, d'une économie ou d'une réſerve mal entendue? Rien ne nuit plus à un malade, que le défaut d'exactitude & de perſévérance. On en voit la raiſon, il faut donner au remède le tems de développer ſon efficacité. On ne doit point la révoquer en doute, *tant que le caractère de la maladie eſt le même*, quoiqu'on n'éprouve pas d'abord du ſoulagement. La perſévérance du mal ne ſignifie tout au plus, qu'une plus grande force dans la cauſe qui le reproduit, & point du tout un défaut de vertu dans le remède; & le moyen le plus court pour triompher de la maladie, c'eſt de continuer l'uſage des remèdes avec les précautions & les réſerves mentionnées.

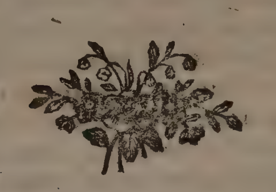
Un mal qui vient de loin, dit Sydenham, un mal qui reconnoît pour cauſe, des excès dans le boire & dans le manger pendant pluſieurs années, une molleſſe outrée, ſoit dans la galanterie, ſoit dans l'oiſiveté, ne peut être réparé que par une pratique longue & patientée des moyens qui peuvent en détruire la cauſe & réparer les déſordres qu'il a produit; en un mot, c'eſt un nouvel homme, qu'il

faut reforger ſur une nouvelle enclume.

Quant à ce qu'on voit arriver quelquefois, que de deux perſonnes atteintes d'une même eſpece de Goutte, l'une eſt guérie par l'élixir & l'autre ne l'eſt pas dans le même intervalle, il n'eſt pas néceſſaire de recourir à la diverſité des tempéramens pour expliquer ce phénomène. La ſeule différence dans la maniere de ſe conduire en donne ordinairement la clef. Qu'on y faſſe attention & l'on verra, qu'un malade favoriſera plus que l'autre l'action du remède, ſoit en ménageant la tranſpiration que ce ſpécifique excite, ſoit en s'abſtenant de tout aliment de difficile digeſtion, &c. C'eſt en regardant ainſi les choſes de près, que nous ſommes aſſurés que la variété des effets qu'on remarque dans l'élixir, vient toujours de quelque obſtacle étranger, qu'on lui oppoſe, & dont on ne voudroit pas lui tenir compte dans le retardement de la guériſon. Sans contredit le remède eſt efficace pour toute ſorte de Gouttes & de tempéramens; mais il eſt auſſi vrai que ſon efficacité doit-ſe manifeſter d'une maniere plus lente ou plus prompte, ſelon le nombre & la meſure des obſtacles qu'elle trouve à vaincre. Vouloir une uniformité dans ſes opérations, c'eſt n'être pas

à l'a, b, c de la matiere dont on parle, & tomber dans les contradictions les plus déraiſonnables.

Ces notions gravées dans tous les eſprits, non-ſeulement par les leçons de la phyſique, mais par celles du ſimple bon ſens, promettent toute faveur à ma découverte, dès que l'expérience fait voir la vertu ſinguliere de mon élixir & ſa propriété à détruire dans tous les cas poſſibles, ce qu'il y a de commun dans toutes les maladies goutteuſes, rhumatiſmales, & leur complication, je veux dire leur principe. Juſqu'alors un ſyſtême très-ſimple & très-raiſonnable, ne pouvoit faire fortune à cauſe de l'empire des préjugés contraires; mais enfin il doit triompher quand la pratique prouve ſa théorie, & que ſa théorie vient à l'appui de la pratique.



CHAPITRE X.

Diſſertation relative à mon Élixir ſur la poſſibilité de la cure de la Goutte & du Rhumatiſme.

LE public conſerve encore malgré les lumieres de notre âge, des préventions ſi étranges ſur l'art de conſerver la vie & la ſanté, qu'on ne pourroit ſe diſpenſer d'en être ſurpris, ſi on ne ſçavoit que cet art eſt abſolument le ſeul, que perſonne hors ceux qui s'y conſacrent par état, n'étudie, & dont tout le monde veut juger.

Le préjugé de l'incurabilité de la Goutte (1) eſt tel qu'il fera honte un jour à notre ſiécle. Nos neveux ne pourront jamais s'imaginer que dans un tems où l'on guériſſoit la dyſſenterie, le ſcorbut, les maux vénériens, l'épilepſie, &c. l'on n'ait pas voulu, après des expériences réitérées, croire, je ne dis pas à la cure radi-

(1) Tout ce que je vais dire ſur la Goutte, (comme je l'ai déja obſervé) eſt applicable au Rhumatiſme.

cale de la Goutte; mais admettre ſeulement la poſſibilité de la cure. Il leur paroîtra bien plus raiſonnable de nous ſuppoſer ignorans qu'incrédules. Ils reculeront les découvertes préſentes à des ſiécles bien poſtérieurs au nôtre, par le contraſte qu'il y a entre nos faits & nos idées. Quoi! ſe diront-ils, ceux qui ont eu recours au magnétiſme, à l'électricité pour les épilepſies, les paralyſies, &c. n'ont pu ſuppoſer dans toutes les reſſources de la phyſique générale, dans celles de la Médecine en particulier, dans les vertus des minéraux & des végétaux un ſpécifique de la Goutte?... Non il falloit dans un âge d'une ſi barbare ignorance qu'on n'eût aucune connoiſſance des remèdes ſûrs, qu'on rapporte à ce tems, parce que de pareilles découvertes devoient détruire un préjugé ſi faux & ſi groſſier.

En effet le principe de la Goutte, quel qu'il ſoit, eſt ſoumis aux loix phyſiques comme le virus des autres maladies. Tout a ſon contraire dans la nature, tout ce qui ſe forme d'une façon peut être détruit d'une autre; toute cauſe, excepté une ſeule, eſt effet; ce qui a commencé peut ceſſer d'être; tout aggrègat eſt ſuſceptible de déſunion. Il n'y a rien abſolument

ſolument de ſimple, rien qui ne puiſſe éprouver mutation, diſſolution, deſtruction; pourquoi donc les principes de la Goutte jouiroient-ils d'un privilege qu'on diſpute avec aſſez de vraiſemblance aux monades mêmes? Perſonne aſſurément n'a porté l'eſprit de ſyſtême au point de faire cette ſuppoſition à l'égard d'aucune maladie, ni même de la Goutte en particulier. Rien ne me paroît donc plus clair, que la poſſibilité de la deſtruction des principes de ce mal, & par conſéquent rien de plus évident que la poſſibilité de ſa cure.

De quelque cauſe que procede la Goutte, ſoit de l'excès du vin & des liqueurs; ſoit de celui des plaiſirs de l'amour, ou de celui de la bonne-chère, ſoit d'échauffement ou de fraîcheur, ſoit d'un vice héréditaire, ſoit enfin de l'aſſemblage de pluſieurs de ces cauſes, & d'une infinité d'autres; après avoir parcouru toutes celles qui peuvent donner lieu à cette maladie, on en viendra toujours à cette derniere analyſe; ſçavoir: qu'elle provient d'un épaiſſiſſement de la lymphe ou de la ſynovie, ou de l'une & de l'autre tout enſemble, dont les picottemens cauſent les douleurs des perſonnes attaquées de ce mal.

Il s'agissoit donc de trouver un remede doux, balsamique, & tout-à-la-fois actif, pénétrant, qui pût parvenir jusqu'à la lymphe & la synovie, en dissoudre & corriger l'acidité. Telles sont les qualités de mon Elixir. Conservant toujours sa vertu, il s'insinue jusqu'aux extrémités des vaisseaux capillaires, sans causer d'agitation dans le sang, ni dans les esprits, dont il dissipe l'acrimonie, en la faisant évacuer par les vaisseaux excrétoires, & sur-tout par la transpiration naturelle, qui seule, du sentiment des plus habiles Médecins, évacue plus d'humeur, que toutes les autres voies ensemble. Enfin il rend au sang & aux esprits une qualité douce & balsamique, en leur communiquant la sienne. De-là la cessation des douleurs & la santé.

Cependant telle est la force du préjugé sur cet article, que ceux qui seroient plus intéressés à croire cette possibilité, sinon pour leur guérison, au moins pour leur consolation, veulent se ravir à eux-mêmes toute lueur d'espérance. La Goutte est un serpent cruel qu'on se plaît à fomenter, à nourrir dans son sein. On rend une espece d'hommage à ce monstre. On le flatte, on le caresse, on le révère. Je crois voir dans nos Goutteux moder-

nes ces idolâtres Egyptiens qui adoroient les ſerpens, les crocodiles & autres animaux deſtructeurs de notre eſpèce.

Il eſt difficile de concevoir l'indifférence des Goutteux ſur les précautions qui pourroient prévenir, éloigner, guérir même leurs maux. A voir leur négligence à cet égard, on croiroit la Goutte une indiſpoſition légere, ou tout au plus une maladie abſolument néceſſaire, qui nous dérobe à une multitude d'autres infiniment plus dangereuſes. C'eſt en effet l'aveuglement où l'on voit encore nombre de perſonnes. Il ſubſiſte depuis plus de deux mille ans un préjugé qui a pénétré juſqu'au trône des Princes où il affecte de ſe montrer. Il a perſuadé que c'étoit un avantage d'avoir la Goutte, que cette maladie éloigne toutes les autres, & qu'elle préſage toujours une longue vie. Cette erreur eſt allée ſi loin, qu'on eſt dans l'uſage de faire des complimens de félicitation aux Grands, que la Goutte attaque à la fleur de leur âge.

J'ai lu une brochure aſſez plaiſante de cent pages, conſacrée toute entiere à l'éloge de cette maladie. Je ne doute pas que bien des gens n'euſſent donné dans les ſentimens de l'Auteur, tout extravagans qu'ils ſont. Mais penſer ainſi, c'eſt

délirer. Choiſir le mal pour le bien, c'eſt folie. Nul ne peut être heureux ſans une parfaite ſanté. Pour moi, d'accord avec les plus habiles Médecins, je dirai ſincérement à tous ceux que la Goutte ſaiſit: Vous voilà ſujets à une affreuſe maladie, qui, pendant des milliers de ſiècles, a paſſé pour incurable; maladie dont la fureur augmente à meſure qu'elle vieillit, qui prend cent formes différentes pour déſoler le malade en ruinant ſes organes, & qui finit ordinairement par ſe préſenter avec un ſi terrible cortége, qu'il n'y a plus de moyen de lui faire face.

En vain des perſonnes diſtinguées par le don de l'eſprit, viendront vous aſſurer que la Goutte vous met à l'abri de toutes les autres maladies, & vous diront que c'eſt viſiblement un avantage que d'en être attaqué; vous leur prouverez aiſément, par votre propre expérience, hors les cas très-rares que j'ai exceptés, que la ſomme de toutes les angoiſſes de quelque maladie aiguë que ce ſoit, n'égale pas la douleur de la Goutte: vous leur direz que l'humeur de cette effroyable maladie peut donner & donne à chaque inſtant naiſſance à mille autres déſordres irréparables, dont le moindre ſera ſouvent mortel; que tels ſont entr'autres l'aſthme ſec &

ſuffoquant, l'hydropiſie de poitrine, la phtyſie, les abcès dans le bas ventre, la paralyſie, la pierre, la cardialgie; qu'enfin quand même aucun de ces déſordres ne tueroit pas le malade, la violence extrême d'une ſeule douleur de Goutte, peut faire expirer preſque ſubitement.

L'arthritie n'affecte pas ſeulement une partie du corps, & ne bleſſe pas ſeulement une ou deux fonctions de l'économie animale; mais elle attaque preſque toutes les parties. Ce mal eſt d'une ſi grande étendue, & renferme un ſi grand nombre de ſymptômes, qu'il paroît moins une maladie qu'un aſſemblage de toutes les maladies.

A juger de l'humeur de la Goutte par ſes effets, on ne peut la croire que très-dangereuſe. Elle enflamme les membranes des jointures, les tendons, les muſcles; elle brûle l'eſtomach, elle y cauſe des convulſions; elle enflamme le poumon & le gangrene fort vîte; elle carie les cartilages & les os des genoux, des jambes & des pieds; elle détruit ſi promptement les parties balſamiques du ſang, qu'il n'eſt bientôt plus qu'un limon groſſier capable de s'arrêter par-tout, de former la pierre dans les reins, dans la veſſie, dans les jointures, dans les glandes, d'engendrer

les maladies chroniques, & même les plus aiguës, les plus dangereuſes & les plus mortelles; de ſorte que quelquefois il ſemble que c'eſt à une diſpoſition putride, capable de fermentation & d'inflammation, qu'il faut attribuer tant &-de ſi horribles maux. Il ne peut donc y avoir qu'une conviction entiere de l'incurabilité de cette affreuſe maladie, qui puiſſe réſigner aux ſouffrances d'une ſi exceſſive torture. Et voilà préciſément ce qui tient en défiance & rend ſuſpecte toute promeſſe ou tentative de guériſon.

D'après cette connoiſſance de l'erreur où notre Nation, plus que toute autre, eſt retenue, perſonne n'oſe heurter de front une idée fauſſe, mais trop accréditée, prévoyant l'inutilité des efforts qu'il feroit pour la détruire. En effet, plus l'aveuglement eſt volontaire, plus il eſt opiniâtre & difficile à diſſiper. D'ailleurs, après avoir deſſillé les yeux des plus aveugles ſur la poſſibilité de la guériſon de la Goutte, quels nouveaux efforts ne faut-il pas employer pour amener les eſprits de la perſuaſion de cette premiere vérité à la créance du fait! Voilà apparemment ſur quoi des gens éclairés fondent leur diſcrétion. La préſomption eſt le défaut de l'ignorant & la réſerve celui du Sçavant.

Je crois trouver une autre raiſon dans l'objection que l'on pourroit tirer du petit volume de mon remede. Quand je parle ainſi, ce n'eſt pas pour ceux qui ont des connoiſſances phyſiques. Ils n'ignorent pas que les plus grands effets doivent ſouvent leur naiſſance aux cauſes les plus petites & les plus foibles en apparence ; mais malheureuſement tout le monde n'a pas le diſcernement de juger ainſi. Que de gens d'eſprit ſont peuple à bien des égards ! On voit tous les jours quelques grains d'émétique pris à propos, prévenir ou détruire la cauſe d'une maladie mortelle, un ou deux ou trois grains au plus de laudanum, calmer les tranſports les plus furieux, quelques gouttes d'une liqueur rappeller de la mort à la vie. Tous ces faits ſe paſſent continuellement ſous nos yeux; cependant on les oublie, on les met de côté, & l'on ſe refuſe à de plus poſſibles. Si l'on vouloit faire comparaiſon des uns & des autres, on diminueroit la répugnance qu'on a de croire aux derniers par l'expérience des premiers, qu'on auroit préſente à l'eſprit ; mais c'eſt à quoi l'on a toute la peine imaginable de fixer les hommes, ils ne veulent pas reconnoître comme préſervatif ou curatif d'une maladie juſqu'à préſent l'opprobre

de la Médecine, un Elixir pris pendant peu de temps, à la doſe ſeulement de quarante gouttes, & une ſeule fois par jour.

La merveille d'une ſi heureuſe découverte, dans un remede auſſi ſimple & auſſi commode, nuit à ſes progrès. Plus une choſe tient du prodige, plus il faut à un eſprit juſte de motifs de crédibilité pour y ajouter foi. Pour émerger du doute, on exige une multitude infinie d'expériences, & par une contradiction bizarre, on ne ſe prête à aucune. A-t-on vu, a-t-on éprouvé? on croit à peine à ſoi-même, on attribue à une aveugle chimere, au hazard, une expérience sûre, manifeſte & raiſonnée. Je ſuis perſuadé que cette dangereuſe manie d'incrédulité, a replongé dans le ſombre Léthé bien d'importantes découvertes: *Quod Dii omen avertant! Veuillent les Dieux, en faveur de l'humanité, épargner à la mienne cette fatale diſgrace!* C'eſt ce que je crois ne pas avoir à redouter, vu les preuves multipliées de l'efficacité de mon Elixir.

Mais il n'eſt pas concevable, dira-t-on, qu'avec l'eſprit d'invention inné parmi les hommes, ils n'euſſent trouvé depuis longtemps un remede à des maux ſi cruels; ſi ce remede eût été poſſible, il me ſemble qu'il ſeroit beaucoup plus naturel

de conclure qu'il eſt poſſible, puiſqu'il eſt trouvé, & que, s'il y a quelque choſe d'étonnant & d'incroyable, c'eſt que la découverte en ait été différée juſqu'à nos jours, ſur-tout après tant de recherches. Etoit-on bien fondé à conteſter la poſſibilité & la réalité de la circulation du ſang, juſqu'à Harvey, parce que cette vérité étoit inconnue avant la démonſtration qu'en donna ce Sçavant? Le ſeroit-on mieux à nier aujourd'hui la poſſibilité & l'exiſtence de mon ſpécifique, parce qu'il n'a été découvert qu'en ces derniers temps? Il n'y a point d'inventions, ni de découvertes contre leſquelles on n'eût pu faire ce pitoyable raiſonnement, ſi nuiſible aux ſciences & aux arts. Renoncez donc, ô mortels, à ce faux adage :

Solvere nodoſam neſcit Medecina Podagram.
La Médecine ne peut défaire les nœuds de la Goutte.

Croyez-en plutôt l'expérience & l'épigraphe de ce livre :

Abjurant déſormais votre incrédulité,
Goutteux, d'un bon remède eſpérez la ſanté.

Oui l'on peut fondre & diſſoudre ces nœuds, s'ils ſont récens, ſi la matiere qui les forme conſerve encore une certaine fluidité, une certaine molleſſe, une

moyenne consistance, ou au moins si les concrétions n'en sont ni trop anciennes, ni trop dures. Parmi plusieurs expériences heureuses, j'en ai fait une bien étonnante sur M. Borel, Marchand Eventailliste. Ce Goutteux, d'un tempérament très-foible, avoit, depuis cinq ans, le long des vertebres, trois nodus considérables fort endurcis, chacun de la grosseur d'un œuf de poule, lesquels le tenoient tout courbé; il prit mon Elixir dans un violent accès, dont il guérit en trois semaines. Il continua encore après l'usage du remede; d'abord de deux en deux jours, ensuite de quatre en quatre, puis ainsi de plus loin en plus loin, & au bout de six mois, les nœuds furent totalement fondus. On peut donc dissiper les nodosités & démentir le proverbe.

Je ne disconviendrai pas cependant que si ces nœuds sont très-invétérés, que si la matiere qui les forme est déjà pétrifiée, ils sont alors indissolubles. Il en est de même de toutes les humeurs skirrheuses; & ce seroit une chose impossible de vouloir entreprendre la guérison de ces sortes de maladies; on ne peut qu'en arrêter les progrès, puisque la matiere qui forme ces concrétions, est confondue entierement avec les vaisseaux qui la contiennent, & que l'organisation de ces mêmes vaisseaux

est tout-à-fait détruite ; que les liquides & les solides font un même tout ; c'est ce que l'on voit par la dissection des tumeurs skirrheuses. Mais quoique les nœuds invétérés & pétrifiés des articulations, soient incurables, cela n'empêche pas qu'on ne puisse guérir la Goutte qui subsiste & accroît toujours ses ravages. On ne doit plus considérer ces nœuds, que comme des corps étrangers qui sont hors de la circulation, & qu'on ne peut extraire. Mais le germe de la Goutte qui circule toujours dans le sang n'en est pas moins soumis à l'action des remedes qui peuvent avoir la vertu & la force de le détruire & de tarir entierement sa source ; par conséquent on peut guérir la Goutte, quelque invétérée qu'elle puisse être, hormis les concrétions tophacées, qui sont, comme je viens de le dire, des corps étrangers dans le tissu même des articulations dépendantes des productions ou des effets de cette maladie ; & encore dans ce cas la Goutte n'en est pas moins curable pour les accès, les douleurs & l'accroissement des nodus, qui ne pourroient, sans les remedes, aller qu'en augmentant avec les souffrances & les dangers, qui enfin menent, par les plus cruelles tortures, au terme de la vie.

CHAPITRE XI.

Autre dissertation pareillement relative à mon élixir, sur la cure radicale de la Goutte & du Rhumatisme.

En supposant que la dissertation précédente a démontré la possibilité de la cure de la Goutte, il restera peut-être encore un doute qu'on puisse l'obtenir *radicale*. Afin de dissiper ce reste de préjugé j'ajoute encore un mot.

Pour abréger cette question, je n'aurois qu'à citer une infinité de guérisons soutenues pendant longues années jusqu'à la mort des personnes. Quelles qu'ayent pu être les causes de ces cures, leur durée doit les faire regarder comme radicales, ou jamais cures, de quelques maladies que ce soit, ne pourront mériter ce nom; si l'on n'estime point telles, celles qui se soutiennent jusqu'à ce terme, & si l'on veut chicaner au-delà, on ne mérite plus d'être écouté, car il n'y aura plus de terme à assigner. Je vais plus loin, & je dis qu'on doit appeller *cures radicales* de la Goutte, celles qui durent pendant plusieurs an-

nées, ſans aucuns reſſentimens de l'atteinte du mal, parce qu'il n'eſt pas poſſible que pendant un temps conſidérable, cette maladie, qui, dès qu'une fois elle s'eſt manifeſtée, devient ſujette à des périodes plus ou moins éloignées, ne donne point des ſignes très-ſenſibles, je pourrois dire, très-douloureux, de ſa préſence. Ainſi je regarderai comme telles, celles d'un grand nombre de perſonnes, dont on verra les Certificats, & de beaucoup d'autres dont je n'en ai point tiré, guéries depuis quatre, ſix, huit, dix, douze, quinze, vingt années, ou plus. Car il eſt certain qu'alors le principe en a été développé, diſſout & diſſipé au point d'avoir été détruit, deſtruction dans laquelle conſiſte la guériſon parfaite & abſolue.

En effet, que peut-on entendre par les termes de *cure radicale* d'une maladie, que la deſtruction de ſa cauſe, l'extirpation de ſon germe, l'épuiſement, l'extinction de l'humeur morbifique? Quand ſe flatte-t-on d'avoir purgé une terre de mauvaiſes herbes? N'eſt ce pas quand on en a extirpé l'ivraie, & la ſemence de cette herbe nuiſible? Quand eſt-on cenſé avoir obtenu une cure radicale de la pierre? N'eſt-ce pas quand on a délivré le malade de tout calcul & de toute diſpoſi-

tion à ſa formation ? Ainſi quiconque a détruit dans un ſujet le principe, le germe de la Goutte, & dans les humeurs, toute tendance à ſa reproduction que par une nouvelle génération, effet de nouvelles cauſes de la part des perſonnes guéries, on doit aſſurément regarder la guériſon comme radicale ; &, pour en convaincre & rappeller des préjugés à la raiſon, il ne faut que forcer la prévention de ne pas s'aveugler juſqu'à refuſer le même jugement, dans un cas tout ſemblable, à vingt autres qu'elle porte en pareille circonſtance. Quand le kina, quand le mercure, quand l'hypecacuana ont fait diſparoître les accidens & les ſymptômes des maladies qu'ils combattent, qu'ils en ont banni le virus, ſi bien que ſans l'action d'une nouvelle cauſe, on ne les verra point reparoître, il eſt ſans conteſtation qu'on regarde leur cure comme radicale; pourquoi donc décider autrement à l'égard de la Goutte ? Il eſt manifeſte que ceci n'eſt qu'une contradiction & une inconſéquence. On diroit que Sydenham avoit en vue mon remede, lorſqu'il a dit ce qui ſuit : « Les longues réflexions que j'ai faites » ſur la Goutte, me forcent à croire qu'on » trouvera un jour le remede pour la gué- » rir *radicalement* ; & ſi cela arrive ja-

» mais, on verra l'ignorance des dogma-
» tiques, & combien nous nous trompons
» ſur la nature & la cauſe des maladies,
» & ſur les remedes que nous employons
» pour les guérir, comme la découverte
» du kina l'a fait voir ».

Ainſi raiſonnoit ce célebre Auteur; cet habile Praticien dont s'honore la Médecine. L'illuſtre M. Petit, Profeſſeur Royal & Membre de pluſieurs Académies, penſe de même; on lui a ſouvent entendu dire:
» Qu'un jour viendroit où l'on trouveroit
» contre la Goutte, un remede infaillible,
» sûr & heureux! Celui, dit-il, qui trouvera
» un remede & une méthode pour cette
» maladie, rendra un très-grand ſervice
» à l'humanité » : je remplis enfin les vœux de ce Sçavant.

Je ne me diſſimulerai pas, ni à mes Lecteurs, qu'un Docteur, d'une toute autre trempe, Aignant, a parlé tout différemment. « Je veux bien, dit ce riche
» Midas (1), *ſujet lui-même à la Goutte*,
» avertir charitablement le Confrere gout-
» teux, de ne ſe jamais livrer aux promeſ-
» ſes vaines de ces Charlatans en titre d'of-

---

(1) Il étoit Médecin d'un grand Roi, malgré ſon petit ſavoir.

» fice, qui lui promettront avec effronte-
» rie de le guérir du principe de la Goutte.
» Il faut répondre à de tels gens, qu'on
» ajoutera à leurs promeſſes la foi qu'ils
» méritent, quand on leur verra cent mil-
» lions de rente, des carroſſes à ſix che-
» vaux, des pages, des gentilshommes,
» des chevaux de main, enfin l'équipage
» complet d'un Roi, ou du moins d'un
» grand Prince, ſans aucune eſpérance,
» que celle de guérir la malade. » M. Aignant, lui aurois-je répondu, ſi j'avois été de ſon temps, vous êtes en contradiction avec vous-même. Car, vous voulez ici, comme mille autres, laiſſer entrevoir que l'inventeur d'un ſpécifique contre la Goutte, auſſi sûr que le mien, *rouleroit bientôt carroſſe*, comme dit le vulgaire; mais ſi vous-même, Monſieur, refuſez de croire à la promeſſe, à la ſimple poſſibilité de la choſe, n'eſt-il pas permis à chacun de penſer comme vous? Dans cette ſuppoſition, que vous ne pouvez refuſer d'admettre, puiſqu'elle eſt ſi conforme à vos ſentimens, qui ſe prêtera aux expériences? Perſonne. Comment alors le prétendu Charlatan fera-t-il l'immenſe fortune que vous lui ſuppoſez? Commencez donc, d'après votre maniere de raiſonner, à lui donner ce brillant équi-

page, ce superbe train, ces biens, ces richesses infinies qui doivent être la base de la confiance des malades qu'il soignera, je vous assure, avec le plus grand zèle, & à beaucoup moins que vous ne voulez le gratifier. Mais, quoi ! vous saignez du nez ! vous hésitez ! vous refusez ! *Commence qui voudra*, ajoutez-vous ! Tout autre en peut dire autant & n'en pas faire plus; également jaloux de sa bourse & de sa santé; la découverte restera donc sans tentatives & sera replongée dans le néant. Voilà ce que j'aurois répondu à ce Docteur, & ce que je puis répondre à tous ceux qui tiennent à-peu-près le même langage, contre la possibilité & la réalité de la cure simple ou radicale de la Goutte.

Tous les Goutteux de bonne foi avoueront que, s'ils sont repris, ils ne sont pas sans reproches sur la conduite qu'ils ont tenue; s'ils sont innocens, qu'ils pesent l'observation subséquente, pour n'attribuer qu'à l'infirmité de la nature une maladie non méritée; motif de consolation: & ce qui vaut encore mieux, ils pourront même prévenir, éviter ou guérir ce mal par leur docilité à l'observance des précautions prescrites.

Si l'on considère le plus grand nombre des hommes, on en verra peu qui n'ayent

eu quelque maladie, avec quelle que tempérance qu'ils ayent vécu. La raison, c'est qu'indépendamment de la plus sage conduite, il se trouve dans l'air, le boire & le manger, mille principes de maladies, qui se caractérisent selon la disposition du tempérament. Ce qui causera chez l'un la pierre, deviendra Goutte chez un autre, pure lékoflegmatie dans celui-là, skirrhe ou obstruction dans celui-ci, chacun ayant en soi plus ou moins de disposition à telle maladie qu'à telle autre. On compte les gens âgés, qui meurent sans avoir essuyé de maladies pendant leur vie. Par conséquent, avec la plus sage conduite, l'homme sujet à la pierre, après sa cure radicale, peut en engendrer de nouvelles, l'hydropique peut retomber dans son enflure, & le Goutteux dans ses douleurs. C'est pour cela que l'on recommande, selon la nécessité, de prendre quelques purgations pendant le cours de l'année, pour s'opposer à la régénération d'une nouvelle Goutte, que ses accroissemens pourroient rendre aussi cruelle que celle dont on auroit été guéri même radicalement.

Ceci donne lieu de remarquer, que toutes les causes de la Goutte, que nous avons détaillées, prises séparément & re-

lativement aux différens tempéramens, quelque qualités nuiſibles qu'elles renferment, peuvent être très-innocentes en certains ſujets, des maux qu'on rejette ſur elles. Ainſi Vénus, Bacchus, Comus, pourroient peut-être en beaucoup de circonſtances être juſtifiés de bien des accuſations. Néanmoins il eſt bon de s'obſerver ſur leurs délices, d'en voir les ſuites, & d'agir en conſéquence.



CHAPITRE XII.

Maniere de faire uſage de mon élixir contre la Goutte & le Rhumatiſme.

L'ACTION de ce remede pouvant être dirigé contre la Goutte, le Rhumatiſme & contre le mêlange de ces deux maladies, qu'on appelle Rhumatiſme goutteux, ou Goutte rhumatiſante; il eſt à propos de preſcrire un triple régime, applicable à ces trois cas.

Contre la Goutte.

L'Elixir eſt préſervatif & curatif de la Goutte.

Comme *curatif* on en fait uſage dès les premieres atteintes du mal, ou dans le plus fort même de l'accès, ou même vers la fin, quand il y a encore douleur, enflure, ou l'une, ou l'autre & qu'on n'a pu avoir le remede plutôt.

Il ſe prend avec régularité tous les jours juſqu'à la ceſſation des douleurs, ou du moins juſqu'à une diminution conſidérable. Alors vous n'en uſez plus que de deux jours

l'un, puis, peu après, chaque troiſieme jour, différant ainſi de loin en loin les priſes ; &, pendant ce temps, non-ſeulement le reſte des douleurs, les reſſentimens, les engourdiſſemens ſe diſſipent ; mais l'appétit, les forces & la ſanté reviennent. A cet heureux retour vous ceſſez l'uſage du remede.

Mais ſi, on l'avoit pris ſix, ſept ou huit jours de ſuite, ſans diminution de douleurs, ou qu'il y eût même augmentation, il faudroit s'abſtenir d'en prendre un jour ou deux pour donner lieu à la diſſipation des humeurs, dont une trop grande fonte peut faire obſtacle à leur iſſue : Tel un fleuve groſſi par une ſurabondance d'eaux, ou par une trop grande affluence, ſe nuit à lui-même par ſa propre précipitation, au paſſage d'une arche reſſerrée, pour le laiſſer écouler en ſi grand volume. Enſuite on reprendra pendant quelques jours l'uſage de l'Elixir, & la prudence en réglera les priſes ſur les effets, ſans forcer la tranſpiration, ni la laiſſer rallentir.

Comme *préſervatif*, il ſe prend de la maniere ſuivante ; les perſonnes ſujettes à la Goutte, mais qui ne ſont pas dans l'accès, pourront l'éloigner & s'en préſerver, en prenant trois ou quatre jours de ſuite

l'Elixir, de trois en trois mois, ou même de diſtances en diſtances plus longues. Si pourtant, dans l'intervalle, elles venoient à éprouver des dégoûts, des mal-aiſes, des aigreurs, des peſanteurs, des nauſées, & autres indiſpoſitions de ce genre, avant-courieres de la Goutte, il ne faudroit pas qu'elles attendiſſent le terme ordinaire, elles en uſeroient trois ou quatre fois pour diſſiper ces indiſpoſitions, & demeureroient enſuite le temps ordinaire ſans en prendre.

Contre le Rhumatiſme.

Si les Rhumatiſtes ſont *actu* dans les ſouffrances, ils doivent uſer tous les jours du remede, avec les réſerves indiquées ci-deſſus. A cette période, ils éloigneront les priſes de jour en jour, & en quitteront entierement l'uſage, lorſqu'ils n'éprouveront plus du tout de reſſentimens, ou qu'ils n'en auront plus que de très-légers, l'Elixir laiſſant par-tout où il a paſſé une impreſſion douce & durable, on en reſſentira de bons effets, même quelques-temps après qu'on aura ceſſé de le prendre.

Si les Rhumatiſtes ne ſont point dans les douleurs, ils pourront en prévenir

le retour, l'éloigner, & même l'empêcher, en prenant d'intervalles en intervalles, comme de quinzaine en quinzaine, ou à plus de diſtance, quelques priſes, & ſelon le bien qu'ils en éprouveront, ils continueront d'en prendre aux mêmes termes, ou les éloigneront inſenſiblement de plus en plus les uns des autres, à proportion de leurs maux, ceſſant enfin l'uſage du remede, lorſqu'un laps de temps ſuffiſant les aura aſſurés de leur guériſon.

Contre le Rhumatiſme goutteux ou la Goutte rhumatiſante.

Ceux qui, par une complication aſſez commune, ſe trouvent attaqués à-la-fois de la Goutte & du Rhumatiſme; c'eſt-à-dire, qui ayant, engorgement, enflure, inflammation & douleur aux articles, ſouffrent encore dans les parties charnues, & preſque par toute l'habitude du corps, doivent, avec les précautions déſignées, uſer de l'Elixir tant que dure l'accès, ou au moins juſqu'à ce qu'ils aient obtenu du ſoulagement; enſuite ils éloigneront les priſes du remede avec les proportions indiquées plus haut & le quitteront de même.

S'ils ne font point dans l'accès, ils prendront les précautions ordonnées pour l'éloigner & s'en garantir.

Temps.

L'Elixir se prend ordinairement le matin à jeun ; on ne doit manger ni boire après qu'au bout d'une heure & demie; tout au moins il seroit bon pour ceux qui le pourroient d'être quelque temps au lit, après l'avoir pris. Les personnes qui ne pourront rester dans leurs appartemens jusqu'à neuf heures de la matinée, & qui seront obligées de sortir de grand matin, le prendront le soir, deux heures après un léger souper; plus tard même ne sera que mieux; il les fera transpirer pendant la nuit. On ne fait jamais usage de ce remede qu'une fois par jour. Ainsi il réunit à l'avantage de n'avoir rien de désagréable, celui de n'avoir rien d'incommode ni de gênant.

Dose.

La dose est de quarante gouttes, prises au goût des personnes, dans un demi verre de thé, de lait ou de bouillon tiede, ou simplement d'eau dégourdie. Pour

épargner

épargner la peine de compter les gouttes, je livre, avec chaque flaccon du remede, une petite cuillere qui fait la doſe préciſe. On l'emplit juſte de l'Elixir, ſans en répandre, & on verſe ce remede dans le demi-verre de la liqueur dans laquelle on préfere de le prendre, à l'inſtant où elle eſt potable, c'eſt-à-dire, où elle n'eſt que tiede. Il faut éviter de mettre l'Elixir quelque temps avant; car quelques-uns de ſes ingrédiens étant ſpiritueux & volatils, ſi la liqueur étoit trop chaude, l'action de la chaleur & de l'air, pendant le court intervalle qu'on ſeroit à le prendre, diſſiperoit en partie ſa vertu. On lui donne un véhicule, comme l'eau, le thé, le bouillon ou le lait, parce que ce remede étant auſſi onctueux, & ſe prenant en petite quantité, il en reſteroit dans la bouche en l'avalant; ce qui diminueroit d'autant ſon efficacité.

Effets.

Les premiers effets de cet Elixir ſont l'éternuement, les crachats; mais les principaux ſont le rétabliſſement de la tranſpiration naturelle, de légeres moiteurs, quelques ſueurs marquées au commencement, & quelquefois même abondantes. Il charrie auſſi conſidérablement par les

urines, qui ſont briquetées, graveleuſes, ou chargées de viſcoſités & de glaires. Il diſſipe les rapports, les aigreurs, les pléthores, la pituite, &c. Il aide, il favoriſe les fonctions de l'eſtomach, il briſe, diviſe, atténue l'humeur goutteuſe, l'empêche de s'accumuler, de ſe fixer, & en procure l'évacuation, malgré ſa propenſion à l'épaiſſiſſement, à la denſité & au ſéjournement. Rarement il purge, & s'il le fait, c'eſt une indication évidente de la ſurabondance des humeurs groſſieres amaſſées dans l'eſtomach, leſquelles il convient d'évacuer par quelques purgatifs très-doux, ſi-tôt qu'il y a du relâche dans les douleurs; car, tant qu'elles ſont vives, il faut bien ſe garder de purger; ſi benins que fuſſent les purgatifs employés, ils augmenteroient l'irritation des fibres, & par conſéquent accroîtroient les ſouffrances; mais lorſqu'elles ſont paſſées ou très-diminuées, on peut, & l'on doit même recourir à quelques purgatifs légers & analogues au tempérament. Les perſonnes qui n'en ont point de décidés, peuvent uſer de ceux dont j'ai fait mention.

Si l'indication dont il eſt ici queſtion n'a point paru, les purgatifs ne doivent avoir lieu qu'autant qu'il y auroit quel-

ques autres indications ſenſibles, ſinon on peut attendre & ſe purger par précaution au bout de quelques mois, & trois ou quatre fois au plus par an. Ces purgations de précaution ſont néceſſaires pour éviter toute récidive, parce qu'elles empêchent la régénération des mauvais levains de l'eſtomach. On obſervera encore de prendre la veille, le lendemain & le ſurlendemain ſeulement, mais non le jour de la purgation, une priſe d'Elixir, pour diſſiper les crudités qui auroient pu ſe filtrer avec le chile dans le ſang. J'aſſure, par une expérience indubitable, une guériſon radicale aux perſonnes, qui, à ces attentions, joindront, non l'abſtinence & la continence d'un Anachorette, mais la tempérance & la réſerve dont doit ſe piquer tout homme honnête.

Régime.

Je ne preſcris donc point de régime particulier hors de l'accès, que la ſobriété & une nourriture ſaine. Dans la criſe, il faut abſolument retrancher la viande, le poiſſon, la bierre, le vin, le café, & ne s'en tenir qu'au bouillon, ſi le malade eſt jeune & robuſte; pour les perſonnes âgées ou délicates, on ne tiendra pas ri-

gueur ſur le vin & les nourritures de facile digeſtion. Quelque ſoit le tempérament, tant qu'on eſt dans l'uſage du remede, il faut s'abſtenir de fruits cruds, ſalades, fromages, ragoûts, pâtés & autres alimens ordinairement indigeſtes ou échauffans. On doit auſſi tremper ſon vin. Hors de-là on peut le boire avec modération, mais en tout temps il faut éviter l'uſage pernicieux des liqueurs, & ſçavoir ſe modérer dans tous les plaiſirs des ſens.

Rétrogradation.

J'ai dit que l'Elixir ſe prenoit ordinairement le matin, ou le ſoir, ſi on ne pouvoit ſe diſpenſer de ſortir de bonne heure; mais il eſt un cas où il peut être pris dans le cours de la journée; c'eſt celui d'une rétrogradation de la Goutte, qui jette dans un péril preſſant. Alors on doit recourir ſoudain à ce ſpécifique, quand même on auroit pris quelque choſe peu de temps auparavant. L'efficacité de ce remede eſt telle dans cette circonſtance, que le malade, qui, au jugement des Médecins les plus expérimentés, n'auroit que très-peu de temps à vivre, au bout de quelques heures, ſe verra délivré du danger; l'Elixir chaſſant l'humeur qui

affecte les parties nobles, la porte ſur les parties éloignées & la diſſipe enſuite par ſon action; la raiſon phyſique de cette importante efficacité de mon ſpécifique dans ces circonſtances; c'eſt qu'il pouſſe toujours du centre à la circonférence, & du dedans au dehors. Cette vertu conſtatée par mille & mille expériences, doit détruire le préjugé, qui fait craindre à des perſonnes puſillanimes la fixation ou la rétrogradation de l'humeur par ce remede, le ſeule propre au contraire à prévenir ou à diſſiper l'un ou l'autre de ces inconvéniens, & le plus efficace pour empêcher les rétrogradations, & pour en délivrer le plus promptement & le plus sûrement poſſible.

Spécifique.

Les bornes de cette ordonnance m'empêchent de m'étendre ſur les cauſes de la Goutte, ſes effets & ſa curation par mon remede, dont je ne puis, par la même raiſon, détailler ici les vertus & les propriétés. Tous ces objets ont été traités dans l'Ouvrage ci-deſſus. Ce que je puis certifier, & ce que vérifiera de plus en plus l'expérience, c'eſt que mon Elixir eſt au moins auſſi ſpécifique contre la

Goutte, le Rhumatiſme & la complication de ces deux maladies, que la thériaque contre certains venins, le quinquina contre les fievres, l'hypécacuana contre la dyſſenterie, le mercure contre les maladies vénériennes, lorſque ces remedes ſont bien adminiſtrés.

On ne ſera pas fâché de ſçavoir encore, qu'aucune perſonne juſte & de bonne foi, qui en a fait uſage, ne s'eſt plainte, qu'elle en ait jamais éprouvé le moindre inconvénient ; nouvelle preuve, vu la multitude de ceux qui y ont eu recours, que ce remede eſt auſſi benin, auſſi innocent qu'efficace.

Cet Elixir, dans un flaccon bien bouché, tels que ceux dans leſquels on le vend, ſe conſerve ſans altération nombre d'années. Mais ſi l'on veut abſolument en empêcher l'évaporation & la diſſipation, lorſqu'on voudra le garder très-long-temps, on mettra les flaccons tout droits dans une boëte que l'on emplira de graine de lin, de maniere que le ſommet du bouchon en ſoit couvert d'un pouce. On le conſervera de cette maniere dans toute ſa vertu, ſi long-temps que l'on voudra.

Concluſion.

Il ne me reſte plus qu'à placer ici les

piéces relatives à mon Elixir & les Certificats, que différens particuliers de toute claſſe ſe ſont fait une juſtice & une ſatisfaction de me donner de leurs guériſons. Je ne pourrois, quand je le voudrois, publier tous ceux que j'aurois pu avoir. 1°. Parce que ce ſeroit groſſir inutilement ce volume ; car, en matiere de témoignages, ce n'eſt pas toujours au nombre, mais au poids qu'il faut s'arrêter. 2°. Parce que, dans les commencemens, n'ayant point prévu les conſéquences de leur utilité pour mes intérêts & la célébrité de mon remede, j'ai ſouvent négligé alors d'en recueillir. 3°. Parce que quelquefois quand je voulois le faire, j'avois perdu de vue les perſonnes, qui par la raiſon même des heureux effets qu'elles avoient éprouvé de mon remede, ſe trouvant, ou au moins ſe croyant ſi bien guéries, qu'elles penſoient apparemment pouvoir ſe paſſer de mes ſecours, m'avoient peut-être perdu réciproquement de vue, indifférence aſſez ordinaire, après les plus grands bienfaits. 4°. Parce que, pour mieux conſtater les cures, ne demandant les certificats qu'après pluſieurs années, il y a beaucoup de perſonnes récemment guéries, de qui, par cette raiſon, je ne les ai pas tirés. Quoiqu'il en ſoit, j'en ai encore un plus grand nombre que je

ne veux en inſérer ici, & je ſerai un choix de ceux qui tombent ſur les cures les plus difficiles, les plus complettes, & dont une partie ont été vérifiées par ordre de M. de Sartine, lors de l'approbation de mon remede par la *Commiſſion Royale de Médecine*, & de la permiſſion d'annoncer & de vendre ledit Elixir Anti-goutteux.



CERTIFICATS

CERTIFICATS DE GUÉRISONS,

Et différentes piéces concernant mon Elixir Anti-Goutteux.

REQUÊTE

A Meſſieurs les Préſidents & Membres de la Commiſſion Royale de Médecine.

MESSIEURS,

Louis Etienne Gachet, Maître en Chirurgie à la Ferté-Milon, ayant exercé ſon art dans cette ville, l'eſpace de quarante & quelques années, aggrégé depuis à la Communauté de Meſſieurs les Chirurgiens de la ville de Châtillon-ſur-Marne, & Prévôt de leur Communauté, a l'honneur de vous repréſenter, qu'il a découvert contre deux maladies bien longues, bien douloureuſes & bien re-

belles, la *Goutte* & le *Rhumatisme*, un spécifique qu'il nomme *Elixir Antigoutteux*, remede qui n'a que des qualités balsamiques & bienfaisantes, parce qu'il n'entre dans sa composition que des ingrédiens doux & benins ; ce qu'il sera facile à la docte assemblée de connoître par l'analyse qu'elle en pourra faire, ou par la déclaration qu'elle croira devoir exiger de l'Auteur, qui se soumettra à tout ce qu'on lui demandera. Il exhibera au besoin son Brevet d'Apprentissage, ses Lettres de Maîtrise & d'aggrégation, ainsi que les Certificats authentiques des guérisons opérées, tant en Province qu'à Paris. Une partie même de ces Certificats ont été vérifiés par des personnes préposées pour ce, de la part de M. de Sartines, Lieutenant de Police ; & sont encore déposés au Bureau de M. Laurent, où on les trouvera, s'il est nécessaire, pour les joindre aux autres & les présenter.

Si le sieur Gachet ne craignoit de ravir à la sçavante Compagnie des momens précieux, il lui donneroit l'anecdote du motif louable qui l'a engagé dans les études, & les recherches assidues, qui l'ont enfin amené à sa découverte. N'étant encore qu'enfant il eut le malheur de perdre son pere, qui mourut d'une Goutte

rétrogradée. Dans un âge plus avancé, le souvenir de cette perte sensible, l'anima de vengeance contre l'ennemie qui lui avoit ravi ce qu'il avoit de plus cher au monde. Il jura, dès l'instant, d'embrasser l'art qu'il a professé toute sa vie, de pousser aussi loin qu'il pourroit ses études, de les diriger contre la cruelle maladie qui avoit causé sa douleur & son désespoir, & de lui porter le même coup qu'elle avoit porté à l'objet de sa tendresse.

Rien n'est impossible à une ame vivement & fortement passionnée. L'amour paternel, qui sçut, à la vue du danger d'un pere, délier au fils de Crésus, les organes du langage, étendit dans l'inventeur du *Spécifique Antigoutteux*, les facultés de son intelligence. Il fit des progrès dans son art, en atteignit les plus hautes connoissances; lectures, application, veilles, essais, expériences, tout fut employé pour parvenir à son but, auquel étant heureusement arrivé, il se console de la disgrace qu'il éprouva dans sa jeunesse, par la satisfaction que lui procurent, dans sa vieillesse, les guérisons d'une infinité de personnes, qui, sans sa découverte, seroient restées les vic-

times de la douleur, & plusieurs devenues celles de la mort.

C'est pourquoi, Messieurs, pour mettre le comble à sa satisfaction, & pour le plus grand avantage du Public, il vous supplie d'agréer, qu'il soumette à votre examen l'Elixir en question, pour obtenir la permission de l'annoncer & de le débiter; vous priant encore, avec toute la déférence dûe aux sages décisions de votre respectable Assemblée, de lui tracer, dans un petit mot de réponse, la marche qu'il doit tenir.

A Paris, ce 2 Septembre 1773.

Signé, LOUIS-ETIENNE GACHET.

*Recommandation de M. Boirot de Joncheres, Médecin de la Faculté de Paris, en faveur de l'*Elixir Antigoutteux.

M. Boirot de Joncheres, a l'honneur de saluer M. le Doyen (alors M. le Thieüillier) & le prie de vouloir bien écouter favorablement M. Gachet, qui a une requête à lui présenter au sujet d'un *élixir antigoutteux*, dont il est l'auteur, & dont l'expérience a constaté l'efficacité.

Signé BOIROT DE JONCHERES.

Ce 2 septembre 1773.

Réponse de M. Louis, Secrétaire perpetuel de l'Académie de Chirurgie, à une lettre de M. Dorcy.

Le 24 avril 1774.

Il est vrai, Monsieur, que j'ai été nommé par la Commission Royale de Médecine pour examiner le remède du sieur Gachet. Les certificats sans nombre & très-authentiquement attestés qu'il m'a présentés & la composition de ce remède, dont il m'a communiqué la recette, m'ont fait conclure avantageusement dudit remède. Je crois que vous ne risquez zien, d'après les expériences nombreuses, faites avec succès, de prendre ce remède sous la direction de l'Auteur; s'il vous réussit comme je l'espère, Monsieur, je me féliciterai avec plus de raison d'en avoir porté un jugement favorable.

J'ai l'honneur, &c.

Signé Louis.



Lettre (1) *de M. Gachet, Maître en Chirurgie, Auteur de l'*Elixir contre la Goutte & le Rhumatiſme, *à M. Hocquigny, Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi, à Châtillon ſur Marne.*

Une Gazette conſacrée *aux Sciences & aux Arts*, eſt la voie publique la plus favorable que je puiſſe prendre, Monſieur, pour répondre aux éclairciſſemens que vous me demandez ſur l'origine de la Goutte & du Rhumatiſme, ſur leur ſpécifique, ſes effets, ſon uſage & le régime qu'il exige. C'eſt beaucoup moins pour votre ſatisfaction, que pour celle des perſonnes qui l'ont pris, & le prennent ſous vos auſpices, que j'entre dans un détail, dont vos lumieres & votre expérience me diſpenſeroient aiſément.

Selon mon ſentiment le levain vicieux de l'eſtomach, eſt la ſource de la Goutte & du Rhumatiſme. Ce ferment très-acre & très-ſalin, communique au chyle ſa mauvaiſe qualité; le chyle par une ſuite na-

---

(1) Cette Lettre a été inſérée dans la Gazette des Sciences & Arts, ouvrage périodique, qui a eu cours pendant pluſieurs années.

turelle se mêlant au sang, fait sur toute sa masse la même impression, & le sang dont est formée la synovie, la rend âcre, épaisse & saline ; de là viennent les douleurs, par les picottemens qu'elle cause.

Sur ce principe, pour guérir la Goutte & le Rhumatisme, il s'agit de corriger le levain de l'estomach, & de rendre au chyle & au sang une qualité douce & balsamique, ce qu'opere mon élixir. Car ce spécifique, doux, benin, mais tout à la fois actif, pénétrant, après avoir porté sa premiere action sur l'estomach pour y faciliter & perfectionner la digestion, conservant toujours sa vertu, parvient jusqu'à la synovie, la dissolut & en corrige l'acidité, en s'insinuant jusqu'aux extrémités des vaisseaux capillaires, sans causer d'agitation dans le sang, ni dans les esprits, dont il corrige l'acrimonie, en la faisant évacuer par les conduits excrétoires & sur-tout par l'*insensible* ou naturelle transpiration, qui seule du sentiment des plus habiles Médecins, évacue plus d'humeurs que toutes les autres ensemble, ce qui suffit pour guérir. Les effets de cet élixir sont sur-tout admirables dans les rétrogradations de la Goutte & du Rhumatisme, aux parties les plus nécessaires à la vie ; car dans les cas les plus

déſeſpérés, il bannit tout le danger dans un tems très-court, renvoyant ſoudain l'humeur aux parties éloignées, & la diſſipant enſuite, comme il eſt dit ci-deſſus.

Vous ſçavez que la doſe eſt d'une très-petite cuillerée contenant quarante gouttes, priſes, au goût des perſonnes, dans un demi verre de thé, de lait ou de bouillon tiéde. On s'abſtient ſeulement pendant l'uſage du Remède de pâtés, ragoûts, fromages, ſalades, fruits cruds, &c. on met pour le tempérer beaucoup, moitié ou trois quarts d'eau dans ſon vin.

L'*élixir antigoutteux*, ſe prend le matin à jeun, & s'il ſe peut de bonne heure. On ne prend rien après, qu'au bout d'une heure & demie. Il eſt bon même de reſter une couple d'heures dans ſon lit. On agit d'ailleurs à ſon ordinaire, ſi l'état le permet. Ce remède, comme on voit, n'a rien de déſagréable ni de gênant. Son principal effet eſt une douce tranſpiration. C'eſt pourquoi les perſonnes qui ne pourront ſe diſpenſer du matin, le prendront le ſoir. Il les fera tranſpirer pendant la nuit.

Après la guériſon il n'y a point de récidive à craindre en ſe purgeant, & s'il n'y a point alors néceſſité, ayant l'attention de le faire trois ou quatre fois l'an, & de prendre de l'élixir la veille &

le lendemain de la purgation. Ainfi en ufent d'après mes avis les perfonnes guéries fous vos yeux, qui depuis plufieurs années, me dites-vous, n'ont éprouvé aucune atteinte; ainfi fe comportent une infinité de perfonnes, tant de Paris, que de la province, guéries de même par mon élixir.

Il faut obferver que plus la goutte eft ancienne, plus il faudra de tems pour la guérir. C'eft pourquoi les perfonnes fe régleront fur le plus ou le moins de tems qu'elles font attaquées pour continuer ou ceffer l'ufage du remède. Il eft certainement plus avantageux de le prolonger un peu, vu que cet élixir eft ami de la nature & bienfaifant. Il eft au moins auffi fûr pour guérir la Goutte & le Rhumatifme, que le Quinquina l'eft pour les fiévres intermittentes.

S'il fe trouvoit dans les malades attaqués de la Goutte ou Rhumatifme, complication de maladies, on pourroit toujours adminiftrer mon élixir, qui enlevera infailliblement la douleur Goutteufe & Rhumatifmale fans jamais caufer d'inconvénient, & fouvent guérira deux ou plufieurs maux en même tems, ce qui eft arrivé en quelques circonftances. Car comme épuratif, il porte l'humeur nuifible du centre des parties internes aux externes;

& ne peut en tous cas, que contribuer à la sécrétion des humeurs les plus fâcheuses.

Il est à propos d'avoir toujours chez soi de ce remède, afin d'en faire usage la veille & le lendemain des purgations, que l'on conseille de tems en tems; ces précautions, étant nécessaires pour éviter la récidive.

Si vous en désirez davantage, Monsieur, sur la connoissance de mon Elixir, vous pouvez me le faire sçavoir; je n'omettrai rien pour vous satisfaire, ainsi que les personnes qui voudront bien en suivre les effets.

J'ai l'honneur....

Signé GACHET.

Certificat des Magistrats & des Maire & Echevins de la Ferté-Milon.

Nous Charles Devillier, Conseiller du Roi & de son Altesse Sérénissime Monseigneur le Duc d'Orléans, Juge Royal en la Prévôté de la Ferté-Milon, & François Remi Lamy, aussi Conseiller & Procureur du Roi en ladite Prévôté: certifions à tous qu'il appartiendra, que le sieur Gachet, Maître en Chirurgie, a

exercé cet Art pendant quarante ans dans la ville de la Ferté-Milon, & qu'il s'y est distingué & a mérité l'estime & la confiance de toutes les personnes de considération, tant de cette ville, que des environs : que s'étant extrêmement appliqué, à combattre la Goutte & le Rhumatisme, il a parfaitement réussi, comme nous l'avons vu par les guérisons d'un grand nombre de personnes, & par les certificats fidèles & exacts qui nous ont été présentés ; en foi de quoi nous lui avons donné le présent certificat signé de nous (pour l'utilité & le bien public) pour lui servir & valoir en tems & lieu, & avons apposé le cachet de nos armes. A la Ferté-Milon, ce 20 mai 1762.

Pour duplicata (1), attendu, qu'il nous a été déclaré que celui-ci transcrit, avoit été égaré : à la Ferté-

---

(1) Dans la vue de m'obtenir un Privilège, M. Petit, premier Médecin de Monseigneur le Duc d'Orléans, avoit présenté avec plusieurs autres, ce certificat, au premier Médecin du Roi, M. de Senac son ami, à la mort duquel, arrivée dans ces entrefaites, je ne pus le recouvrer, ce qui me fit demander un duplicata ; double authenticité au bout de dix ans dudit certificat.

Milon, par nous Prévôt, Lieutenant-Général de Police & Procureur du Roi, y dénommés & soussignés. Ce 5 mars 1770.

Signé LAMY & DEVILLIER.

Vu par nous Maire & Echevins de la ville de la Ferté-Milon, l'exposé ci-dessus, certifions & attestons à qui il appartiendra, qu'il est sincère & véritable, & que foi doit y être ajoutée, & avons signé le présent & fait contre-signer par le Secrétaire Greffier, après y avoir fait apposer le sceau des armes de cette ville. Ce 5 mars 1770.

Signé D'ALTÉMIRANDE Maire, PARISY Echevin, & par mondit sieur D'AULT.

Lettre de Madame Vuafflard, à M. Gachet.

De Soissons, ce 8 février 1760.

MONSIEUR,

Après vous avoir salué, je vous donne nouvelle de ma situation, qui est de meilleure en meilleure par la grace de Dieu & de votre remède, que j'ai pris

jufqu'à parfaite guérifon. Je vous prie, Monfieur, de me faire fçavoir ce qu'il vous faut pour vous fatisfaire. Soyez perfuadé que nous vous rendrons la juftice qui vous eft due, par tout où befoin fera. Nous ne négligerons rien pour vous procurer des pratiques. Votre nom commence à être connu dans Soiffons par les bons effets de votre remède, dont les fuccès fe multiplient de jour en jour. En attendant le plaifir de vous voir,

Je fuis....

Signé femme de VUAFFLARD.

Lettre de M. Petit, Médecin de Monfeigneur le Duc d'Orléans, à M. Gachet fils, alors Chirurgien dans l'Abbaye de Sainte-Génevieve à Paris.

Vous me ferez plaifir, Monfieur, de m'envoyer, par le porteur, fi cela fe peut, ou le plutôt que vous pourrez, une couple de phioles de votre Elixir. J'ai une occafion de l'effayer. Je fuis, avec toute l'eftime poffible, Monfieur, &c.

Signé, PETIT.

Ce 4 Novembre 1779.

Lettre de M. Gachet fils, Chirurgien à Dormans en Champagne, à M. son pere à Paris.

J'ai reçu votre Lettre ; mais je ne puis vous envoyer les Certificats que vous me demandez. Ils ont été déposés chez M. de Vaux, Secrétaire de M. de Sénac, premier Médecin du Roi. Je crois que M. de Vaux est mort. Il faudroit s'adresser à son successeur, qui occupe le même logement dans une petite maison, près de la Chapelle du Roi à Versailles. Je présume que vous trouverez tout chez lui avec plusieurs Lettres de M. Petit, premier Médecin de Monseigneur le Duc d'Orléans. Ces Lettres sont preuve des bons effets de votre Elixir, dont l'efficacité a opéré plusieurs guérisons, qu'il atteste à M. le premier Médecin son ami, M. de Sénac, & lui dit : « J'ai vu nombre de malades attaqués violemment de la Goutte, je les ai suivis jusqu'à parfaite guérison; c'est M. Gachet fils, qui vous remet cette Lettre ».

Souvenez-vous que je vous ai remis une Lettre de M. de Vaux, & plusieurs de M. Petit. Voilà tout ce que j'avois

à vous dire concernant cette affaire. Voyez à Verfailles, vous trouverez tous les Certificats de la Ferté-Milon, de Soiffons, de Villers-Cotterets, de Neuilly-S.-Front & autres lieux. Vous trouverez auffi un grand nombre de Certificats de guérifons radicales de perfonnes que j'ai traitées fous les yeux de M. Petit. C'eft lui-même en partie qui m'a mis ces malades entre les mains Il venoit les voir deux fois la femaine ; c'eft pourquoi il a parlé affirmativement à fon ami M. de Sénac, fur les cures qu'il m'a vu faire. Je vous envoie un mot d'écrit d'un Chanoine du S. Sépulchre, que j'ai traité & guéri fous les yeux de M. Petit. Ce Mr. étoit fi fortement attaqué de la Goutte, qu'il lui étoit furvenu des nodus prefque dans tous les articles ; mais qui fe font fondus par un ufage foutenu de l'Elixir.

Je fuis, avec un profond refpect,

Votre fils, GACHET, Chirurgien à l'Abbaye Royale de Sainte-Genevieve.

Certificat.

Je fouffigné, affirme avoir été attaqué d'un Rhumatifme pour lequel j'ai eu recours à M. Gachet, qui m'a entrepris &

guéri radicalement, ne ſentant plus aucune douleur. A Meaux, ce 13 Mai 1770. *Signé*, P. L. TURLUR.

Autre.

Je ſouſſigné, Curé de Villenoy, près Meaux, certifie que les nommés Jérôme le Fêve, Laboureur, & François Fordrin, Manouvrier, mes Paroiſſiens, affligés de Rhumatiſmes, ont eu recours au ſieur Gachet, demeurant à Meaux, chez M. ſon fils, Libraire audit Meaux, & en ont été très-contens & ſatisfaits par l'entiere liberté qu'il leur a procuré dans toutes les parties affligées. A Villenoy, ce 12 Mars 1770. *Signé*, PETIT, Curé de Villenoy.

Autre.

Je ſouſſigné, certifie qu'au 10 Avril 1768, attaqué d'une Goutte chirague & podagre, & ſouffrant les plus vives douleurs, au bout de deux mois de ſouffrances, dont j'étois excédé, ſans avoir, après un ſi long-temps, le moindre relâche, j'ai fait uſage de l'Elixir de M. Gachet, lequel remede m'a enlevé en cinq ſix jours les douleurs, a diminué & diſſipé

dissipé insensiblement les enflures, & m'a parfaitement rétabli en santé en cinq semaines. Guéri au 18 Mai 1768, je lui donne le présent Certificat le 12 septembre 1772; assurant que depuis plus de quatre ans, quoique j'y fusse fort sujet, je n'ai éprouvé aucune atteinte de Goutte, sans avoir pour cela ressenti aucune autre indisposition. A Paris, ce 12 Septembre 1772. *Signé*, THYEROT, Bibliothécaire de Sa Majesté, le Roi de Prusse.

Autre.

Je certifie, moi, Gabriel-Faron Pouplier, demeurant à Meaux en Brie, rue & Paroisse S. Remi, que le sieur Gachet, Maître en Chirurgie, m'a traité & guéri d'une Goutte sciatique, qui m'empêchoit de marcher; en foi de quoi j'ai signé le présent Certificat. Fait audit Meaux, ce 11 Mars 1772. *Signé*, POUPLIER.

Autre.

Je certifie que mon Epouse a été attaquée d'une Goutte sciatique, qui occupoit la hanche, la cuisse & la jambe gauche, & que cette Goutte s'étant étendue,

& étant remontée dans le côté, l'empêchant de reſpirer, elle a été guérie par l'uſage qu'elle a fait de l'Elixir du ſieur Gachet. En foi de quoi j'ai donné le préſent Certificat. A Paris, ce 10 Avril 1772. *Signé*, MONCEAU.

Autre.

Je ſouſſigné certifie être guéri d'une Goutte podagre qui m'empêchoit de marcher; & ce par l'Elixir de M. Gachet dont j'ai fait uſage environ quinze jours. En foi de quoi j'ai ſigné. A Paris, ce 14 Juin 1772. *Signé*, DRUILLET, Suiſſe de la Bibliotheque du Roi.

Autre.

Je ſouſſigné, certifie avoir été guéri d'une Goutte univerſelle, par le remede de M. Gachet, ayant fait uſage de cet Elixir pendant un mois. En foi de quoi j'ai ſigné. A Paris, ce 15 Juin 1772. *Signé*, CLUET.

Autre.

Je ſouſſigné, certifie avoir été guéri d'une Goutte ſciatique par l'uſage que

j'ai fait de l'Elixir de M. Gachet. En foi de quoi j'ai ſigné. A Paris, ce 15 Juillet 1772. *Signé*, PIERRE LONGUI, Mathurin.

Autre.

Nous ſouſſigné, Licencié en Droit Civil & Canon de la Faculté deParis, Chevalier de l'Ordre Hoſpitalier du S. Eſprit de Montpeïller, Prieur de S. Julien & Chanoine de l'Egliſe Collégiale de Meaux, certifie qu'étant attaqué d'une Goutte ſciatique depuis plus de quatre ans, j'ai été entierement guéri avec le ſecours de l'Elixir du ſieur Gachet, Chirurgien ; n'ayant pris que quinze priſes dudit *Elixir Antigoutteux ;* ne m'étant jamais mieux porté que depuis l'uſage de ce remede. En foi de quoi j'ai ſigné le préſent Certificat. A Meaux, ce 13 Septembre 1773. *Signé*, BRAUD, Chanoine.

Autre.

Je ſouſſigné, moi, Pierre Virgot, Aubergiſte au Bourget, près Paris, ayant été attaqué au commencement de cette année 1772, d'une Sciatique bien caractériſée, j'ai été guéri par *l'Elixir Anti-*

goutteux de M. Gachet, dont j'ai fait ufage pendant quinze jours ; & depuis je n'ai reffenti aucune atteinte. C'eft ce que je certifie, & en foi de quoi je lui ai délivré le préfent Certificat, figné de moi & de M. Vacherot, Chirurgien au Bourget, ce 13 feptembre 1774. *Signés*, P. VIRGOT, VACHEROT, Maître en Chirurgie.

Autre.

Je fouffigné, certifie que l'année 1762, ayant été attaqué d'une Goutte chirague, fciatique, podagre & univerfelle, j'ai été parfaitement guéri, par l'ufage de l'Elixir Antigoutteux de M. Gachet, qu'il m'a adminiftré, & que depuis ce temps, c'eft-à-dire, depuis douze ans, quoique je fuffe fort fujet auparavant à ce mal, je n'en ai reffenti aucune atteinte, ne m'étant jamais mieux porté, & jouiffant d'une parfaite fanté. A Paris, où je fuis de préfent, ce 1 Juin 1774. *Signé*, NACQUART, Ecuyer du Roi, demeurant à Orbais en Brie.

Autre.

Je fouffigné certifie, qu'attaqué d'un Rhumatifme goutteux, qui me tourmen-

toit par accès depuis quinze ans & plus, dans une des plus violentes attaques, qui m'accabloit universellement & me retenoit au lit, jusqu'au point de craindre la mort, j'ai été parfaitement guéri par un assez court usage de l'Elixir de M. Gachet. Guéri au mois de Janvier 1771, je lui ai donné le présent Certificat au mois de Mai de la présente année, 1775, me portant très-bien; n'ayant depuis ma guérison, ressenti aucune incommodité. A Paris, ce 30 Mai 1775,

Signé, ROSSIGNON.

Autre.

Je certifie que depuis le mois de Juin dernier, je fais de temps en temps, usage de l'Elixir du sieur Gachet, Chirurgien; que depuis ce temps les accès de Goutte que j'ai essuyés sont fort supportables; que depuis 1768, j'ai passé tous les hyvers dans mon lit, à l'exception de celui-ci, pendant lequel, je n'ai été alité que trois jours, & que je me trouve très-bien de l'usage de cet Elixir. En foi de quoi, j'ai donné le présent Certificat. A Paris, ce quatre Mars 1775. *Signé*, LE MENAND DUPLESSIS.

Autre.

Je ſouſſigné, certifie que le 11 Mai 1774, détenu depuis un mois dans mon lit par les douleurs les plus cruelles d'une Goutte qui m'avoit entrepris les pieds & les genoux par les enflures les plus conſidérables, j'ai été guéri dans l'eſpace d'un mois par l'uſage de l'Elixir de M. Gachet; m'étant très-bien porté depuis ce temps & jouiſſant d'une parfaite ſanté. A Paris, ce 31 Juillet 1775. *Signé*, LE BLACHET, Fontainier ordinaire de la Ville.

Autre.

Je ſouſſignée, certifie qu'entrepriſe depuis vingt-cinq ans d'un Rhumatiſme Goutteux & Sciatique, & tourmentée preſque continuellement des plus vives douleurs, j'étois depuis ſix ans dans l'impuiſſance de marcher. Dans ce triſte & déplorable état, j'ai fait uſage de l'Elixir de M. Gachet, au mois de Juin de l'année derniere 1774. A meſure que j'ai pris ce remede, j'ai ſenti mes douleurs s'appaiſer; j'ai recouvré peu-à-peu la facilité de marcher; en ſorte que je ſuis en état

de me tranſporter aſſez loin, & que je jouis d'une ſanté & d'une tranquillité ineſpérées. En foi de quoi je lui ai délivré le préſent Certificat, ce 28 Septembre 1775. *Signé*, DESMARAIS, Directrice du Bureau des Couturieres à Paris.

Autre.

Je certifie qu'au mois de Janvier 1774. M. Gachet, Chirurgien, m'a guéri d'un Rhumatiſme Goutteux, provenant d'une fraîcheur, étant perclus de tout mon corps, juſqu'au point que l'on étoit obligé de me faire manger; & d'après avoir fait uſage de l'Elixir du ſieur Gachet, l'eſpace de deux mois, ce qui m'a excité à une tranſpiration qui me faiſoit ſortir une humeur qui reſſembloit à une craye, ſurtout dans les mains, & ſous la plante des pieds, ce qui m'a ſoulagé, & mis en état de marcher. A Paris, ce 22 Mai 1779. *Signé* LELIÉVRE, marchand de vin.

Autre.

Je ſouſſigné certifie que le 23 Mars 1774, entrepris depuis plus de ſix ſemaines d'une Goutte chirague & podagre avec des enflures très-conſidérables aux

pieds & aux genoux, & détenu dans mon lit depuis ce long-temps, j'ai fait usage de l'Elixir de M. Gachet; qu'au neuviéme jour j'ai commencé à sortir de chez moi, & qu'en trois semaines j'ai été parfaitement guéri, me portant très-bien; quoiqu'auparavant je ne passasse aucune année sans essuyer plusieurs violentes attaques. A Paris, ce 31 Juillet 1775. *Signé*, GALLAND.

Autre.

Je soussigné, certifie qu'entrepris depuis un temps assez long d'un Rhumatisme Goutteux Sciatique, qui me caussoit de cruelles douleurs, & m'ôtoit la liberté de mes fonctions, j'ai été parfaitement guéri par l'usage de l'Elixir de M. Gachet, me portant très-bien depuis ce temps. En foi de quoi, je lui ai donné le présent Certificat. A Paris, ce 3 Janvier 1776. *Signé*, POUARD.

*Lettre de M. le Marquis de Becthomas, Président au Parlement de Rouen, à M. Gachet, Auteur de l'*Elixir Antigoutteux.

A Rouen, ce 24 juillet 1777.

Malgré votre remède, Monsieur, je n'ai

n'ai pu éviter une attaque de goutte ; j'ai cependant ſuivi vos ordonnances. Comme de tems en tems je me ſentois quelque reſſentiment, je prenois de votre Elixir, & cela avoit reculé la goutte juſqu'avant-hier. J'ai été pris ſubitement l'après midi d'une douleur & enflure du poignet gauche, qui m'empêcha abſolument de me ſervir de ma main qui eſt enflée. En conſéquence je pris avant-hier une cuillerée de votre Elixir ; j'en uſai de même hier & j'en ai fait autant ce ſoir. Je vois que ces priſes ont produit une tranſpiration aſſez forte. Je ne vis que de bouillon. Je vous prie de vouloir bien me dire ſi mon régime eſt ſuffiſant, & de me délivrer de cette attaque, que votre remède a reculé au moins de ſix mois. Je ſuis, Monſieur, avec tous les ſentimens de conſidération & d'eſpérance que je vous ai voués.....

Signé BECTHOMAS.

Lettre du même au même.

Ce 29 juillet 1776.

J'ai reçu, Monſieur, comme je montois avant-hier en carroſſe, pour aller

au Becthomas, votre boëte contenant deux phioles bien conditionnées & votre lettre qui m'a fait grand plaisir. Grace à l'Elixir & au régime, je me suis trouvé mon poignet soulagé dès jeudi, l'enflure est presque dissipée sur la main, il ne m'en reste qu'au poignet qui est quelquefois un peu douloureux. Le sommeil ne va pas très-bien, j'ai encore eu cette nuit une insomnie de trois heures & je me sens un embarras dans le pied, ce qui me fait craindre une petite attaque. Je crois dans cette position devoir prendre tous ces jours la doze de l'Elixir, que je continuerai suivant les réserves faites dans votre lettre, jusqu'à ce que je sois resté sans douleurs & sans ressentimens.....

J'ai bien soutenu le voyage du *Becthomas*, dont je revins hier au soir me trouvant fort bien. Je mande aujourd'hui au sieur D....., qui fait mes affaires à Paris, de vous remettre deux louis pour votre envoi..... Si j'en croyois le sieur Morin (1) je me garderois bien de pren-

(1) Ce sieur Morin qui prônoit & vendoit un purgatif, bon, disoit-il, pour toutes sortes de maux, avoit voulu entrer en relation avec moi pour débiter mon Elixir ; mais nous ne

dre votre remède & je ferois le ſien ; mais ſon remède ne m'a rien fait cet hyver, & le vôtre m'a déja ſauvé d'une attaque. Il eſt réduit à craindre les ſuites de ce mauvais ſuccès ; il eſt réduit à n'être plus reçu chez moi. Il prétend que vous avez voulu lui donner à bien meilleur marché que vous ne le donnez à vos malades, &c....... L'expérience me décide à vous marquer ma reconnoiſſance & tous les ſentimens avec leſquels je ſuis....

Signé BECTHOMAS.

Lettre du même au même.

A Averton, ce 15 août 1776.

Depuis, Monſieur, votre lettre du 30 juillet, votre Elixir m'a enlevé la goutte, l'enflure eſt diſſipée; grace à ce remède, je n'ai point été attaqué aux genoux ni aux pieds, comme je l'appréhendois, & comme cela ne manquoit pas avant que je connuſſe votre Elixir, auquel je dois ma ſanté ; je ſuis actuellement dans

---

nous étions point accommodés enſemble ſur le prix, qu'il vouloit trop rabaiſſer.

le même endroit pour un mois, mon adresse est *à M. le Président de Becthomas, en son château d'Averton.* Je ne suis point surpris de ce que vous ayez offert de céder quelque chose au sieur Morin, il est naturel que vous donniez à ceux qui débitent pour vous, au-dessous du prix public; mais il ne convient pas au sieur Morin de vous décrier par jalousie. Ce moyen ne lui a pas réussi, cet injuste procédé lui a fait perdre le peu de maisons où il s'étoit produit à Rouen. Je suis toujours avec les mêmes sentimens de reconnoissance & de considération....

Signé BECTHOMAS.

Lettre du même au même.

A Averton, ce septembre 1776.

Grace à votre remède ma santé va bien. Seulement dans les changemens de tems je me ressens quelques ressentimens que j'arrête par une cuillerée de votre Elixir; ainsi grace à lui, je ne suis point arrêté par la Goutte, l'efficacité de ce remède, & vos attentions vous ont acquis les sentimens de reconnoissance &

de confidération avec lefquels je fuis ;

Signé BECTHOMAS.

P. S. Vous m'enverrez, s'il vous plaît, une boëte de fix flacons avec vos ordonnances imprimées, je me fuis chargé de cette commiffion pour différentes perfonnes de ma connoiffance, témoins des heureux effets de votre Elixir fur une goutte auffi invétérée que la mienne.

Je vous dirai qu'ayant fait prendre à M. le Procureur-Fifcal, graveleux & hydropique quelques prifes de votre Elixir, il a rendu dans fes urines, qui font devenues plus abondantes, plus de gravier qu'à l'ordinaire ; peut-être s'il l'eût pris plutôt, il l'eût tiré de fon état tellement défefpéré, que je crains bien que tous les remèdes blanchiffent contre une fanté auffi délabrée que l'eft la fienne depuis plufieurs années.

Réponfe de M. Charlemagne à une lettre de M. Gachet.

Au Bourget, ce 20 avril 1776.

MONSIEUR,

Je vous fuis très-obligé de l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma fituation,

qui eſt meilleure qu'elle n'étoit il y a quelques jours. J'ai d'abord éprouvé mal-aiſes, inſomnies, manque d'appétit, gonflement d'eſtomach, que je ſentois fatigué comme d'indigeſtion, quoique ſans manger. Voilà mes ſymptomes ordinaires précurſeurs de la Goutte. Il m'étoit ſurvenu au talon, une groſſeur, douloureuſe au point de ne pouvoir marcher qu'avec beaucoup de peine, ce qui me donnoit la plus vive appréhenſion d'un accès ſérieux. Cette groſſeur du talon ſe diſſipoit, & le matin je me levois avec une douleur de Rhumatiſme, qui me répondoit violemment de la pointe de l'épaule à la poitrine. Les douleurs par intervalle, étoient ſi vives, que ſans remuer, la parole me manquoit ſubitement comme d'un coup d'épée, qui m'auroit traverſé le corps. J'ai pris votre Elixir trois matins conſécutifs, & préſentement je ſuis preſque ſans douleurs, j'agis librement & dors bien, délivré de l'accès de goutte duquel je tremblois d'avance. J'ai cru que vous ne feriez pas fâché de ce petit détail qui vous prouve le bien que m'a procuré votre Elixir, j'ai l'honneur...

Signé CHARLEMAGNE.

Lettre de M. Desains, Docteur en Médecine à M. Gachet fils.

A Ham, en Picardie le 7 novembre 1783.

MONSIEUR,

Ayant eu connoissance de votre Elixir par M. le Comte de Brion, que j'ai eu l'honneur de voir dans ces cantons & m'étant servi avec succès de celui qu'il m'a donné, je l'ai conseillé à plusieurs personnes, dont deux vous en ont demandé; les autres ont été épouvantés du prix. Le peu d'opulence qui régne dans notre pays me privera d'un remède dont j'ai reconnu la bonté, à moins que vous ne vouliez le mettre à un taux où des personnes peu fortunées puissent atteindre. J'ai actuellement quelques goutteux pour lesquels je vous aurois demandé de votre Elixir, si vos phioles coutoient beaucoup moins. M. le Comte de Brion, me parlant de la bonté de votre remède, étoit étonné que vous n'en ayez pas un plus grand débit. Je pense que la cherté en est la cause. Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, je vous promettrois bien de ne jamais m'adresser à vous pour des personnes opu-

lentes. Je me contenterois de leur donner votre adreſſe ; mais pour des pauvres, ou des gens médiocres, ſi vous voulez-vous contenter d'un bien moindre prix, je ſerai dans le cas de vous en demander ſouvent. Mon canton eſt inondé de gens à rhumatiſmes. Je vous ſerai obligé de m'honorer d'une réponſe. J'ai l'honneur d'être avec les ſentimens les plus diſtingués,

MONSIEUR,

V. . . . .

Signé DESAINS, Docteur en Médecine.

Ordonnance concernant l'Elixir-Antigoutteux, répandue dans le public, avec approbation de la Commiſſion Royale de Médecine, *& permiſſion de* M. le Lieutenant-Général de Police.

Elixir du ſieur Gachet contre la Goutte & le Rhumatiſme.

Le ſieur Gachet, Maître en Chirurgie, vend & débite un Elixir, qu'il nomme *Antigoutteux*, vrai ſpécifique contre la Goutte & le Rhumatiſme qu'il guérit radicalement. Ce remède n'a rien de déſa-

gréable ni de gênant, il ſe prend le ſoir, deux heures après un léger ſouper ou le matin à jeun. On ne prend rien après qu'au bout d'une heure & demie.

La doſe eſt de quarante gouttes, priſes au goût des perſonnes dans un demi verre de thé, de lait, de bouillon, ou d'eau tiéde; on s'abſtiendra ſeulement pendant l'uſage du remède & juſqu'à la ceſſation des douleurs, de ragoûts, fromage, ſalade, fruits cruds, &c. on trempera bien ſon vin.

Après la guériſon, il n'y a point de récidive à craindre avec l'attention de ſe purger trois ou quatre fois l'an & de prendre de l'Elixir la veille & le lendemain de la purgation.

Le ſieur Gachet demeure
on le trouve depuis
juſqu'à

Vu & approuvé, à Paris ce 17 décembre 1773.

Vu l'approbation, permis d'imprimer, ce 19 décembre 1773.

Signé DE SARTINES.

TABLE

Des Chapitres, des Sections, & des Matieres contenues dans l'Ouvrage.

DÉDICACE.

PRÉFACE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

SECTION PREMIERE.

SECTION II.

SECTION. III.

SECTION. IV.

SECTION. V.

SECTION. VI.

SECTION VII.

SECTION.

SECTION. VIII.

SECTION. IX.

SECTION X.

SECTION. XI.

SECTION. XII.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

A la ſuite.

FIN.

ERRATA.

PRéf. pag. xv. lig. 10. arrceaux, *lisez* arceaux.

Pag. xix. lig. 7. 1775, *lis.* 1774.

Pag. 3. lig. 15. douleur, *lis.* douleurs.

Pag. 16. lig. 13. froid, imprévu, *lis.* froid imprevu.

Pag. 34. lig. 3. santorius, *lis.* sanctorius, (corrigez de même en tout autre endroit).

Pag. 36. lig. 3. engendrer cette maladie &

d'en redoubler, *lis.* engendrer cette maladie, & d'en redoubler.

Pag. 38. lig. 22 sybaristes, *lis.* sybarites.

Pag. 39. lig. 28. o ! nature maratre, *lis.* o, nature maratre!

Ibib. lig. 11. chaire, *lis.* chair.

Pag. 47. lig. 2. chaires, *lis.* chairs.

Pag. 52. lig. grande incendie, *lis.* grand incendie.

Pag. 68. qu'elles affectent, de leur malignité, *lis.* qu'elles affectent de leur malignité,

Pag. 69. en ouvrant les pores, ces vapeurs, qui sont... *lis.* en ouvrant les pores, ces vapeurs qui sont...

Pag. 72. lig. 20. se rendre plus dangereux le froid de l'hyver, *lis.* se rendre le froid plus dangereux.

Pag. 73. lig. 2. lig. contraires, *lis.* contraires.

Pag. 77. je fus, *lis.* jallai.

Pag. 85. lig 20 de l'une & de l'autre, *lis.* de l'un & de l'autre.

Pag. 86. lig. 3. reste. *lis.* reste :

Pag. 87. lig. 7. inconveniens. *lis.* inconvéniens à cet égard.

Pag. 101. lig 9. noirs. *lis.* Noirs.

Pag. 114. lig. 25. on transpire mieux quand on mange deux fois par jour que quand, *lis.* Cependant on transpire mieux quand on ne mange une fois par jour, que quand.

Pag. 123. lig. 18. se munir le jour d'habits moelleux, & la nuit avoir *lis.* se munir, le jour, d'habits moelleux, & la nuit, avoir.

Pag. 127. lig. 16. raisonnable ; *lis.* raisonnable :

Pag. 139. lig. 27. il recouvrit, *l.* il recouvra.

Pag. 140 (note) qui couté, *lis.* qui a couté.

Pag. 149 (note) pelicule, *lis.* pellicule.

Ibid.

Ibid. à la fin de la noté après ces mots ; *de Paris*, ajoutez : dans laquelle on laiſſe fondre deux onces de ſucre.

Pag. 154 lig. 30. our du cadran, *liſ.* tour du cadran.

Pag. 156. lig. 27. pantientée, *liſ.* patiente.

Pag. 157 lig. de croire aux derniers, par l'expérience des premiers, qu'on auroit préſente, *liſ.* de croire aux derniers par l'expérience des premiers qu'on auroit préſente.

Pag. 177. lig. 17. cure ſimple ou radicale, *liſ.* cure *ſimple*, ou *radicale.*

Pag. 181. lig. 20 arche reſſerrée, *liſ.* arche trop reſſerrée.

Pag. 184. lig. 7. d'une heure & demie : tout au moins, *liſ.* d'une heure & demie tout au moins.

Pag. 1. art. (des certificats & guériſons) lig. 6 les Préſidents, *liſ.* les Préſident.

Pag. 2. lig. 2. Elixir Antigoutteux, *liſ.* Anti-goutteux (corrigez par-tout de même.

Pag. 16. dern. lig. cinq ſix, *liſ.* cinq à ſix.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit, qui porte en titre : *le Manuel des Goutteux & des Rhumatiſtes*, & n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris ce 10 avril 1784.

Signé LEBAS, Cenſeur Royal.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le sieur GACHET Nous a fait exposer qu'il desireroit imprimer & donner au Public, *le Manuel des Goutteux & des Rhumatistes*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilége, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocéde à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du privilége que de la cession; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilége sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, si l'Exposant décede avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 août 1777, portant Réglement sur la durée des Priviléges en Librairie. FAISONS défenses à tous Impri-

meurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts; conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformement aux Reglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL. Le tout à peine de nullité des

Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit exposant & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il lui soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le neuviéme jour du mois de juin, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-quatre, & de notre Regne le onziéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le registre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 3288, fol. 109, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége · & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'art. CVII du Réglement de 1723. A Paris le 11 juin 1784.

Signé VALLEYRE jeune, Adjoint.

